

Revue de psychanalyse

Littoral



3/4

L'assertitude
paranoïaque

Littoral

Table

N° 3/4 - L'ASSERTITUDE PARANOÏAQUE

Frédéric Nef	p. 3	<i>Le « règne de la parole » de Brisset et l'étymologie spéculative</i>
Alain de Libera	p. 21	<i>Sur la théorie médiévale de la suppositio</i>
Erik Porge	p. 45	<i>Abord de l'hallucination</i>
Robert Misrahi	p. 73	<i>Spinoza en épigraphe de Lacan</i>
Jean Allouch	p. 87	<i>Du discord paranoïaque</i>
	p. 113	<i>La folie à deux (dossier)</i>
Jeanne Lafont	p. 135	<i>Du schéma R au plan objectif</i>
Guy Le gaufey	p. 147	<i>Ce que le paranoïaque ne réussit pas</i>
Paul Alerini	p. 171	<i>Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse</i>
Baldine de Saint Girons	p. 185	<i>Jean-Jacques ou Jean-Baptiste</i>
Claude Amirault	p. 203	<i>« Des trésors aveuglants d'authenticité »</i>
Abstracts	p. 217	
Bulletin d'abonnement		

Dessin de couverture réalisé pour LITTORAL par Xia Jia-nong

SONT DE LA REVUE :

- *un comité de rédaction*

Jean Allouch (direction), Philippe Julien, Guy Le gaufey, Erik Porge, Mayette Viltard

- *des correspondants*

en France :

C. Amirault (Bordeaux), M. Banastier (Rouen), C. Bertrand (Le Havre), J. Briffe (Antibes), B. Casanova (Tours), E. Decocq (Reims), M. Demangeat (Bordeaux), J.-P. Dreyfuss (Strasbourg), J. Fourton (Limoges), J. François (Marseille), M. Gauthron (Angers), N. Glissant-Succab (Antilles), A. Gorges (Orléans), P. Marie (Nice), J. Milhau (Nîmes), D. Poissonnier (Lille), A.-M. Ringenbach (Le Havre), P. Sorel (Lyon), M. Thiberge (Toulouse), F. Wilder (Montpellier), H. Zysman (Besançon) ;

à l'étranger :

J. Bennani (Rabat), D. Cromphout (Bruxelles), M. Drazien (Rome), S. Gilbert (Oslo), M. Halayem (Tunisie), G. Izaguirre (Buenos-Aires), A. Patsalides (Californie), F. Peraldi (Montréal), W.J. Richardson (Boston), S. Schneiderman (New-York), C. Simoes (Brasilia).

- *et apportent leur soutien ceux dont les noms suivent :*

J. Alazraki, J. Alazraki, D. Arnoux, J. Attal, J. Attié, M. Banastier, P. Beaumont, S. Bolotin, M.M. Chatel, D. Chauvelot, C. Conté, J. Couverchel, A. Didier-Weil, J.P. Dreyfuss, C. Dumézil, L. Fainsilber, C. Flécharde, A. Fontaine, A. Gorges, M.P. Joly, P. Kaufmann, N. Kress-Rosen, E. Legroux, G. Lérès, D. Mercadier, C. Misrahi, J.J. Moscovitz, J.D. Nasio, A. Porge, M. Rose, M. Safouan, S. Sésé-Leger, C. Simatos, C. Toutin, F. Wilder, H. Zysman.

Frédéric Nef *

Le « Règne de la Parole » de Brisset et l'étymologie spéculative

Ce qui dans l'étymologie spéculative concerne la langue naturelle primitive, la motivation des sons — motifs inaugurateurs de la méditation sur le langage — a été rejeté dans le purgatoire de la rêverie philosophique ou de la linguistique délirante. La positivité linguistique revient sur le symbolisme phonétique qu'elle a exclu pour se fonder, et croise la spéculation moderne sur la chaîne signifiante. Ce mouvement de constitution d'un reste a été repéré dans toute sa généralité par les épistémologies de l'exclusion fondatrice¹.

C'est par la déségmentation et la resegmentation de la chaîne que se dévoile l'étrangeté du signifiant : une simple différence de découpage de la masse parlée décèle sa bizarrerie, son incongruité.

J.-C. Brisset occupe une place centrale dans ce purgatoire, qui par un retournement familier, grâce au zèle de certains exégètes, est devenu un panthéon. Sa position y est unique : à la fois du XVIII^e siècle par son illuminisme linguistique, sa défense du transformisme contre l'évolutionnisme, et de la fin du XIX^e siècle par la laïcisation du savoir, la sacralisation du sexuel.

* C.N.R.S. — E.H.E.S.S.

1. Cf. « Résidus, déchets et détritiques », F. NEF, *Traverses*, 11, mai 1978, pp. 122-140. Le présent travail fait partie d'une série d'applications de la théorie contenue dans cet article (« Nomination et Echange dans le Rosier de Madame Husson de Maupassant », *VS*; « Le Récit Voltairien : Tolérance et Résignation. Voltaire et la figure juive de l'intolérable particularité », *Voltaire, Rousseau et la Tolérance*, Travaux et Mémoires de la Maison Descartes à Amsterdam, P.U.L., 1980, pp. 114-129).

Nous nous proposons ici de lire Brisset dans le contre-jour de l'étymologie spéculative, afin d'isoler la spécificité de sa démarche. Nous comprendrons la forme radicale de sa pensée comme la systématisation d'une attitude commune, et non comme le signe d'un écart biographique.

I

L'enjeu de la resegmentation

La déségmentation-resegmentation de la chaîne peut être l'effet de l'inadvertance ; elle s'observe par exemple dans cette carte postale envoyée par un conscrit à un bienfaiteur :



PARIS. HOUEVEDA & BARRIET, EDITEUR

S. POUXEUX. — Usines Febyrel Frères

Ch Fernand je ta voi un carte pour te rmesie de mavoir avoit
 CHER FERNAND JE T'ENVOIE UNE CARTE POUR TE REMERCIER DE M'AVOIR
 ENVOYÉ (?)

ce 10 F car je voi qetupace bienamois me putar
 CES 10 F CAR JE VOIS QUE TU PENSES BIEN À MOI. MAIS PLUS TARD
 cantucera aregima je te fere lapari com tumfe

QUAND TU SERAS AU RÉGIMENT JE TE FERAI LE PAREIL COMME TU ME FAIS
 je sir biencontan de tevoir me je pere bien
 JE SUIS BIEN CONTENT DE TE VOIR, MAIS J'ESPÈRE BIEN
 qeala fedumoi, do octobre ocvera je te mine
 QU'À LA FIN DU MOIS D'OCTOBRE ON SE VERRA. JE TERMINE
 ma carte ane tenbrassn de tous mon cœur. Faye.
 MA CARTE EN T'EMBRASSANT DE TOUT MON CŒUR. FAYE.

La transcription des noms propres est seule indemne : *dimanche*, *octobre*, *Fernand*, *Faye* sont seuls correctement orthographiés.

Ponctuation et accentuation ont disparu ; restent la date et la signature qui, dans une segmentation bouleversée, indiquent l'ancrage minimum du locuteur. Agglomération (*qetupace*, *ocvera...*), omission (*rmesie*, *tenbrassn*), disparition quasi générale des nasales. Sur ce fond de dégradation surgissent des équivalences génératrices de jeux de langage : *je te mine* pour *je termine* — (la fin est relative au destinataire), *je t'avoie une carte/ je voi qetupace bienamois (je t'envoie = je te vois)*.

A ce mixte d'ignorance et d'ingéniosité appartiennent les déformations de locutions : *une Sainte Demi-Touche* pour *une Sainte Nitouche*, *muter (i.e. buter) sur un obstacle, enduire (i.e. induire) en erreur, le ciel est consterné d'étoiles*. Ces déformations supposent des réinterprétations, révélatrices d'étymologies naïves : si la Sainte Nitouche est celle qui dit : « N'y touchez pas » (en voulant qu'on y tâte et qu'on y goûte), par analogie celle qui dit : « On me touche, mais à demi » — version mignarde du technologique « Tout, sauf... » — est une Sainte Demi-Touche. Que l'on se souvienne du *sot-l'y-laisse* : petit coquillage de chair au-dessus du croupion du poulet, logé dans une dépression osseuse.

Le dérèglement, en réarrangeant des paquets de graphèmes, est source d'étranges figures ; des bêtes surgissent dans le tapis ; les rides à la surface de l'eau évoquent des batailles. Fourier lui-même a connu le charme de cette scriptomancie :

« ça me dit dix huit ah ! ou dix huit s'en vint cette
 SAMEDI 18 AOUT 1827

Geai ressue mâit chair l'or, l'invite à Sion queue tu mats
 J'AI REÇU MA CHÈRE LAURE L'INVITATION QUE TU M'AS
 à dresser poutiras l'air dix nez rats sein ment dés, dix
 ADRESSÉE POUR ALLER DÎNER À SAINT-MANDÉ, DI-
 manches d'œufs sept ambre.

MANCHE 2 SEPTEMBRE.

Croix jetant sue plie allant presse m'en deux tond
 CROIS JE T'EN SUPPLIE À L'EMPRESSEMENT DE TON

couse ain as eux rang drap déz somme ah scions scie en gage hante.
 COUSIN A SE RENDRE À DES SOMMATIONS SI ENGAGEANTES.
 Dix manchons nos rats don l'age oie deux temps bras serre,
 DIMANCHE ON AURA DONC LA JOIE DE S'EMBRASSER,
 toît était-ce heure étai pas rends ; ai-je eaux ré, jean
 TOI ET TES SŒURS ET TES PARENTS ; ET J'AURAI J'EN
 suisse hure, dupe les ire have ou art lac homme édit, eh
 SUIS SUR, DU PLAISIR A VOIR LA COMÉDIE ? ET
 ah ah si ce thé aux fesses teint (...)
 A ASSISTER AU FESTIN² (Fourier).

Fourier observe le code : désinence -s à *mats* dans *tu mats à dresser*, accord de *manches* avec *dix*, etc... A l'insu du scripteur une étrange constellation se détache : *queue, chair, dresser, scions, hante, serre, dupe, fesses...*, avec une insistance sur les *rats*, une présence du bestiaire (*geai, oie, rat...*), le tout suggérant une mobilité libre et inquiète. Nous renvoyons au commentaire inspiré de S. Debout pour découvrir les multiples implications de ce jeu. On peut obtenir à volonté une transformation à la Brisset à partir de Fourier, par exemple :

« *queue tu mats à dresser = que tu m'as adressée ; les ancêtres s'adressaient des nouvelles en dressant leur queue comme un mat, d'où c'est mat fort pour sémaphore...* »

II

« L'origine de la langue est dans la langue »

Il serait trop simple de mettre entre ce jeu de Fourier et le texte de Brisset la distance de la maîtrise souriante à la fascination éperdue. Cette distance certains ont voulu la voir à l'œuvre dans la série des textes de Brisset eux-mêmes. On a pu opposer³ ainsi *La Grammaire Logique* (1878) à la *Science de Dieu*⁴ (1900). On a pu exagérer à cette fin la recevabilité du premier de ces textes, tout en minimisant les multiples recoupements à l'intérieur de l'évolution de Brisset. *La*

2. Simone DEBOUT : « *Griffe au nez* » ou donner « *have ou art* », *Ecriture inconnue de Charles Fourier*, Editions Anthropos, 1974, p. 12.

3. Michel PIERSENS : *La Tour de Babil*, Minuit, 1976.

4. Nous citons Brisset dans l'édition Foucault, chez Tchou, 1970.

Grammaire Logique contient cependant une deuxième partie qui comprend déjà une esquisse de la méthode de « scénographie phonétique » (Foucault) qui fait le fond de la première partie de la *Science de Dieu*. En opposant la première partie de *La Grammaire Logique* (en gros un manuel de grammaire scolaire) à la première partie de la *Science de Dieu*, on peut évidemment grossir l'opposition entre deux pôles de la personnalité de Brisset : la pulsion pédagogique et l'enthousiasme poétique... C'est cependant ne pas voir que chacune de ces œuvres est double, exhibant la même structure de révélation ultime — la Parole, la Création — sur fondements d'analyse vernaculaire, scolaire dans la *Grammaire Logique*, enthousiaste dans la *Science de Dieu*.

Dans les Révélations de *La Grammaire Logique* la méthode est en effet la même que dans *La Science de Dieu* :

« Toute syllabe qui entre dans la formation d'un mot contient au moins une idée propre. Dans une langue, pour avoir cette idée, il faut réunir le plus de mots possibles (sic) où se trouve cette syllabe et rechercher l'expression qui convient au plus grand nombre de cas. » (G.L., p. 104.)

« Il existe dans la parole de nombreuses Lois, inconnues jusqu'à aujourd'hui, dont la plus importante est qu'un son ou une suite de sons identiques, intelligibles et clairs, peuvent exprimer des choses différentes, par une modification dans la manière d'écrire ou de comprendre ces noms ou ces mots. Toutes les idées énoncées avec des sons semblables ont une même origine et se rapportent toutes, dans leur principe, à un même objet. » (S.D., p. 146.)

On peut objecter que la seconde de ces citations parle de « modification dans la manière d'écrire ou de comprendre », mais si l'on se reporte à des exemples d'analyses données dans les « Révélations » de la *Grammaire Logique*, on se rend compte que cet art de la modification est déjà exercé :

« On n'avait aucune idée de la durée du temps. Le soleil se montrait et s'en allait, sans qu'on pût se l'expliquer autrement que par une volonté personnelle. Il était donc attendu avec impatience. S'il allait ne pas venir ! Enfin le voilà qui s'annonce, entendez les cris de bonheur : *you you you ! you you you ! you you you ! joie ! jeu ! jour ! Youppipi ! youppipi ! salut père ! Youpiter ! Jupiter. Youddidi ! youddidi ! salut les didi !* Les premiers hommes s'appelaient *Didi, di.* » (G.L., p. 107.)

Le procédé de décomposition, systématisé dans la *Science de Dieu*, existe donc déjà dans la *Grammaire Logique* ; il ouvre aussi l'accès à la proto-histoire ancestrale.

Il y a plus : le mythe amphibie — toute cette généalogie batracienne qui fait de la genèse de la grenouille dans la Science de Dieu le prototype de la création humaine — ce mythe, donc, est déjà présent dès 1878 :

« (...) les hommes ont été tirés de la boue (*Job*, XXX, 6) et tissés dans les lieux bas de la terre (*Ps.*, CXXXIX, 15) Nous nous les figurons, à cause du grand besoin d'eau que manifestent ces cris » (« *iau, iau ! ô, ô, ô ! agagag !* » p. 107) « poussés par tous les peuples à leur origine, comme des êtres amphibies, ayant beaucoup d'analogie avec les grenouilles » (*G.L.*, p. 109).

Enfin les thèses générales sur le langage sont identiques dans les deux ouvrages :

« Ainsi toutes les langues ont leur origine jusque dans les cris presque animaux des premiers jours. Aucune parole ne s'est perdue qui ne puisse être retrouvée. Les langues constituent des familles, mais il n'y a pas de langues mères. Il y a des langues artificielles qui n'ont jamais été parlées par aucun peuple : le sanscrit, le latin. Langues désastreuses pour l'esprit humain. » (*G.L.*, p. 114.)

« L'origine de chaque langue est dans cette langue même. L'origine de toute dialecte ou patois est dans ce patois et non ailleurs. Ce sont les patois qui ont formé les langues parlées avec leurs meilleurs éléments ; ils sont beaucoup plus anciens que toutes les langues mortes et tous persistent à vivre (...). Ils ont été formés par les ancêtres. » (*S.D.*, p. 145.)

Que l'on considère enfin que la *Science de Dieu* ne consiste pas uniquement en calembours, mais contient une exégèse de l'Écriture et que la *Grammaire Logique* appuie son analyse sur des illuminations, et l'on se persuadera qu'il est bien vain de pouvoir établir une sorte de genèse des formes délirantes dans l'œuvre de Brisset. De plus, et c'est un argument décisif, il manque à la démonstration le chaînon intermédiaire : *Le Mystère de Dieu est Accompli* (1890), dont la *Science de Dieu* se proclame plusieurs fois le successeur :

« Le septième sceau n'a réellement été ouvert que lorsque toute la terre a pu prendre connaissance du livre, c'est-à-dire du jour où *le Mystère de Dieu* fut publié. » (*S.D.*, p. 328.)

III

L'origine : grenouilles et bible

A première vue il existe chez Brisset une juxtaposition incohérente de deux mythes des origines, le batracien et le biblique. Il faut certes replacer l'histoire des grenouilles dans le contexte des controverses entre évolutionnistes (*cf.* les nombreuses allusions critiques à Darwin, dont *S.D.*, p. 121) et transformistes, mais on a vu plus haut que cette préhistoire pouvait se réclamer de l'Écriture. Brisset surimpose à un mythe transformiste, motivé par la phonétique, une herméneutique de la Parole. La Parole déborde l'Écriture, le mythe. L'Écriture a son lieu dans la Parole :

« Il y aura bientôt dix-sept ans que nous avons été amenés à rechercher la création de l'homme dans la lecture des mots. Nous avons mis plus de sept ans à trouver la loi qui est véritablement la clef certaine et infaillible du Livre de la Vie. Pendant ce même temps nous trouvions les cinq idées primitives qui ont formé la langue » (*cf. infra* pour ces cinq idées) (*S.D.*, p. 144).

« Le signe de Dieu c'est le règne de la Parole (...). La Parole de Dieu ne fait la guerre à nul homme. Nul homme ne doit la maudire, mais chacun peut glorifier Dieu qui se fait connaître. » (*S.D.*, p. 329.)

La Parole n'est pas extérieure à la parole : glissement de la Parole à la parole et de la parole au langage humain :

« La Parole ? — ce sont les mots qui sortent de notre bouche, font connaître nos pensées ou servent à les dissimuler : c'est le langage humain. Ce langage est celui des êtres qui ont précédé l'homme sur la terre, le parler des ancêtres. Ce fut la parole de nos dieux, car la Parole de Dieu est la parole de l'homme. » (*S.D.*, p. 145.)

L'origine de la langue est dans la langue ; la Parole *est* la parole.

La Parole s'explique elle-même, auto-élucidation qui est le sommet de Brisset :

« Parole, qu'es-tu donc ? Je suis *Pi*, la puissance, *ar* qui revient en arrière, *ole*, qui marche en avant. Je suis le mouvement perpétuel dans tous les sens. » (*S.D.*, p. 115.)

Sommet, parce que rien ne résiste à la méthode : elle est capable de justifier son propre fondement.

C'est dans ce dédoublement, cette fécondité infinie, qu'il faudrait rechercher le point où Brisset s'arrache à la rationalité exégétique et grammairienne, réinventant les lois d'une Parole anté-humaine, parlant à nouveau, le premier depuis l'aurore des temps, la langue mobile et énergétique des dieux.

On retrouve cette exaltation de la parole chez un des meilleurs représentants de la linguistique illuministe du XVIII^e siècle, Louis-Claude de Saint-Martin :

« Nous ne pouvons douter que toutes les choses n'agissent que parce que il y a une parole qui les conduit et dont elles ne sont que l'organe et l'expression. Nous devons donc être sûrs que, d'un côté, nous tenons au principe de vie et que, de l'autre, nous avons le pouvoir de faire agir les choses puisque nous avons la parole et que les choses ne l'ont point, attendu qu'elles n'en sont que l'expression et l'effet (...). Cette parole suprême peut animer toutes les paroles qui nous composent et sont engourdies en nous⁵. »

Mais on remarquera que la Parole, ici, ne se confond pas avec la parole : nous possédons celle-ci par délégation de l'autre, mais celle-ci, Parole de vie, n'est connue que par ses effets. Rien de tel chez Brisset : il n'y a pas de parole de l'Autre parce que la Parole de l'autre c'est la parole de tous. Ce qui fonde la singularité de Brisset ce n'est pas d'être une exception, c'est d'être le seul à exercer une activité praticable par tous les êtres parlants. Il ne pose pas ce lieu comme l'incommunicable d'une expérience difficile, mais comme la communicabilité elle-même découverte sans effort, l'essence dévoilante de la parole. Cette mobile fécondité, cette puissance sans frein a un nom : c'est le sexe, pivot du discours ancestral :

« La venue du sexe chez cet ancêtre fut la nouveauté qui modifia les cris de la grenouille et leur donna une précision déjà parfaite. C'est à ce moment-là que les mots actuels commencèrent et n'ont jamais changé. » (S.D., p. 155.)

— Il suffit de replier cette phylogenèse sur une ontogenèse pour que l'idée devienne triviale : l'enfant commence à parler quand le sexe lui vient —

5. Louis Claude de SAINT-MARTIN : *Cahier des Langues*, in *La Tour Saint-Jacques*, VII, 1961, pp. 159 et 168. Manuscrit édité par R. Amadou.

« Ce furent les souffrances sexuelles qui poussèrent les premiers ancêtres à parler. » (S.D., p. 293.)

« La force sexuelle est la seule créatrice de toute la parole humaine, comme elle l'est de tous les humains. » (S.D., pp. 246-247.)

Le mythe brissétien des origines est d'une grande complexité. Il y a à la fois une dualité de nature des ancêtres et une dualité de la nature humaine.

Les ancêtres sont les anges et les démons, par un mécanisme de phagocytage interprétatif de l'Écriture qui permet à Brisset de faire de la Bible une des versions de son système :

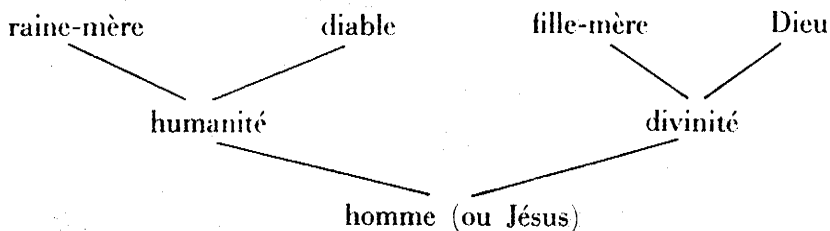
« *Ange* est un appel *au jeu, en jeu* et au manger. *Meux en jeu* = mets en bouche. *Me ange* = mon ange, mange. » (S.D., p. 180.)

« Le *démon* = le doigt mien. Le *démon* montrait son dé, son dais ou son dieu, son sexe. (...) La construction inverse du mot démon donne : le *mon dé* = le mien dieu. Le *monde ai* = je possède le monde. Le démon devint ainsi le maître du monde en vertu de sa perfection sexuelle. » (S.D., p. 181.)

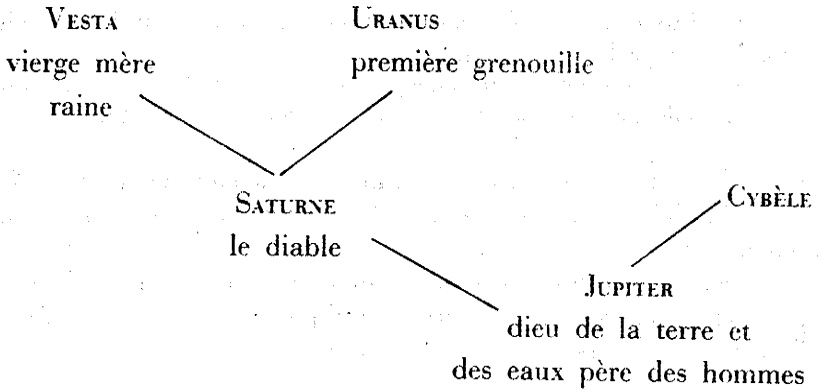
L'homme est un mélange :

« En sa qualité de dieu, l'homme est fils d'une raine-mère et du diable, en sa qualité d'homme il a Dieu pour père et pour mère une fille-mère. »

Soit l'arborisation :

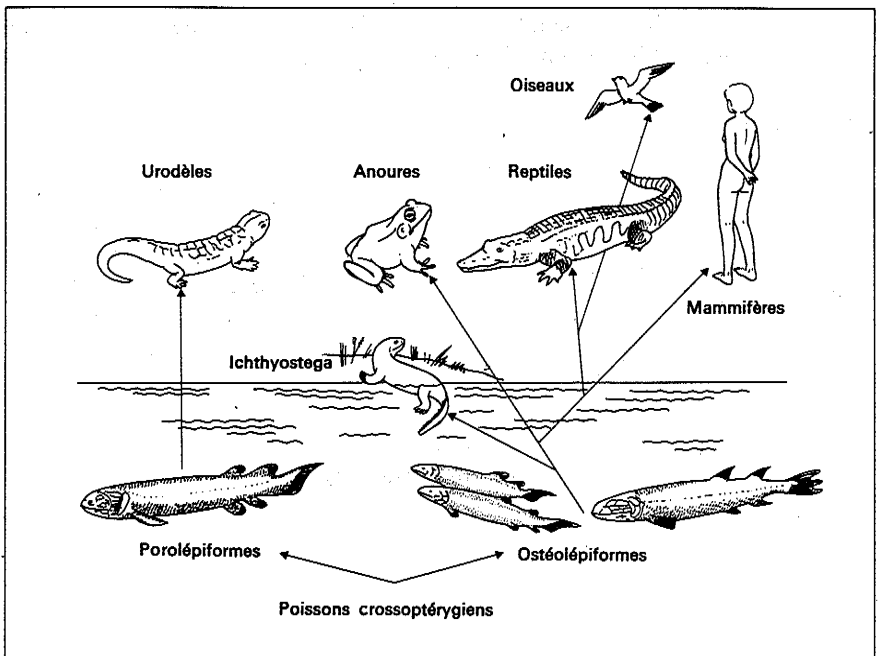


Chacune de ces origines est un accouplement de contradictoires. Il existe suivant Brisset une autre généalogie dérivant de la mythologie :



Dans cette généalogie, Vesta est le syncrétisme de la raine-mère et de la vierge mère du tableau précédent. Saturne en tant que diable dévorateur de chair est le prototype du prêtre, canibale par l'Eucharistie, suivant Brisset.

Il existe enfin une troisième généalogie, scientifique, qui vient étayer la filiation à partir des grenouilles, étayage confirmé par les progrès de la paléontologie (cf. illustration ci-dessous.)



IV

Les primitifs de la « science de Dieu »

La deuxième partie de la Science de Dieu est peu commentée. On a préféré la scénographie phonétique exposée dans la première partie à l'élucidation des cinq primitifs qui y est développée. En omettant cette tentative de classification des primitifs, on réduit le texte de Brisset à un dévidement vertigineux. Or le propre de Brisset est de maintenir intacte la distinction entre langage et métalangage, celui-ci ayant pour fonction de prouver la fécondité, la simplicité et la répétabilité de la méthode.

Les cinq primitifs sont : *prends en bec* (ou *prends, suce* ou *lèche*), *j'ai, ici, au bec* (ou *à la bouche*), *c'est*. Il ne s'agit certes pas de primitifs sémantiques : dans ce cas la liste est redondante : *prends au bec* et *au bec* contiennent un élément commun. Cette liste contient d'un côté les atomes de l'oralité, suceuse, vorace et proférante et de l'autre une liste restreinte de déictiques (si l'on accepte que *j'ai* soit comme un tout, un déictique). Les deux montrent ; ce qui est conforme à sa vue naïve selon laquelle le langage sert surtout à exprimer des actions simples, dont des ordres, la fonction référentielle étant secondaire. La sémantique ne s'est constituée qu'à s'amarrer à la relation référentielle ; la pragmatique n'est guère qu'une théorie de l'action restreinte aux actes effectués par le biais de la parole. Dans ces actions, Brisset ne voit que des ordres brefs, violents, sans conventions ni règles, un désordre d'énergie sédimentée dans les mots.

Brisset établit une liste de sons : par exemple *ois, ouis, vis, oins, ...* (peu importe le choix, d'ailleurs obscur), puis il donne dans des tableaux les équivalents correspondant aux cinq idées primitives. Au sens propre c'est une conjugaison de son et d'idée. Par exemple les équivalents des sons ci-dessus sont pour *prends en bec* et *j'ai* : *ouz, aie, ouz is*, pour *au bec* *où-es, où-is, us-is*, pour *c'est* et *ici* : *où est, où ist, us ist*.

Appliquée au français, par exemple, cette méthode permet d'obtenir des décompositions suivant les cinq registres primitifs, oraux et déictiques. Par exemple :

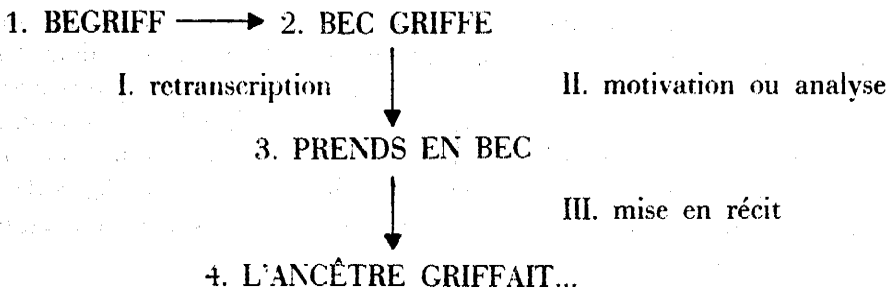
« ai, st » (i.e. *j'ai, c'est*) « A l'ai que c'est, à l'excès (...)
Ai c'est, essaie. (...) On l'ai c'est, on l'essaie (...)
A que c'est, accès » (S.D., p. 234).

Le mode de composition est simple. A partir des primitifs *j'ai* et *c'est* compose *ai* + *c'est* qui est présent dans *à l'ai que c'est, ai c'est, on l'ai c'est*.

Un exemple très clair permet de comprendre le fonctionnement de cette machinerie :

« *Begriff* = *compréhension*. Il est formé de *Bec griffe*, prends au bec. L'ancêtre griffait pour faire comprendre. » (S.D., p. 240.)

Là où s'arrêterait Fourier — à la décomposition *bec griffe* — Brisset prend son élan et en génial analogiste déchiffre, lit un détail instructif sur les habitudes de l'ancêtre. On a pu soutenir que la prédication était une prédation (Thom)⁶, alors pourquoi l'ancêtre ne se ferait-il pas comprendre à coups de griffe ? Où est la linguistique délirante ? Les étapes sont les suivantes : retranscription, motivation ou analyse (d'après les primitifs), mise en récit. Du signifiant au mythe Brisset laïcise la nomination des dieux. L'actant du récit est lui-même quelque chose de primitif, ancêtre, grenouille, démon, ange :



Plusieurs remarques. On a tout d'abord tenté d'identifier 1 avec une structure de surface et 2-3-4 avec une structure profonde. Il n'en est rien, pour une raison évidente : il n'y a pas de chemin de retour du mythe au signifiant. On a aussi rapproché tout ceci de l'analyse

6. R. Thom critique l'arbitraire du signe : « Si le dogme de l'arbitraire du signe devait être pris au pied de la lettre, alors c'en serait fait de toute tentative d'explication de la forme en linguistique » (1974, p. 149) et recourt à la prédation pour expliquer la prédication / Le ciel est bleu où bleu est épithète peut être considéré comme l'actant qui provient d'une catastrophe de capture : le ciel a pris le bleu, donc il a du bleu (*op. cit.*, p. 173). Cf. : « Eh bien, pour moi, la distinction sujet-objet trouve son paradigme dans l'opposition prédateur-proie » (« Entretien », 1978, p. 86). Il y aurait toute une lecture à la Thom de Brisset : même biologisme, même origine du langage dans le cri de la proie.

sémique. Ce n'est pas plus exact : une analyse sémique est une décomposition en atomes de sens en vue d'une entrée dans un dictionnaire : fauteuil = siège + à dossier + avec accoudoirs, etc. ; fauteuil : n.c. masc. siège à dossier avec accoudoir. Brisset ne veut pas faire de dictionnaire dans *la Science de Dieu*. Dans les « Révélations » de la *Grammaire Logique*, il caressait certes le projet d'un « dictionnaire analytique complet », mais si il y a évolution chez Brisset, elle passe par l'abandon de ce projet lexicographique. La scénographie phonétique n'a nullement la structure d'un lexique. Brisset écrirait plutôt : « *fauteuil* : *faute œil*, l'ancêtre s'asseyait à côté de son siège, c'était la faute à son œil. » Dans les « Révélations » la méthode est plus simple et traditionnelle :

« L'histoire de la femme est écrite dans son nom. Ce sont des impératifs : *famé, fais-moi, mò-là*, tout de suite. Eva Eh! va, va marche! »

La relation entre signifiant et récit y est également différente : le signifiant vient souvent illustrer ou confirmer le récit au lieu de l'engendrer :

« Les dieux ne vivaient que de fruits (...) Le langage des dieux n'était pas supérieur à celui des dadas. C'était le nom qu'on leur donnait. Chacun naturellement avait un préféré, de là le proverbe : *c'est son dada*. C'est ce qui lui plaît absolument. » (*G.L.*, pp. 110-111.)

V

Brisset et l'étymologie spéculative

Quelle différence y a-t-il entre Brisset et les représentants de la tradition cratyléenne (si l'on entend par là, par une méprise commode, la tradition de motivation ou de remotivation du signifiant, opposée à la thèse de l'arbitraire ou du conventionalisme) ?

Alors que l'étymologie est extérieure au récit des origines dans la tradition aussi bien rationaliste qu'illuministe, elle *est* ce récit chez Brisset : l'auto-élucidation de la Parole est le dépliement de l'origine humaine ; le langage ne fait pas qu'apporter un « vestige » de cette origine, il la contient dans ses plis. Court de Gébelin, dans le tome III du

Monde Primitif Analyisé et Comparé avec le Monde Moderne, consacré aux « Origines du Langage et de l'Écriture » (1775), dénie toute possibilité de faire l'histoire de la parole en l'absence de l'écriture, « qui est aussi fixe que le langage est fugitif ». Du principe que l'écriture est imitation, on peut déduire la possibilité indirecte d'une histoire de la parole et du genre humain. Court de Gébelin situera l'origine de l'écriture chez les peuples agricoles et soutiendra le caractère hiéroglyphique de tout alphabet. On peut sourire de ces thèses, mais elles sont vérifiables. En soumettant son enquête à l'empirie de l'écriture, Court de Gébelin peut certes retrouver les lois intuitives du symbolisme phonétique, mais il reste dans une problématique de l'idée et du signe :

« ...M et N. Intonations d'un même organe (le nez) : on les employa nécessairement à désigner deux idées correspondantes soit par leur signification, soit par leur figure. Il est incontestable que M désigne dans toutes les Langues l'idée de *Mère*, de *maternité*, d'être productif et fructifiant : et que N désigne l'idée de *Fils* et d'être produit, ou *né* l'idée de fruit, de tout ce qui est tendre et nouveau. »

On a donc représenté l'intonation N en caractère hiéroglyphique sous la figure d'un arbre, d'une plante, d'une personne qui élève les bras pour porter son nourrisson ou pour cueillir un fruit. »

On ne trouve pas non plus chez Brisset de classification des différents types de motivation. Son procédé de déségmentation utilise de fait l'interjection, l'onomatopée, le symbolisme phonétique, mais sans faire de différences entre ces lieux de la motivation. Or, on trouve chez un Président des Brosses une réflexion très élaborée qui, en retour, aide à mieux distinguer ce qui est compact chez Brisset. Le Président des Brosses distingue six ordres des mots primitifs :

1) *les interjections* qui « donnent les premières traces d'une liaison nécessaire, indépendante de toute convention, en certaines idées de l'âme et certains sons de la voix » (1765, § 71) ;

2) *les mots enfantins* (cf. le *dada* de Brisset) avec d'une part les sons ab, pap, am, ma et d'autre part les redoublements ;

3) *les noms donnés aux organes*, tirés de l'inflexion même de l'organe — « l'inflexion guturale dans *gorge* » ;

4) *l'onomatopée* ;

5) « *les mots consacrés par la nature à l'expression de certaines modalités des êtres* » Des Brosses prend comme exemples St (*stare*, *stabilité*, *stupide*, σήαπτο, σγηλή, *stagnum*, *stellae* (les étoiles fixes)...) où St dénote la stabilité, le repos et Sc (σχάλλω, σχάππω, σχαφη,

σχήλω, *sculperre, scrutari, screw...*) qui renvoie au creux. (Pour des exemples similaires chez Leibniz cf. Nef 1979⁷.)

6) *les accents.*

On voit combien la perspective brissetienne est différente : il ne recense pas dans la langue les indices d'un rapport naturel son/idée, parce que la découverte de son procédé écrase cette démarche finalement empirique.

Une autre différence essentielle réside dans l'impossibilité d'étendre le système de Brisset. Pour le montrer, nous comparerons avec un texte représentatif des idées sur « l'étymologie philosophique » vers 1860, contemporain probable de la formation des idées phonétiques de Brisset : *La Part des Femmes dans l'Enseignement de la Langue Maternelle* de H. Chavée (Paris, 1859). Chavée soutient la thèse d'une « langue-mère arienne », où les primitifs sémantiques seraient les pronoms personnels et trois classes de verbes : PRESSER, TENDRE, BRUIRE (*op. cit.*, p. 120). Dans l'analyse de MATER nous verrons la méthode à l'œuvre. MA est analysé : « étendre, mesurer, sanskr. *mâ*, lat. MA, ME, MO. MAter, celle qui étend, la propagatrice. » (*op. cit.*, p. 191); TA est analysé : « C'est un vrai pronom, une syllabe démonstrative » (*op. cit.*, p. 105) MATER recevra alors une analyse qui repose sur celle de ses composants :

« Ainsi MA-TE-R est un nom organique, parce qu'il embrasse dans une unité complexe : 1° un *verbe*, MA, étendre, propager ; 2° un *pronom*, TE ou TA ; 3° un *signe de relation*, d'activité (subjectivité), R. MA-TE-R : c'est cet être (TE) qui fait (R) l'action de propager, d'étendre (MA). » (*Op. cit.*, p. 127.)

MATER est rapproché de DATOR « celui +R, qui fait +DA l'action de donner, *dator*, donneur » (*ibid.*).

Le principe de l'analyse de Chavée est que si on a analysé A et B en A' et B' et si C = A + B, alors C sera analysé en C' = A' + B'. Il n'en est rien chez Brisset ; à l'intérieur même d'un chapitre il n'y a pas d'extension progressive, de stabilité — si *sexe = sèqce = éque-ce*, on a aussi bien plus loin : *ce ek-ce = sexe* et *sexe est = ce excès*. Travail par surcharge, accumulation, démarche non constructiviste. L'équivalence *sexe = sèqce* (c'est que ce) est utilisée dans *Tu sais que c'est bien = Tu sexe est bien*, mais uniquement pour poser que *tu* désigne le sexe, de même que *Il sait ce que c'est = Y sexe est* où *Y = je*, pour poser que *je* aussi désigne

7. « Leibniz biface ? », in *La Langue Universelle, Critique*, 387-388, août-septembre 1979, pp. 736-752.

le sexe. Travail par série homophoniques (ou homographiques), procédant par suites parallèles, récurrence infinie de motifs ; ruissellement qui dans sa répétition et ses variations débusque toujours sous les masques de l'autre, le même : le sexe mouvant la parole, le sexe, la bouche. Là où Chavée, en linguiste, dérive le latin du sanskrit — une langue morte artificielle selon Brisset, d'une langue morte — le prophète aux grenouilles épique, dans une espèce de *Grundsprache* (*est-ce que c'est, prends donc, lève le bec...*) faite d'ordres brefs, de questions tronquées, d'idiotisme, de stéréotypes, l'entrelacement mortel et fécond du sexe et de la parole. Le sexe de Brisset est un pivot de l'univers, il en quintessencie la force et le mouvement ; il traverse l'histoire, il est la lisière des premiers balbutiements et des extases sonores.

Le sexe représente dans le système de Brisset le point de coïncidence parfait du langage et du métalangage : il est l'origine du langage et la question au fond de toute langue, suivant la transformation :

est-ce que ? → *est-ce que ?* → *éque-ce* → *exe* → *ce exe* → *sexe*
Impeccable dérivation que l'on peut abrégé en prenant comme entrée un des cinq primitifs :

c'est ce que → *c'est que ce* → *sexe*

En effet, comme Brisset l'a remarqué, l'ordre linéaire habituel n'est pas obligatoire dans les étapes intermédiaires ; c'est un trait optionnel du résultat final.

Si *ce exe* est le *sexe*, *ce exe* est un excès et donc le *sexe* est un excès.
C.Q.F.D.

Tous les pronoms désignent le sexe (ce sont donc à proprement parler des prosexes) :

« Le mot tu (...) désigna le sexe (...) Y désigna d'abord le sexe puis valut je et enfin il (...) le pronom on désigne le sexe et valait valeur de en (...) Le pronom je désigne ainsi le sexe (...) soi vaut donc sexe. » (*S.D.*, pp. 158-159.)

*
**

Si l'essentiel des idées de Brisset appartient au fond de spéculation commun du XVIII^e siècle, on ne saurait pour autant ramener la clef qui ouvre le Règne de la Parole à un genre d'étymologie spéculative. Cette dernière suppose en effet une séparation de l'étymologie et du récit de l'origine, un classement des vestiges du langage naturel et des effets de motivation, l'existence de racines stables, toutes choses absentes chez Brisset.

Brisset ne représente pas plus un avatar de la linguistique illuministe. Il constitue plutôt un des moments d'une découverte fondamentale par sa trivialité, dont toutes les conséquences sont loin d'être tirées : que le besoin de signification est tel chez l'être parlant que celui-ci, dans toute déségmentation, réarrange spontanément les éléments pour dégager ou imposer un sens⁸. Le sens vient inonder les cuvettes que creuse provisoirement la désarticulation des mots et des phrases. S'il y a un paradoxe dans ce discours sans paradoxe, c'est que le principe de la compulsion à signifier ait été dévoilé dans ce que d'aucuns ont épinglé être un délire. Le délirant, cependant, soumis à cette compulsion, au prix de son être, peut sans doute mieux que quiconque en dévoiler les ressorts.

L'être parlant ne peut accepter l'individuation de son intention de communiquer dans une langue contingente et arbitraire ; il ne peut se faire à ce que le sens n'ait pas de sens.

Si l'étymologie populaire est un talisman contre les désordres et les hasards du lexique, le Règne de la Parole de Brisset est une conjuration des maléfices de l'individuation dans une langue. Si la parole est la Parole, alors la langue est une langue : loin de signifier ma chute et mon exil loin de l'étang originaire, le coassement du discours est la voie d'accès privilégié à la présence :

« Krak !	----	----	----	----	----	----	----
Krek !	----	----	----	----	krek !	----	----
Krik !	----	----	krik !	----	----	krik !	----
krak !	----	----	----	----	----	----	----
----	----	Krek !	----	----	----	----	Krek !
----	Krik !	----	----	Krik !	----	----	Krik !
Krak !	----	----	----	----	----	----	----
----	Krek !	----	----	----	----	Krek !	----
Krik !	----	----	Krik !	----	----	Krik !	----»

(Samuel Beckett, *Watt*, p. 142.)

Loin d'être privé de sens, le sens prend sa source dans l'analogie de la parole : le sexe. Comme la parole, le sexe est puissance de manifestation, référent et cause ultime de toute locution.

Ayant secoué avec succès les jous universitaires, religieux et militaires, Brisset est resté le sujet du sombre despote. Victime de l'aporie commune, il n'a dépassé les mystifications de la morale de la concupiscence que pour verser dans une apologie de la machine génitale : destin funeste de tout naturalisme.

8. Cf. *The Andrey-Gore Legacy* de Edward GOREY, Dodd, Mead, & c^e, New York, 1972, pour une illustration parfaite de ce principe.

Sur la théorie médiévale de la *suppositio*

Trois idées, au moins, font obstacle à la compréhension moderne de la spécificité des théories médiévales du sens. La première, qui concerne l'exégèse, consiste dans une sous-estimation profonde de la notion de « lettre » et de sens « littéral ». La deuxième et la troisième, qui concernent l'histoire des doctrines de la référence, consistent, l'une dans la réduction du traitement médiéval de la notion de *suppositio* à un simple *catalogue* de propriétés et de valeurs sémantiques (« *modi supponendi* »), l'autre dans la réduction de l'analyse logique des phrases à une simple utilisation de ce catalogue comme s'il permettait d'assigner *automatiquement* une réalité référée à une expression linguistique référente. Ces trois erreurs de perspective sont liées à une erreur plus générale qui procède elle-même d'une certaine méconnaissance de l'unité du savoir médiéval. Une forme caractéristique de cette méconnaissance est l'opposition de la logique à l'exégèse. Certes, chacun sait qu'il existe des exégèses logiques ou grammaticales et chacun admet que la logique a elle-même, ici ou là, affaire au sens. Nul, pourtant, n'admettra volontiers que logique et exégèse communiquent dans une même approche de la lettre.

On sait que l'exposition (exégèse) d'un texte comprend traditionnellement trois niveaux : la « lettre » (« *littera* ») qui « ordonne les éléments » (« *congrua ordinatio dictionum* »), le « sens » (« *sensus* ») qui « montre la signification immédiate » (« *facilis et aperta* »), la « sentence » (« *sententia* ») qui « découvre le sens plus profond » (« *profundior* ») par « interprétation » (« *interpretatio* »)¹. Nous nous proposons de montrer ici que les logiciens et les théologiens des XIII^e et XIV^e siècles renversent ou déplacent cette donnée traditionnelle. En bref, ce sont tous des « exégètes », mais au sens précis — et nouveau — où chacun en

son domaine a d'abord à « construire » une « lettre », à essayer, à travailler, à manipuler un ordre des éléments, de façon que le « sens » s'y efface ou s'y résorbe dans la pluralité des « sentences ».

L'expression de « sens littéral » est trompeuse. La lettre n'est pas un état premier du discours, mais la construction d'une, de plusieurs offres de sens. Une phrase, quelle qu'elle soit, n'a pas *un* sens littéral, elle a d'abord à être littérée, à être « construite ». A la limite, toute construction est « une » lettre. Il n'y a donc pas une *seule* lettre convenable (« congrua ») ni un sens « vrai » ni même un sens « premier » mais, par-delà le leurre du « sens ouvert et facile », plusieurs « sentences ». La *sententia* n'est pas un « sens plus profond », c'est une *autre* littération de la même phrase (« oratio »). La théorie de la lettre et de la littération est le terrain commun à la logique et à l'exégèse.

Dans ce qui suit, nous essaierons de montrer comment les logiciens pratiquent l'exégèse logique des phrases. Nous montrerons ainsi que la théorie de la référence (« suppositio ») est intrinsèquement liée à une théorie de l'interprétation des *orationes* qui repose, avant tout, sur les notions d'ordre et d'inclusion des éléments (« catégorèmes » : noms, verbes et « syncatégorèmes »² : particules, signes de quantité, etc.). Nous montrerons également que c'est dans une pratique systématique

1. Cf. Hugues de SAINT-VICTOR, *Didascalicon*, III, 9, *Patrologie latine*, 176, 771 D.

2. Le mot de « syncatégorème » a été transmis par Priscien (*Inst. Gramm.*, II, 15 [ed. Hertz, *Grammatici Lat.* (1855)], p. 54, 5-7) : « Partes igitur orationis sunt secundum dialecticos duae, nomen et verbum, quia hae solae per se coniunctae plenam faciunt orationem, alias autem partes *syncategoremata*, hoc est consignificantia, appellabant. » Les syncatégorèmes ne se réduisent pas aux seuls quantificateurs et connecteurs de la logique moderne. Guillaume de Sherwood dans son traité *De Syncategorematis* (ed. R. O'Donnell, « The Syncategoremata of William of Sherwood », *Medieval Studies*, III (1941), pp. 46-93, trad. anglaise dans N. KRETZMANN, *William of Sherwood's Treatise on Syncategorematic Words*, Minneapolis, 1968) étudie les termes suivants : « omnis » (tout, chaque), « totum » (tout, complètement), « infinita » (infiniment nombreux), « uterque » (l'un et l'autre), « quaelibet » (quel qu'il soit), « nullus » (aucun), « nihil » (rien), « neutrum » (ni l'un ni l'autre), « preter » (sauf), « solus » (seul, seulement), « tantum » (uniquement), « est » (est, existe), « non » (non, ne... pas), « necessario » (nécessairement), « contingenter » (contingemment), « incipit » (commence), « desinit » (cesse, arrête), « si » (si), « nisi » (à moins que, si ce n'est), « quin » (sans que), « et » (et), « vel » (ou inclusif), « an » (si — après une question), « ne » (pour que... ne... pas), « sive » (soit... soit...). A ces termes, les *Syncategoremata* de Nicolas de Paris (ed. H.A.G. Braakhuis, *De 13de Eeuwse Tractaten over Syncategorematische Termen*, II, Leyde, 1979) ajoutent : « bis » (deux fois), « fere » (presque), « quam » (que — dans une comparaison), « adhuc » (jusque-là), « vix » (à peine), etc. Comme on le voit, presque toutes les catégories grammaticales sont représentées, y compris les verbes ou les noms. La définition du syncatégorème selon Priscien est donc trop étroite pour son acception médiévale.

de la *segmentation des énoncés* que réside l'essentiel de la méthode d'analyse sémantique des propositions. Nous nous attacherons donc surtout à présenter la notion de *modus proferendi* qui instrumente cette théorie et qui, loin de concerner l'actualisation d'un énoncé par un locuteur relativement à un contexte extra-mental, touche plutôt à la réalisation phonique abstraite d'une « phrase », génératrice de « propositions » (« sententie »).

C'est dans cette théorisation de la lettre à partir de la notion de *segmentation (modus proferendi)* que nous situerons la rencontre entre logique et exégèse.

I

Théorie médiévale de la référence : significatio et suppositio

Le fondement premier de la théorie sémantique médiévale est la distinction entre *significatio* et *suppositio*³. Toute théorie sémantique est construite sur une conception de la *significatio* qui soit englobe, soit délègue la fonction référentielle.

Si la *significatio* a d'elle-même une portée référentielle, toute variation dans la référence est un changement de *significatio*. La *significatio* de « homo » dans :

- (1) « homo est nomen »
- (2) « homo est species »
- (3) « homo currit »
- (4) « homo est mortuus »

est donc équivoque. Il n'est pas question ici de *suppositio*, bien qu'il soit évidemment possible d'exprimer chaque type d'équivocité dans le

3. Voir les différents traités édités dans L.M. DE RIJK, *Logica modernorum, A Contribution to the History of Early Terminist Logic*, I et II, 2, Assen, 1962 et 1967. Le terme de « *suppositio* » est d'origine grammaticale (ainsi que « *suppositum* » = sujet d'une phrase, par opposition à « *appositum* » = complément ou prédicat). « Supposer » c'est donc initialement être le sujet d'une phrase. C'est dans la seconde moitié du XII^e siècle que l'expression « *supponere pro* » est venue remplacer « *appellare* » et « *nominare* » dans l'expression de la fonction référentielle (sans doute parce qu'au départ cette fonction était limitée aux termes sujets). Pour plus de détails, cf. L.M. DE RIJK, *Logica modernorum*, II, 1, Assen, 1967.

langage des suppositions. En outre, si « homo » est équivoque dans (1)-(4), c'est que tout emploi effectif d'un terme s'effectue par l'intermédiaire d'un acte de réimposition ou de renouvellement de son imposition initiale. Cette théorie de la référence, qu'on pourrait appeler « pragmatique », impute donc tout mouvement de sens à une décision momentanée du locuteur, le contexte d'emploi, qu'il soit linguistique ou extra-linguistique, ne faisant que présenter l'occasion qui permet à sa volonté de s'exercer librement. Point n'est besoin ici de confier l'assortiment originare des mots et des choses au choix d'un Premier Impositeur (Adam), puisqu'à chaque fois que l'on parle, la première imposition recommence, et puisque tout sujet parlant est lui-même le premier impositeur⁴.

Si, en revanche, la fonction référentielle est distinguée de la signification, les variations dans la référence ne provoquent aucun changement dans la signification. La signification de « homo » dans (1)-(4) est donc univoque, entendons par là que la signification du mot « homme » (= animal + rationnel + mortel) demeurant identique, sa valeur de suppléance (*suppositio*) varie avec les contextes d'emploi. Cette théorie, qui n'exclut pas principiellement la liberté du locuteur, n'a, cependant et évidemment, pas besoin d'elle pour rendre compte des processus qu'elle assume. L'*intentio loquentis* reste donc à l'arrière-plan, tandis que seules sont considérées les relations entre les termes et les possibilités de relations que véhiculent toute phrase et tout enchaînement de phrases.

Les différents types de « supposition » distingués dans cette théorie de la référence, qu'on pourrait appeler « syntactico-sémantique », sont les suivants⁵ :

— *Supposition matérielle-supposition formelle*. Il y supposition

4. Pour toute cette théorie, voir Roger BACON, *De Signis* (ed. K.M. Fredborg et al., *Traditio*, 34 (1978), pp. 81-136). En sens contraire, voir les *Questiones in Priscianum maiorem* attribuées à R. Kilwardby ; texte dans les *Cahiers de l'Institut du M.A. grec et latin*, 15 (1975), Copenhague, pp. 71 sv.

5. On ne retient ici que les principales distinctions couramment admises au XIII^e siècle. Pour les textes, voir essentiellement Pierre d'ESPAGNE, *Tractatus*, VI (éd. cit., pp. 79-88) et Guillaume de SHERWOOD, *Introductiones in logicam* (ed. M. Grabmann, in *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Abt.*, Munich, 1937, pp. 74-85 ; trad. anglaise in N. KRETZMANN, *William of Sherwood's Introduction to Logic*, Minneapolis, 1966, pp.105-131). Une synthèse des principales doctrines (y compris celles du XIV^e siècle) dans A. Maierù, *Terminologia logica della tarda scolastica*, IV, Rome, 1972, pp. 217-317. Une vue d'ensemble sur le XIII^e siècle dans S. Ebbesen, « Early Supposition Theory, 12th-13th Century », *Histoire, Epistémologie, Langage*, T. III, fasc. 1 (1981), pp. 35-48.

matérielle lorsqu'un terme se désigne lui-même soit en tant que simple signe vocal :

(5) « homo est dissillabum »

(homme est un dissyllabique)

soit en tant que catégorie du discours, comme dans (1).

— *Supposition simple-supposition personnelle*. Il y a supposition formelle simple (*simplex*) lorsqu'un terme supplée le signifié « pour » le signifié (« quando dictio supponit significatum pro significato »), c'est-à-dire le présente pour le représenter. Il y a supposition formelle personnelle (*personalis*) quand le terme supplée le signifié pour la ou les entités individuelles qu'il informe (« quando dictio supponit significatum pro re quae subest »), c'est-à-dire le présente pour représenter autre chose.

— *Supposition déterminée-supposition confuse*. La supposition personnelle d'un terme est déterminée si la proposition dont il est sujet est particulière ou indéfinie, c'est-à-dire ne peut être vérifiée que par un individu non explicitement désigné ni désignable par recours aux inférences.

Précisons. Si je dis : (6) « Quelqu'un est venu en mon absence » (particulière affirmative), j'entends bien communiquer qu'un individu *déterminé* est venu. Je ne l'en ai pas pour autant désigné (*défini*) et je puis bien prononcer significativement la phrase (6) sans savoir de qui je parle. Il en va de même dans le cas d'une indéfinie, puisque : (7) « On est venu en mon absence » est convertible avec (6). Le « recours aux inférences » signifie que si un individu quelconque vérifie l'une des singulières suivantes : « Pierre est venu en mon absence » ou « Paul est venu en mon absence » ou « Jacques est venu en mon absence » ou etc., les propositions (6) et (7) sont vraies. La même analyse peut aisément s'appliquer aux négatives correspondantes : (6.1) « Quelqu'un n'est pas venu en mon absence » et (7.1) « On n'est pas venu en mon absence ».

Une proposition dont le sujet est pris en « supposition déterminée » peut être caractérisée de la manière suivante⁶ :

Soit la proposition in complexe $\emptyset(T)$ contenant une occurrence T d'un terme général pris en supposition personnelle. Appelons $t_1, t_2, \dots, t_i \dots$

6. Nous suivons ici P.V. Spade, « Semantics of Terms », in *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy* (ed. N. Kretzmann et al.), Cambridge (G.B), sous presse. On peut aussi consulter M.J. Loux, « Ockham on Generality », in *Ockham's Theory of Terms* (trad. anglaise de la *Summa Logice*, I), Notre-Dame, Londres, 1974, pp. 23-46 et Ph. BOEHNER, *op. cit.*, pp. 40-43.

tous les termes singuliers qui supposent pour un suppôt de T . On dira que T suppose déterminément ssi $\emptyset(T)$ implique $\emptyset(t_1) \vee \emptyset(t_2) \vee \dots$, et chaque $\emptyset(t_j)$ implique $\emptyset(T)$.

La supposition personnelle d'un terme est confuse (*indeterminata, confusa*) si la proposition d'occurrence est vérifiée par plusieurs individus, c'est-à-dire si le sujet ou le prédicat sont affectés d'un signe de quantité universelle (« omnis », « nullus »).

Mais il y a ici deux possibilités. Soit la proposition :

(8) « omnis homo est animal »

(tout homme est animal)

Il est clair que « homo » y suppose pour tout homme et non pour un seul non désigné. En revanche, « animal » ne suppose ni pour tout animal (car alors on aurait « ergo omnis homo est leo », donc tout homme est lion), ni pour un seul désigné (car alors on aurait « ergo omnis homo est Sortes », donc tout homme est cet animal : *Socrate*). On distingue donc la supposition seulement confuse (*confusa tantum*) du prédicat « animal » dans (8) et la supposition confuse et distributive mobile (*confusa et distributiva mobilis*) du terme quantifié « homo » dans cette même proposition.

— *Supposition seulement confuse-supposition confuse et distributive mobile*. Dans le cas d'« animal » en (8), la proposition est telle que :

$\emptyset(T)$ n'implique pas $\emptyset(t_1) \vee \emptyset(t_2) \vee \dots$, mais seulement $\emptyset(t_1 \vee t_2 \vee \dots)$, et que chaque $\emptyset(t_j)$ implique $\emptyset(T)$.

Ce qui revient à dire que :

(8.1) « omnis homo est animal, ergo omnis homo est hoc animal vel omnis homo est hoc animal vel... etc. »

(tout homme est animal, donc tout homme est cet animal ou tout homme est cet animal ou... etc.)

est invalide, alors que :

(8.2) « omnis homo est animal, ergo omnis homo est hoc animal vel hoc animal vel... etc. »

(tout homme est animal, donc tout homme est cet animal ou cet animal ou... etc.)

et :

(9) « omnis homo est hoc animal, ergo omnis homo est animal »

(tout homme est cet animal, donc tout homme est animal)

sont toutes deux valides.

En revanche, dire que dans (8) « homo » a une supposition confuse et distributive mobile, c'est dire que la proposition est telle que :

$\emptyset(T)$ implique $\emptyset(t_1) \wedge \emptyset(t_2) \wedge \dots$, et qu'aucun $\emptyset(t_j)$ n'implique $\emptyset(T)$.

Ce qui revient à dire que :

(8.3) « omnis homo est animal, ergo hic homo est animal et hic homo est animal et... etc. »

(tout homme est animal, donc cet homme est un animal et cet homme est un animal et... etc.)

est valide, mais pas :

(10) « hic homo est animal, ergo omnis homo est animal »

(cet homme est un animal, donc tout homme est animal)

Il existe différentes règles qui déterminent les relations entre propositions dont les termes ont des valeurs de suppléance différentes. C'est ainsi que l'on⁷ rejette les inférences :

R1 : d'une supposition seulement confuse à une supposition confuse et distributive (mobile)

R2 : de plusieurs cas de supposition déterminée à un seul cas de supposition déterminée (*a pluribus determinatis ad unam determinatam*)

R3 : d'une supposition déterminée à une supposition confuse et distributive (mobile)

R4 : d'une supposition seulement confuse à une supposition déterminée.

Ces quatre règles dépendent elles-mêmes d'une règle plus générale qui stipule que :

« Tout signe distributif fait supposer son terme prochain de manière confuse et distributive. Cependant le syncatégorème affirmatif (« omnis ») fait supposer son terme éloigné de manière seulement confuse, tandis que le syncatégorème négatif (« nullus ») fait supposer son terme éloigné de manière confuse et distributive⁸. »

Pour expliquer R1, on imagine un « cas » où chaque homme ne voit que lui-même. Et l'on montre que, dans l'hypothèse, l'inférence :

(11) « omnis homo hominem non videt, ergo omnis homo non videt hominem »

7. Voir notamment G. de SHERWOOD, *Introductiones*, éd. cit., p. 80, 18-81, 5 et Roger BACON, *Summule Dialectices* (ed. R. Steele, *Opera hactenus inedita Rogeri Baconi*, 15, Oxford, 1940, pp. 345-348).

8. G. de SHERWOOD, *Introductiones*, éd. cit., p. 80, 11-15. « Habetur ergo pro regula quod omne signum distributivum confundit terminum sibi immediate adiunctum confuse et distributive. Sed signum affirmativum confundit terminum remotum confuse tantum ; signum autem negativum confundit terminum remotum confuse et distributive. » Voir également *Logica Cum sit nostra*, ed. L.M. De RIJK, *Logica Modernorum*, II, 2, 1967, pp. 448-449. L'ensemble de la discussion de R.1-R.4 est emprunté à Sherwood.

est invalide. En apparence, rien ne permet de distinguer l'antécédent (« omnis homo hominem non videt ») du conséquent (« omnis homo non videt hominem »). Cependant, une fois la règle générale formulée, on constate que, dans l'antécédent, « hominem » est le terme éloigné de « omnis » (c'est-à-dire le nom dont l'occurrence est la plus éloignée ; celui dont l'occurrence est la plus proche, le terme « prochain », étant « homo »), alors que, dans le conséquent, il dépend non plus d'« omnis » mais d'« omnis... non ». Donc, conformément aux règles d'équipollence des signes de quantité, on peut dire que, dans le conséquent, « hominem » n'est plus le terme éloigné d'« omnis » mais seulement le terme éloigné de « nullus » (« omnis... non » et « nullus » étant équipollents). Tout se passe donc comme si on avait affaire à l'inférence suivante :

(11.1) « omnis homo hominem non videt, ergo nullus homo videt hominem »

Dans cette inférence, comme dans celle qu'elle explicite, « hominem » n'a pas la même valeur de suppléance dans l'antécédent et dans le conséquent. Dans l'antécédent (« omnis homo hominem non videt »), la supposition est seulement confuse (par application de la « règle générale »), le sens étant :

(11.1.1) Il y a, pour chaque homme, un homme qu'il ne voit pas sans dans lequel l'antécédent est vérifié dans le cas postulé (où *ex hypothesi* chacun ne voit que lui-même). Dans le conséquent (« nullus homo videt hominem », c'est-à-dire « omnis homo non videt hominem »), en revanche, la supposition d'« hominem » est confuse et distributive (par application de la « règle générale »), le sens étant :

(11.1.2) Aucun homme ne voit d'homme sans dans lequel le conséquent est falsifié dans le cas postulé (où *ex hypothesi* chaque homme se voit lui-même). L'inférence (11) est donc bien invalide qui prétend passer d'un antécédent vrai dans l'hypothèse à un conséquent faux dans l'hypothèse. D'une manière générale et quelle que soit l'hypothèse, on rejettera le passage de (11.1.1.) à (11.1.2.).

Remarque. On voit sur cet exemple que la relation des termes aux syncatégorèmes figurant dans la proposition détermine leur valeur de suppléance (et non l'inverse). C'est là un phénomène purement phrastique qui ne fait appel à aucune opération du locuteur ni n'implique, pour être compris, aucune interprétation en termes de psychologie cognitive. L'examen des règles R2-R4 confirme que les règles de blocage des inférences d'un type de supposition à un autre ne découlent pas de propriétés intrinsèques des termes catégorématiques eux-mêmes mais des propriétés des termes syncatégorématiques, lesquelles, conformément à la définition du syncatégorème comme « ce

qui signifie en liaison avec autre chose », sont nécessairement internes à un *fonctionnement* phrastique.

Pour R2, étant à nouveau entendu que chaque homme ne voit que lui-même, on montre que, dans l'hypothèse, l'inférence :

(12) « homo videtur a Sorte et a Platone etc., ergo homo videtur ab omni homine »

est invalide. En effet, le conséquent (« homo videtur ab omni homine ») est faux qui signifie que :

(12.1) Un seul et même homme est vu par tous les hommes alors que :

(13) « homo videtur a Sorte et a Platone etc., ergo ab omni homine videtur homo »

est valide. En effet, le conséquent (« ab omni homine videtur homo ») est vrai qui signifie que :

(13.1) Aucun homme ne voit le même homme que les autres

La différence entre (12) et (13) est expliquée par le fait qu'en (13) « homo » est le terme éloigné de « omnis », alors qu'en (12), étant placé *avant* « omnis », il n'est ni son terme prochain ni son terme éloigné. En (12), il suppose donc déterminément, alors qu'en (13) sa supposition est seulement confuse.

Le même type d'explication est donné pour R3. Etant entendu que Socrate ne voit qu'un seul homme, on montre que l'inférence :

(14) « hominem non videt Sortes, ergo Sortes non videt hominem » est invalide. En effet, dans l'antécédent (« hominem non videt Sortes »), « hominem » suppose pour un seul individu non désigné, le sens étant :

(14.1) Il y a un homme que Socrate ne voit pas

En revanche, dans le conséquent (« Sortes non videt hominem »), « hominem » est placé *après* le syncatégorème de négation (« non »), et le sens est :

(14.2) Socrate ne voit personne

La différence entre (14.1) et (14.2) est donc interprétée de la manière suivante :

en (14.1) on a : *hominem + non (videt Sortes)*

en (14.2) on a : *non (hominem + videt Sortes)*

Même explication encore pour R4. Etant entendu que chacun ne voit que lui-même, l'inférence :

(15) « omnis homo videt hominem, ergo hominem videt omnis homo »

(tout homme voit un homme, donc tout homme voit *un* homme) est invalide, car « omnis » n'ayant pas d'effet sur un terme placé avant lui, « hominem » désigne un seul et même individu dans le conséquent,

ce qui, dans le cas présent, falsifie le conséquent, alors que dans l'antécédent, il a une supposition seulement confuse (à titre de terme éloigné d'« omnis ») et suppose donc pour des individus différents, ce qui, dans le cas présent, vérifie l'antécédent.

II

Ordre et inclusion dans un énoncé : le *modus proferendi*

Dans tout ce qui précède, il est clair qu'un seul point compte : les termes catégorématiques tombent-ils ou non dans le champ des syncatégorèmes, qu'il s'agisse de quantificateurs (« omnis », « nullus ») ou de connecteurs (« non »)? Pour expliciter ce point, les médiévaux disposent de deux notions : l'*ordre* et l'*inclusion*.

La première signifie qu'un syncatégorème ne peut porter directement ou indirectement sur un catégorème qu'à condition de le précéder dans l'ordre d'occurrence des constituants propositionnels.

La seconde que tout syncatégorème peut dans une même phrase en inclure un autre ou être inclus par lui, ce qui implique qu'une même phrase peut donner naissance à plusieurs propositions et donc aussi à plusieurs suppositions.

Bien que (puisque) l'ordre des mots n'ait (n'a) pas de valeur sémantique propre en latin, c'est l'organisation et la modulation des relations « superficielles » entre catégorèmes et syncatégorèmes qui déterminent la valeur référentielle des termes et, partant, le « sens » propositionnel.

L'idée que le sens des propositions dépend largement de phénomènes de surface (ordre, inclusion) est systématisée dans une théorie de la composition et de la division du sens. Cette distinction est explicitement rattachée à l'analyse aristotélicienne des « vices » (*fallacie*) de composition et division.

On sait que dans les *Réfutations sophistiques* Aristote avance qu'« une même expression n'a pas (...) toujours la même signification quand elle est divisée et quand elle est composée »⁹. Soit la phrase :

(16) « ego te reddidi servum existentem liberum »

(Je t'ai fait esclave existant libre)

9. Cf. ARISTOTE, *Réfutations sophistiques*, 166a, 21-40 (trad. Tricot, pp. 11-12).

Il est clair que le sens propositionnel diffère selon que « existentem » est composé ou divisé d'avec « servum ». Dans le premier cas, « servum existentem » est apposé au complément d'objet « te », tandis que « liberum » en est l'attribut (le sens étant : « d'esclave que tu étais, je t'ai fait libre »). Dans le second, au contraire, c'est « existentem liberum » qui est l'apposition, et « servum » l'attribut du complément d'objet (le sens étant : « de libre que tu étais, je t'ai fait esclave »). Du point de vue logique, tout repose ici sur le fait que le prédicat est soit « liberum » soit « servum » selon le rattachement d'« existentem ».

Chez les médiévaux, le rattachement des constituants, c'est-à-dire la segmentation de la phrase devient une *méthode* de détermination du sens propositionnel. Cette segmentation peut être matérialisée par une pause énonciative ou par un signe de ponctuation, mais on la désigne volontiers sous le titre général de « prononciation » (*modus proferendi, modus prolationis*¹⁰).

En la rigueur des termes, toute phrase peut être segmentée. C'est ainsi que l'on distingue entre :

(17.1) « album cucurrit »

et :

(17.2) « album, cucurrit »

puisque dans (17.1) la valeur de suppléance de « album » est déterminée par le temps du verbe, le sens étant :

(17.1.1.) « id quod fuit album cucurrit »

(ce qui était blanc courait)

Alors que dans (17.2) la valeur de « album » n'est pas déterminée par le temps verbal, le sens étant :

(17.2.1) « id quod est vel fuit album cucurrit »

(ce qui est ou était blanc courait)

On dit ainsi que (17.1) est une « proposition de sens composé », (17.2) une « proposition de sens divisé », la phrase (17) « album cucurrit » n'étant évidemment ni composée ni divisée *avant* la segmentation¹¹.

Remarque. On peut clarifier la différence entre (17.1) et (17.2) en reprenant un exemple de O. Ducrot. Soit la phrase (18) : « L'année dernière, ma voiture était bleue. » Dans le sens composé (18.1) — correspondant à (17.1) — l'assertion porte sur mon *ancienne* voiture. Dans le sens divisé (18.2) — correspondant à (17.2) — l'assertion porte « presque nécessairement » sur l'*état passé* de ma voiture actuelle. Le

10. Sur le *modus proferendi*, cf. les remarques de N. KRETZMANN, in *William of Sherwood's Introduction to Logic*, loc. cit., pp. 126-8, notamment p. 127, note 89s.

11. Pour tout ceci, cf. G. de SHERWOOD, *Introductiones*, éd. cit., p. 84, 14-30.

distinctions entre sens composé et sens divisé. La segmentation qui consiste à déterminer ces relations est donc bien une *méthode* d'analyse logique.

La « segmentation » de la phrase, définie comme mode de signifier logique (*modus significandi logicalis*), ne se réduit pas à sa construction, mode de signifier grammatical (*modus significandi grammaticalis*)¹⁴. Il s'agit en fait d'une *procédure* autonome dont les ressources sont en droit illimitées. La logique rejoint ici l'exégèse dans une pratique de la segmentation (désegmentation, resegmentation) qui fait du découpage même de la lettre le principal fondement de l'engendrement du sens.

De fait, on peut aussi bien dire que l'analyse logique est une espèce d'exégèse littérale que l'exégèse littérale une espèce d'analyse logique.

Soit, par exemple, l'interprétation de Genèse, 32, 29, par Maître Eckhart¹⁵ :

(21) « Cur queris nomen meum quod est mirabile ? »

(Pourquoi demandes-tu mon nom qui est admirable ?)

Dans la logique de la segmentation qui ouvre et organise le réseau du sens littéral, (21) devient :

(21.1) (...) *nomen meum* (...) *est* : *mirabile*

(mon nom est : « admirable »)

(21.2) (...) *nomen meum mirabile* : *Quod est*

(mon nom admirable : « Qui est »)

(21.3) *Cur queris nomen meum, quod est mirabile ?*

(Pourquoi demandes-tu mon nom, qui est admirable ?)

(21.4) *Cur queris nomen meum ? Quod est mirabile.*

(Pourquoi demandes-tu mon nom ? Cela est admirable.)

On voit que dans (21.1) et (21.2) il y a prélèvement d'un segment alors que (21.3) et (21.4) proposent une ponctuation différente. Mais on voit aussi qu'en (21.1) *mirabile* et en (21.2) *quod est* sont traités comme la mention d'un nom propre (notamment « Quod est », qui reprend le Nom révélé à Moïse : « Qui est » (Qui est), Exode, 3, 14b : « Qui est misit me

14. Pour la distinction entre *modus significandi logicalis* (« diversa prolatio ») et *modus significandi grammaticalis* (« principium constructionis »), cf. Ps-Duns Scot, *Questiones super Elench. soph.*, q. XXVI, § 3, 248b-249a et § 4, 249a.

15. Meister ECKHART, *Expositio libri Genesis*, (*Die lateinischen Werke*, I, n° 298-300, p. 434, 6-436, 4. Voir également l'exégèse de Genèse, 3, 9 (« Ubi es ? » : « où es-tu ? mais aussi : « tu es : où ») *ibid.*, n° 208-211, pp. 356-359. Sur la théorie eckhartienne du Nom, cf. A. de Libera, *Le Problème de l'être chez Maître Eckhart, Logique et Métaphysique de l'analogie*, Cahiers de la revue de théologie et de philosophie, 4 (1980), Genève-Lausanne-Neuchâtel.

ad vos » Qui est m'a envoyé à vous). On voit enfin que (21.3) constitue le découpage « naturel » où « quod » tient un rôle de relatif (renvoyant à l'antécédent « nomen ») alors que (21.4) est un découpage « non naturel » où « quod » tient un rôle de démonstratif (indiquant le contenu de l'interrogative « Cur queris nomen meum ? »). C'est cette quadruple segmentation — ou exégèse interne — qui sert de point de départ à l'exégèse externe, c'est-à-dire à la mise en relation de chaque segment avec d'autres versets de l'Écriture sainte (eux-mêmes déségmentés et resegmentés)¹⁶. Une phrase n'a donc pas de « sens littéral » si l'on entend par là une vérité d'adéquation entre la phrase et ce qu'elle est censée désigner à l'extérieur ; c'est bien plutôt la lettre même qui est le sens. Ou si l'on préfère, c'est le sens lui-même qui est littéral, car non littéré une fois pour toutes mais indéfiniment littérable, contenu qu'il est dans la littérabilité en droit infinie de la Parole.

Comme l'écrit Jean Scot Erigène pour Jean 1, 3-4 (« Ce qui a été fait en lui était vie ») : « Cette phrase peut être ponctuée de deux façons. On peut en effet la couper ainsi : *ce qui a été fait*, en lui était vie. On peut encore la couper comme suit : *ce qui a été fait en lui*, était vie. Ainsi, grâce à cette double ponctuation, nous contemplons (“speculamur”) dans le même texte deux sens (“intellectus”) différents. » Au vrai, la séquence initiale : « Ce qui a été fait en lui était vie » résulte elle-même d'une segmentation, puisque selon la ponctuation on a : « Et sine ipso factum est nichil quod factum est. In ipso vita erat » (Et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. En lui était la vie), formule devenue traditionnelle dans l'Église latine, ou : « Et sine ipso factum est nichil. Quod factum est in ipso vita erat » (Et sans lui rien n'a été fait. Ce qui a été fait en lui était vie), c'est-à-dire le texte commenté par Jean Scot¹⁷ !

Ce qui est évident pour l'exégèse du texte sacré l'est sans doute moins dans le cas de l'analyse logique. Pourtant, telle que la pratiquent les médiévaux, l'analyse logique d'une phrase est bien une exégèse qui *prima facie* ne porte ni sur l'objet désigné à travers la proposition ni sur sa construction grammaticale.

En fait, la procédure de segmentation détermine jusqu'à la nature même de certains des termes combinés.

16. C'est ainsi que (21.1) est reliée au Psaume 8,2 (« que ton nom est admirable ») et à Isaïe 9,6 (« Il sera appelé admirable ») et (21,2) à Exode 3, 14 b (« Celui qui est m'a envoyé ») et 3, 14 a (« Je suis celui qui suis »), tandis que (21.3) est corrélée à Philippiens 2, 9 (« Il lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom ») et (21.4) à Isaïe 45, 15 (« Tu es vraiment le Dieu caché »).

17. J. SCOT ERIGÈNE, *Homélie sur le Prologue de Jean*, IX, 288b (trad. Jeuneau, S.C. 151, p. 243).

Ainsi dans :

(22) « si aliquis homo est quies, tu es capra »

le *modus proferendi* dégage-t-il alternativement une conséquence vraie si « quies » est prononcé en continuité et donc pris comme adjectif, le sens étant :

(22.1) « si aliquis homo est quies, tu es capra »

(s'il existe un homme tranquille, tu es une chèvre)

ou une conséquence fautive s'il est fragmenté et pris comme formé du relatif « qui » et du verbe « es », le sens étant :

(22.2) « si aliquis homo est qui es, tu es capra »

(s'il y a un homme et que tu es cet homme, tu es une chèvre¹⁸)

Au demeurant, même là où la multiplication du sens est explicitement renvoyée aux possibilités de construction grammaticale, la déségmentation-resegmentation reste toujours possible. Ainsi, dans :

(23) « Iesus pependit inter duos alios latrones »

peut-on, si l'on veut, rattacher la composition-division du sens à la raison de construction (*ratio construendi*) de l'adjectif (« alios ») avec le nom (« latrones ») : soit la co-présence (*unanimitas*) implicite dans *alios*, soit la propriété sémantique indiquée par « latrones »¹⁹. Mais cette raison de construction reste secondaire par rapport aux possibilités de l'exégèse, soit :

(23.1) « Iesus pependit inter duos alios, latrones »

(Jésus fut suspendu entre deux autres, des voleurs)

soit :

(23.2) « Iesus pependit inter duos alios latrones »

(Jésus fut suspendu entre deux autres voleurs)

Enfin et surtout, là où le grammairien distingue l'« ordre naturel » des constituants de leur simple « ordre d'énonciation » (*ordo prolationis*) et définit *automatiquement* le premier constructible comme l'élément recteur dans la phrase, quelle que soit sa place (exemples : « accidit → Sorti », « interest → Sortis » où « Socrate » est premier constructible et où le premier terme prononcé est seulement membre

18. Cf. *Abstractiones Magistri Hervei Sophiste*, ms. BN Lat., 15 170, f. 49 vb. Solution : « si quies sit una pars, scilicet quies, -tis bene sequitur (...) si due partes, sic non sequitur. »

19. *Abstractiones...*, loc. cit., f. 49rb : « hec est multiplex ex compositione et divisione, eo quod li alios potest construi ol le latrones ratione forme significate implicite, scilicet unanimitas, -tis et sic vera ; vel ratione forme significate per ipsam vocem, scilicet latrones et sic falsa. »

régi, i.e. « second constructible²⁰ ») le logicien laisse *autant que possible* au procédé de déségmentation-resegmentation le soin de déterminer quel sera le sens de chaque séquence en fonction des « rôles » assumés par les termes, quel que soit leur statut intrinsèque.

La différence entre construction grammaticale et segmentation logique est manifeste dans le cas suivant²¹ : chaque homme possède séparément un âne qui court et tous les hommes possèdent *en commun* un âne appelé « Burnellus » qui, lui, ne court pas. Soit maintenant la phrase :

(24) « cuiuslibet hominis asinus currit »

On démontre que (24) est vraie par énumération des singuliers :

(24.1) « Sortis asinus currit, Platonis asinus currit, ... etc., ergo cuiuslibet hominis asinus currit »

(de Socrate l'âne court, de Platon l'âne court, ... etc., donc de tout homme l'âne court)

La fausseté de (24) est démontrée par l'invalidité de la conséquence :

(24.2) « cuiuslibet hominis asinus currit, ergo asinus cuiuslibet hominis currit »

(de tout l'homme l'âne court, donc l'âne de tout homme court)

Pour un grammairien moderne, il est clair qu'il n'y a aucune différence entre l'antécédent (« cuiuslibet hominis asinus currit ») et le conséquent (« asinus cuiuslibet hominis currit »), sinon peut-être que le conséquent n'est guère dans l'usage classique. Pour un grammairien médiéval, la question de savoir qui, dans les deux membres, est régissant et qui est régi, appelle une réponse *doctrinale*.

Pour le logicien médiéval, en revanche, la réponse est purement théorique : (24.2) est invalide parce qu'antécédent et conséquent ne

20. Il va de soi que le terme recteur n'est pas obligatoirement au nominatif (ex. : « Cappa → Sortis » où « Sortis » est le terme recteur, alors que dans « Cappa ← socratea » la relation de dépendance est inversée). Par ailleurs, l'usage que les grammairiens font de la notion de « rection » n'est ni uniforme ni consistant. Pour la diversité effective des doctrines, cf. J. PINBORG, *Logik und Semantik im Mittelalter, Ein Ueberblick* (Problemata 10), Stuttgart-Bad Cannstatt, 1972, pp. 120-126.

21. Voir les textes dans *Dialectica Monacensis*, ed. L.M. De RIJK, *Logica Modernorum*, II, 2, p. 614, 18-36; *Logica Cum sit nostra*, *ibid.*, p. 420, 25-28; *Tractatus de proprietatibus sermonum*, *ibid.*, p. 719, 21-33. Cf. également l'étude de L.M. De RIJK, « Each man's ass is not everybody's ass. On an important item in 13th century semantics », *Historiographia Linguistica*, 7, 1-2 (1980), pp. 221-230. Nous suivons ici la discussion du problème dans SHERWOOD, *Syncat.*, p. 52, 16-26 (voir le commentaire de N. KRETZMANN, *Syncat.*, trad., 1968, p. 33, n. 61). Sur les origines du nom de « Burnellus » (brunel, brun, bruneau), cf. M. de GANDILLAC, *Œuvres choisies d'Abélard*, trad. française, Paris, 1945, p. 94, n. 2.

sont pas la même proposition. La différence entre les deux n'est pas manifestée par l'ordre des mots, elle y *réside*.

Autrement dit, la phrase (24) donne naissance à deux propositions distinctes :

(24.1.1) « cuiuslibet hominis asinus currit »
(tout homme possède un âne qui court)

et :

(24.1.2) « asinus cuiuslibet hominis currit »
(il y a un âne que tous possèdent et qui court)

qui diffèrent entre elles par la place d'« asinus » relativement au quantificateur « cuiuslibet ». En (24.1.1), « asinus » est le « terme éloigné » du signe affirmatif de quantité, il a donc une supposition seulement confuse. Dans (24.1.2), il est placé avant ce signe. La proposition est donc indéfinie et il suppose déterminément. Ainsi l'inférence (24.2) est invalide (par la règle R4), car en (24.1.1) « asinus » suppose pour des ânes différents, alors que dans (24.1.2) il suppose pour un seul et même âne, ce qui, dans le cas de Burnellus (qui ne court pas), suffit à la falsification.

Comme on le voit, la supposition de « asinus » dans (24.1.1) et (24.1.2) dépend exclusivement de relations entre les constituants définies par leur ordre d'énonciation. L'intention du locuteur n'y a aucune part²². On ne saurait même dire que le locuteur a le choix entre deux « sens » différents de (24) en « prononçant » (24.2), car dans (24.2), ce n'est pas deux sens de (24) qu'il « prononce » mais bien (24.1.1) et (24.1.2) qui ne sont pas deux « sens » de la même proposition mais deux propositions engendrées à partir de la phrase (24).

En termes « modernes », on dira que la segmentation de (24) consiste à dégager deux propositions différant par l'ordre de leurs quantificateurs, soit :

(24.1.1) $\forall x \exists y [(x \text{ possède } y) \wedge (y \text{ court})]$

et :

(24.1.2) $\exists y \forall x [(x \text{ possède } y) \wedge (y \text{ court})]$

22. Certes, il dépend bien du locuteur de *choisir* telle ou telle interprétation de (24), comme le note Sherwood : « quod sic vel sic iudicetur non est ex parte sermonis, sed ex parte nostra tantum » (*op. cit.*, p. 52, 25-26, même remarque dans le *Tractatus de proprietatibus sermonum*, *ed. cit.*, p. 719, 29-33). Toutefois, le locuteur ne peut pas, même s'il le veut, identifier (24.1.1) à (24.1.2.), car dans (24.1.1) : « cum ly cuiuslibet precedit ly asinus, habet potestatem supra ipsum et sic ab ipso iudicanda est locutio. » L'exercice de la *potestas* du syncatégorème est déterminé par l'ordre d'occurrence des parties de l'énoncé, non par l'« intention » du locuteur. Le *modus proferendi* est une méthode d'analyse, non un acte de langage.

où l'on voit clairement que tantôt le quantificateur existentiel $\exists y$ est sémantiquement dans le champ du quantificateur universel $\forall x$, tantôt $\forall x$ est dans celui de $\exists y$. Dans un cas donc (24.1.1), on dira que la proposition affirme que chaque âne qui court est possédé par un homme différent, alors que dans l'autre (24.1.2), on dira que la proposition affirme qu'un âne unique, possédé par tous les hommes, court²³.

Ainsi, même dans les cas où le sujet logique et le sujet grammatical semblent coïncider, comme « asinus » dans (24), l'analyse logique permet, en fait, de distinguer deux propositions dans lesquelles le sujet logique est tantôt le sujet de la distribution (*subiectum distributionis*, *subiectum attributionis*), i.e. « cuiuslibet hominis » dans (24.1.1), tantôt le sujet grammatical (*subiectum locutionis*²⁴), i.e. « asinus » dans (24.1.2).

Certes, quand les rôles logiques se confondent plus étroitement avec les possibilités grammaticales (notamment casuelles), l'autonomie de l'analyse logique n'apparaît pas toujours aussi clairement. Ainsi dans :

(25) « si aliquis asinus est homo tu es capra »

il semble que tout dépende uniquement du cas de « homo », puisque si ce terme est au nominatif, on a un antécédent impossible et donc une conséquence vraie, tandis que s'il est au vocatif, on a un antécédent vrai et donc une conséquence fausse²⁵. Mais, à l'examen, il est clair qu'on obtiendrait exactement les mêmes résultats en resegmentant (25) en :

(25.1) « si aliquis asinus est homo, tu es capra »

(s'il existe un âne qui est un homme, tu es une chèvre)

ou en :

(25.2) « si aliquis asinus est, homo tu es capra »

(s'il existe un âne. ô ! homme tu es une chèvre)

23. Voir pour tout ceci G. FAUCONNIER, « Points de vue récents sur les rapports entre la logique et la grammaire », *Langages*, 30 (1973), pp. 20-30. Notamment pp. 27-28 (discussion de « Tous les hommes sont montés sur leur cheval » et de « Chacun des hommes est monté sur leur cheval »).

24. Cf. *Cum sit nostra*, loc. cit. et G. de SHERWOOD, loc. cit., p. 52, 20-26. Sur la différence entre *subiectum locutionis* et *subiectum attributionis* en logique modale, cf. A. de LIBERA, « Logique et existence selon saint Albert le Grand », *Archives de Philosophie*, 43 (1980), pp. 537-541.

25. *Abstractiones Magistri Hervei*, loc. cit., f. 49va : « Homo nominative tenendo, antecedit impossibile et sic vera est conditionalis. Si vocative tenendo, falsa ; quia antecedit verum et sequitur impossibile. » Sur les *consequentie*, voir Lorenzo Pozzi, *Le Consequentie nella logica medievale*, Padoue, 1978. Les règles appliquées ici par « Maître Hervé » (i.e. Herveus Brito) sont : (a) « Ex vero nunquam sequitur falsum et ideo, quandocumque antecedens est verum et consequens falsum, consequentia non valet » — soit : $(p \supset q) \supset (\bar{p} \wedge \bar{q})$ et $(p \wedge q) \supset (\bar{p} \supset \bar{q})$ — et (b) « Ex impossibili sequitur quodlibet ».

De plus, même dans les cas où, de toute évidence, le *modus proferendi* ne peut déterminer à soi seul les différents sens d'une phrase, la procédure de déségmentation-resegmentation reste fondamentale, car, en dernière analyse, le fait que tel verbe soit au présent ou au prétérit, et tel nom au nominatif ou au vocatif, relève de la littération elle-même et non de la constructibilité des parties.

Ainsi dans :

(26) « si quod nihil est legit tu es capra »

on a certes un antécédent vrai et une conséquence fausse ou un antécédent impossible et une conséquence vraie selon que « legit » est un prétérit, avec le sens :

(26.1) si ce qu'il lisait n'est plus rien, tu es une chèvre ou un présent, avec le sens²⁶ :

(26.2) si ce qu'il est en train de lire n'existe pas, tu es une chèvre mais, du même coup, il est clair que la vérité ou la fausseté de la conséquence ne dépend pas de l'ambiguïté de « legit » mais du type de proposition qu'est l'antécédent, c'est-à-dire du type de littération de (26).

La même observation vaut pour :

(27) « si quod nihil est actu vel potentia est aliquid tu es capra » où selon que « potentia » est au nominatif (si ce qui n'est rien en acte ou [c'est-à-dire] la puissance est quelque chose, tu es une chèvre) ou à l'ablatif (si ce qui n'est rien est quelque chose en acte ou en puissance, tu es une chèvre) la conséquence est valide ou invalide²⁷.

IV

Modus proferendi et littération

La segmentation de l'énoncé fait de toute énonciation une littération. C'est dans cette mesure, d'ailleurs, que l'on peut traiter la logique médiévale comme une logique formelle, puisque son objet étant, jusqu'à

26. *Abstractiones...*, *ibid.*, f. 49va. Le sens de (26.2) est mieux perceptible en paraphrasant : « si le livre qu'il tient entre ses mains n'existe pas, tu es une chèvre. » Le sens de (26.1) est évident : « si le livre qu'il a lu n'existe plus tu es une chèvre. »

27. *Abstractiones...*, *ibid.* Autrement dit, il ne faut pas dire que (26) ou (27) ont deux sens différents avant segmentation, mais bien plutôt, par exemple, que (26.1) et (26.2), qui sont deux propositions différentes, n'ont pas le même sens.

un certain point, la littération elle-même, c'est-à-dire l'artificialisation de la langue naturelle, tout revient pour elle à *former* des expressions et des complexes d'expressions à partir d'une matière linguistique traitée comme indifférente aux formations qu'elle reçoit. L'élaboration logique du donné linguistique par les médiévaux est donc formelle, dans la mesure où elle « forme » la langue en langage, sans inféodation particulière à ses règles de fonctionnement. Elle est ensuite formelle dans la mesure où les formes qu'elle met à l'expression sont définies et réglées d'avance par un ensemble propre de présuppositions, d'injonctions et de relations.

Ce sont ces ensembles qui donnent une valeur théorique au langage des suppositions. La supposition des termes étant *acquise* dans l'énoncé puisque — si l'on excepte certains cas de supposition « naturelle »²⁸ — toute supposition se fait dans une proposition, les véritables règles de la supposition ne peuvent être déduites de la nature même des termes, mais bien uniquement des procédures permettant de déterminer pour toute proposition quels rôles jouent les différentes unités que la segmentation a dégagées.

La supposition est donc moins une propriété des termes qu'une propriété de l'exégèse des phrases où ils figurent, ou mieux encore : une propriété déterminée par l'exégèse de ces phrases.

Cette exégèse est elle-même soumise à des règles. Ces règles, qui regardent surtout le fonctionnement des syncatégorèmes, constituent le cadre de décision de la doctrine de la référence, ce sont elles qui indiquent, dans chaque cas, quelles sont les possibilités logiques d'exégèse.

Soit la proposition²⁹ :

(28) « tantum homo currit »

(seul homme court)

Une règle générale de l'emploi de « tantum » (seulement) est que le sujet d'une proposition exclusive est toujours pris en supposition simple, ce

28. La supposition « naturelle » (*naturalis*) est la valeur de suppléance intrinsèque d'un terme (i.e. abstraction faite de ce qu'« exige » son contexte d'occurrence : verbe, attribut ou prédicat). Ex. : la supposition naturelle de « homo » est l'ensemble des individus passés, présents ou à venir qui sont, ont été ou seront des hommes. Sur cette notion, cf. L.M. De RUX, « The Development of *Suppositio Naturalis* in Medieval Logic, I : Natural Supposition as Non-Contextual Supposition », *Vivarium*, 9 (1971), pp. 71-107 et A. de LIBERA, « Supposition naturelle et appellation. Aspects de la sémantique parisienne au XIII^e siècle », *Histoire, Épistémologie, Langage*, T. III, fasc. 1 (1981), pp. 63-77.

29. Pour tout ce qui suit, cf. Nicolas de PARIS, *Syncategoremata*, texte dans H.A.G. BRAAKHUIS, *De 13de Eeuwse Tractaten...*, II, pp. 104-109.

qui veut dire qu'il a la même valeur de suppléance que « homo » dans :

(2) « homo est species »

(homme est une espèce)

En d'autres termes, le syncatégorème « tantum » bloque la descente aux particuliers, l'inférence :

(28.1) « tantum homo currit, ergo tantum Socrates currit »

(seul homme court, donc seul Socrate court)

étant aussi irrecevable que :

(2.1) « homo est species, ergo Socrates est species »

(homme est une espèce, donc Socrate est une espèce)

Dans le cas présent, pourtant, la règle ne paraît pas applicable, notamment du fait que le prédicat « currit » signifie une action physique (*actum corporis*) et exige un sujet pris en supposition personnelle. (23) est donc aussi irrecevable que le serait³⁰ :

(29) « species homo currit »

(l'espèce, *i.e.* le concept, d'homme court)

La solution³¹ consiste à poser que le sujet d'une exclusive peut être considéré de deux manières : soit par rapport au prédicat (ici « currit »), soit par rapport au syncatégorème d'exclusion (« tantum »). Dans le premier cas, la supposition est déterminée par l'exigence du prédicat (*exigentia predicati*) et le sens est (supposition personnelle) :

(28.2) « tantum homo currit, ergo tantum Socrates vel tantum Plato vel... etc., currit »

(seul *un* homme court, donc seulement Socrate *ou* seulement Platon *ou* ... court)

Dans l'autre cas, la supposition est déterminée par le syncatégorème lui-même et le sens est (supposition simple) :

(28.3) « tantum homo currit, ergo nec leo nec capra nec ... etc. currit »

(seul *l'*homme court, donc *ni* le lion *ni* la chèvre *ni* ... etc. ne court)

Cette solution peut sembler artificielle aussi longtemps qu'on y voit l'affirmation qu'un même terme a deux suppositions différentes dans la même proposition. Mais tel n'est pas le cas : (28.2) et (28.3) ne sont pas une seule proposition mais les sens respectifs (définis par recours aux inférences) de deux propositions de la même phrase (28). Ainsi, « homo » a bien deux suppositions différentes, mais dans deux propositions différentes littérées à partir de (28). Dans l'antécédent de

30. Cf. N. de PARIS, *op. cit.*, p. 104, 8-106, 7.

31. N. de PARIS, *op. cit.*, p. 105, 10-18.

(28.2) et de (28.3), on n'a donc pas deux fois le « même » sujet (même si, évidemment, on a deux fois la même *vox* : [o:mo]).

Toute phrase contient plusieurs offres de propositions. La supposition, en tant que propriété d'un terme jouant un rôle dans une proposition, dépend donc de l'exégèse de la phrase qui contient cette proposition à titre d'offre. Dans ces conditions, et quel que soit le cas considéré, c'est une thèse fondatrice pour la théorie de la supposition, que l'on peut « engendrer » différentes « propositions » avec une seule « phrase » et ainsi obtenir pour le même complexe de signes deux valeurs de vérité distinctes.

Précisons. Soit le cas où Platon et Cicéron voient Socrate et seulement lui, et où personne d'autre qu'eux ne voit qui ou quoi que ce soit. Soit maintenant la phrase³² :

(30) « a Platone tantum videtur Sortes »

(par Platon seulement est vu Socrate)

On peut aisément démontrer que (30) est vraie dans l'hypothèse. En effet, Platon voit Socrate et il ne voit personne d'autre que Socrate. On a donc bien :

(30.1) « a Platone tantum videtur Sortes »

(Platon ne voit que Socrate)

Mais on peut tout aussi facilement démontrer qu'elle est fautive, puisque Cicéron lui aussi voit Socrate. Il est donc faux que :

(30.2) « a Platone tantum videtur Sortes »

(seul Platon voit Socrate)

Il serait manifestement absurde de dire que (30.1) et (30.2) sont la même proposition, car si tel était le cas, il faudrait renoncer à :

(30.3) « a Platone tantum videtur Sortes ergo a Platone tantum videtur Sortes »

interprétant l'antécédent de (30.3) comme *étant* une occurrence de (30.1) et le conséquent comme *étant* une occurrence de (30.2). Il faut donc dire que (30.1) et (30.2) sont deux propositions engendrées à partir de la même phrase et qui ne peuvent être substituées l'une à l'autre dans une inférence *salva veritate*. Les conditions d'engendrement de (30.1) et (30.2) à partir de (30) sont déterminées ici par la règle d'emploi du syncatégorème d'exclusion stipulant que³³ :

« si *tantum* est placé entre le sujet et le prédicat d'une phrase (*locutio*), celle-ci est ambiguë (*multiplex*) du fait que *tantum* peut opérer son exclusion par rapport au sujet ou par rapport au prédicat. »

32. Cf. pour tout ce qui suit N. de PARIS, *Synecat.*, ed. cit., pp. 120-122.

33. N. de PARIS, *op. cit.*, p. 120, 15-17. Cf. également G. de SHERWOOD, *Synecat.*, éd. cit., p. 67, 46-68, 12.

Dans le cas de (30), si l'exclusion s'opère relativement au prédicat, ici : le complément d'agent « a Platone », l'exégèse (*sententia*) tirée de la lettre de (30) est une proposition de sens composé (30.2), qui est fautive dans l'hypothèse. En revanche, si l'exclusion s'opère relativement au sujet (« Sortes »), l'exégèse de (30) est une proposition de sens divisé (30.1), qui est vraie dans l'hypothèse.

Ainsi, il est faux de dire que *tantum* a deux relations différentes dans la même proposition ou qu'il détermine deux sens différents pour la même proposition. Il faut plutôt dire que, selon l'exégèse de sa phrase d'occurrence, on obtient soit une proposition où l'exclusion se fait par rapport au complément d'agent (ou « prédicat ») soit une autre proposition dans laquelle l'exclusion se fait par rapport au sujet³⁴. Dans un cas *tantum* exclut tout ce qui n'est pas désigné par le complément d'agent (*i.e.* tout ce qui n'est pas « Platon »), dans l'autre, tout ce qui n'est pas désigné par le sujet (*i.e.* tout ce qui n'est pas « Socrate »).

La différence entre la *locutio* (la phrase) et les *sententiae* (exégèses) tirées d'elle par la procédure de la segmentation est suffisamment générale pour que l'on puisse avancer ici qu'un terme n'a jamais de valeur référentielle dans sa phrase d'occurrence, mais uniquement dans la/les propositions engendrées à partir d'elle.

On peut, dans ces conditions, considérer également que les règles d'emploi des syncatégorèmes sont autant de règles d'engendrement des propositions à partir des phrases.

La théorie de la supposition qui décrit et explicite le type de référence opéré par les termes dans des propositions données ne s'inscrit donc pas directement dans une psychologie de la connaissance, telle que l'ont proposée les néo-scolastiques³⁵, mais bien dans le cadre proprement médiéval d'une théorie générale de la lettre et de l'exégèse (*littera-sententia*). L'analyse logique apparaît alors comme un type particulier d'exégèse opérant une détermination de l'offre de sens de chaque phrase à l'aide d'un certain nombre de règles et de concepts propres.

C.N.R.S., Paris

34. Cf. N. de PARIS, *op. cit.*, p. 121, 7-8 : « dictio exclusiva potest cum diversis poni et diversas generare sententias. »

35. Voir notamment J. MARITAIN, *Petite Logique*, Paris, 1966, pp. 93-94, où la supposition est présentée comme l'instrument du triomphe de la « logique des idées » sur la « logique des signes ».

Abord de l'hallucination

« Les oiseaux miraculeux ne comprennent pas le *sens* des mots qu'ils prononcent ; en revanche il semble qu'ils soient doués d'une sensibilité naturelle à l'*homophonie*. » ... « Si curieux que cela puisse paraître l'affaire ne laissait pas d'avoir pour moi une signification très sérieuse, qu'elle conserve encore pour une part. »

D.P. SCHREBER, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Le Seuil. 1975, p. 175, 176.

Il n'y a d'hallucination qu'invocante

La « voix » possède ce privilège sur les autres types d'hallucinations isolées par la psychiatrie, de se situer de façon explicite là où la parole trace un sillon dans le champ du langage. S'il est vrai que les phonèmes assurent la charpente du langage¹, ils sont par là même, de par leur nature discrète et oppositive, les gond(g)s de toutes les ruptures de la parole et du langage.

Déjà, dans la clinique psychiatrique, depuis Esquirol, les hallucinations auditives ont toujours été au centre des débats ; elles furent toujours considérées comme plus complexes et plus caractéristiques que les autres et c'est à partir d'elles que se sont faites les distinctions sémiologiques les plus pertinentes : hallucinations psychiques de

1. R. JAKOBSON et L. WAUGH, *La charpente phonique du langage*, Paris, Ed. de Minuit, 1980.

Baillarger, hallucinations psychomotrices verbales de Séglas, automatisme mental de Clérambault. Malgré cela les psychiatres n'ont pas pu faire progresser la théorie des hallucinations car le caractère sensoriel de l'hallucination reste pour eux un principe, à base organique, de détermination de l'hallucination. D'autre part les psychiatres sont restés marqués par les théories sensualistes de Condillac et conçoivent le langage comme un reflet de la pensée : « le mot est l'étiquette de l'idée », affirme Séglas, c'est un auxiliaire de l'idée, laquelle peut exister sans lui².

Il fallut attendre Freud pour que la théorie des hallucinations sorte de la compétence neurologique.

Pourtant, même avec Freud il y a difficulté en ce sens qu'avec le concept de régression il rend sa théorie des hallucinations tributaire des hallucinations visuelles : « Pour les hallucinations de l'hystérie, de la paranoïa, pour la vision des normaux, je puis donner une explication : elles correspondent effectivement à des régressions c'est-à-dire qu'elles sont des pensées transformées en images, et seules subissent cette transformation les pensées qui sont en relations intimes avec des souvenirs réprimés ou demeurés inconscients³. » Cela est cohérent avec l'idée de Freud que « la représentation consciente comprend la représentation de chose — plus la représentation de mot qui lui appartient, la représentation inconsciente est la représentation de chose seule »⁴. C'est en fait la notion même de représentation inconsciente qu'il faudrait ici soumettre à la critique. Nous nous limiterons à indiquer comment on peut malgré tout chez Freud trouver appui pour une autre orientation.

Dans « Complément métapsychologique à la théorie du rêve »⁵, il est dit que la régression opère principalement par transposition (*Umsetzung*) des pensées en images (*Bilder*) : on pourrait arguer que « principalement » ne signifie pas « exclusivement ». Mais l'important n'est pas là. Il est dans ce terme de « *Umsetzung* » : transposition, réordonnancement ; le fait visuel n'est pas primitif, *sui generis*, mais terme d'un procès — la régression — qui part du système, le Pcs, où les pensées sont liées aux représentations de mot. Contrairement à la conception organiciste de l'hallucination, même s'il y a un retour au visuel, celui-ci n'est pas séparable du champ du langage.

2. J. SÉGLAS, *Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*, Paris, Asselin et Houzeau, 1895.

3. S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, p. 462.

4. S. FREUD, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 118.

5. S. FREUD, *ibid.*, p. 134.

D'autre part Freud note que si « le secret de l'hallucination n'était autre que celui de la régression, toute régression suffisamment intense devrait produire une hallucination avec croyance en la réalité ». De sorte que l'hallucination « doit être plus que le fait de ranimer régressivement des images mnésiques qui sont, en elles-mêmes, *Ics* »⁶.

Certes l'explication que donne alors Freud reste tâtonnante mais elle est indicative d'une orientation. Le Moi désinvestissant le système *Cs*, la possibilité d'une épreuve de réalité est abandonnée et les fantasmes de désir qui parviennent au système *Cs* prennent valeur de réalité incontestée⁷. Autrement dit, à ce point de sa discussion, ce qui importe à Freud c'est de rendre compte de la valeur de réalité de l'hallucination et ce qu'il dit c'est que celle-ci est nouée au désir inconscient. Il y a là une possibilité de sortir de la problématique de la régression avec son aboutissement visuel. Possibilité théorique fragile chez Freud car comment ne pas retomber dans le préjugé que la réalité serait d'origine fondamentalement visuelle quand par ailleurs la représentation inconsciente correspond à la représentation de chose seule ; n'est-ce pas ce qui arrive à Freud lui-même quand il affirme : « Il semble justifié d'admettre que la croyance en la réalité est liée à la perception par les sens⁸. »

Cependant Freud n'en est pas moins le premier à voir la difficulté pour sa théorie à rendre compte des symptômes qu'il appelle schizo-phréniques mais qu'on rencontre aussi bien dans la paranoïa. Il s'agit de ces symptômes où, dit Freud à juste titre, « il y a prédominance de la relation de mot sur la relation de chose » et où « c'est l'identité de l'expression verbale et non la similitude de chose désignée qui a commandé la substitution »⁹. D'après sa propre théorie Freud remarque « qu'on aurait plutôt pu s'attendre que la représentation de mot, en tant qu'elle est l'élément préconscient, ait à soutenir le premier choc du refoulement et qu'elle ne puisse absolument plus être investie après que le refoulement se fut poursuivi jusqu'aux représentations de chose inconsciente. » La réponse que donne Freud à l'objection qu'il se fait à lui-même est intéressante : « Pour sortir de cette difficulté on peut dire que cet investissement de la représentation de mot n'appartient pas à l'acte de refoulement mais au contraire représente la première des

6. S. FREUD, *ibid.*, p. 140.

7. S. FREUD, *ibid.*, p. 144.

8. S. FREUD, *ibid.*, p. 139.

9. S. FREUD, *ibid.*, p. 117.

tentatives de restitution ou de guérison qui dominent de façon si frappante le tableau clinique de la schizophrénie¹⁰. »

Nous nous sentons invités par là à suivre Freud dans sa clinique.

L'hallucination de « l'homme aux loups »

L'hallucination de *l'homme aux loups*, dite hallucination au doigt coupé, passe pour une hallucination visuelle.

Rappelons cette hallucination telle que Freud la rapporte dans *Über Fausse Reconnaissance (Déjà raconté) während der psychoanalytischen Arbeit* : « Alors que j'avais cinq ans, je jouais dans le jardin près de ma bonne d'enfant et je taillais avec mon canif l'écorce de l'un de ces noyers qui jouent aussi un rôle dans mon rêve. Soudain je remarquais avec un effroi (*Schrecken*) indicible (*unaussprechlichem*) que je m'étais tranché le petit doigt de la main (droite ou gauche ?), de telle sorte qu'il ne tenait plus que par la peau. De douleur je n'en éprouvais aucune, mais une grande angoisse (*Angst*). Je n'osais rien dire à la bonne d'enfant, éloignée de quelques pas, je m'effondrai sur le banc le plus proche et restai assis là, incapable de jeter encore un coup d'œil (*Blick*) sur le doigt. Finalement je devins calme, j'envisageais le doigt et je vis alors qu'il était complètement indemne¹¹. »

Le visuel se manifeste troué puisque ce qui est halluciné, c'est une coupure : de sorte qu'on pourrait parler d'hallucination négative puisque l'homme aux loups ne voit *pas* l'intégrité de son doigt. Certes, il est aussi question en note d'un autre souvenir « hallucinatoirement faussé » où l'homme aux loups aurait vu sourdre du sang du noyer. Mais cela ne fait que souligner la structure déjà complexe de cette hallucination où se concentrent plusieurs éléments.

La signature de l'hallucination est le fait que au moment où ça se passe — et nous restons volontairement flou sur ce « ça » qui n'est pas sans rappeler le sentiment de xénopathie, de passage d'une pensée étrangère, de dédoublement de la pensée... bref ces phénomènes que Clérambault a décrit sous le nom d'automatisme mental¹² — au

10. S. FREUD, *ibid.*, p. 122.

11. S. FREUD, *G.W.*, 10, Fischer, pp. 116-123. En français : « De la fausse reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique. » *La Technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, p. 72. Le passage a été retraduit par nous. Freud parle aussi de cette hallucination dans *Cinq Psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1967, p. 389, où elle vient corroborer la « Verwerfung » (forclusion) que Freud repère chez l'homme aux loups. Cf. aussi : « *Marchenstoffe in Traumen* », *G.W.*, 10, pp. 2-9.

12. G.G. de CLÉRAMBAULT, *Œuvre psychiatrique*, Paris, P.U.F., 1942.

moment où ça se passe donc, le patient de Freud ne peut rien énoncer, en particulier à sa bonne qui est juste à côté : il reste sans voix ; ce « sans voix » est en fait un mode très intense de présence de la voix. Aucun mot ne s'articule, ne vient signifier la chose. C'est ce manque à dire qui représente l'indice de la forclusion de la castration dont parle Freud dans son texte sur l'homme aux loups¹³. Cet impossible à dire, ce défaut de signifiant qui laisse le malade sans voix, est le réel hallucinatoire. Clérambault a pu avec justesse qualifier l'automatisme mental d'anidéique, de neutre, de non sensoriel, c'est-à-dire mettre en place l'aspect formel de l'hallucination ; ici la forme est dénudée à l'extrême : la voix est dépouillée de tout contenu, elle est limitée à son enveloppe, réduite à son impossible à articuler du fait du défaut de signifiant.

Que le visuel — troué — accompagne le phénomène ne justifie pas la qualification d'hallucination visuelle. Sur cette corrélation du visuel on peut avec profit faire la comparaison avec l'oubli de nom : en même temps que Freud oubliait *Signorelli*¹⁴ il voyait nettement le portrait du peintre tel qu'il s'est représenté lui-même sur une de ses fresques à Orvieto. Inversement, par des tours de dit, dans l'analyse, l'image se dit — lue.

L'homme aux loups ne peut tellement rien dire au moment du doigt coupé que plus tard il croira l'avoir déjà dit, redoublant par là le manque primitif puisqu'il s'agit alors de l'oubli d'un non-dit.

Il est significatif que Freud mette dans la même série le déjà-vu et le déjà-dit. Le vu ne va pas sans dire. Le vu, le perçu ne porte pas en lui-même la réalité. Les phénomènes de déjà-vu, Freud est là-dessus sans ambiguïté, ne sont pas seulement des sensations, ce sont avant tout des jugements de reconnaissance (*Erkennungsurteil*).

L'adverbe « déjà » employé en français par Freud, est particulièrement bien choisi pour désigner le phénomène ; une indétermination plane sur le temps auquel se réfère le « déjà » ; dans « tu es déjà là », « déjà » indique l'avance, l'anticipation ; dans « il a déjà été... », « déjà » marque la répétition. Enfin Grévisse note « un emploi un peu familier de déjà » dans des question impliquant l'idée que celui qui questionne a su déjà, mais ne se rappelle plus bien, ce qui doit constituer la réponse : « Il ne sait pas versifier cet homme là ! Comment donc s'appelle-t-il déjà ? » (V. Hugo)¹⁵.

Le « déjà dit » n'est pas le contenu de ce qui n'a pas été dit mais un

13. S. FREUD, *Cinq Psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1967, p. 389.

14. S. FREUD, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1971, p. 5.

15. GRÉVISSE, *Le bon usage*, Paris, Duculot, 1980, p. 1049.

index du rapport de ce qui n'a pas été dit au dire ; il est comme un shifter d'un point de rupture du dire au dit. Il est index de l'espace entre dire et dit, espace qui est celui du désir. Comme l'évoque cette citation de Freud, le souvenir du dit est mis comme remplacement de l'accomplissement du dire : « Le patient a eu l'impulsion ou le projet de faire cette communication, mais il a été empêché (*versäumt*) de l'accomplir (*auszuführen*) et il met maintenant le souvenir du premier comme remplacement du dernier, à savoir l'accomplissement du projet¹⁶. »

Pour conclure ce chapitre et introduire le suivant, je dirai que la forme visuelle que peut adopter l'hallucination n'est ni l'origine de celle-ci, ni sa caractéristique mais qu'elle doit être référée à la structure littérale du phénomène : de même la regression dans le rêve de *l'injection faite à Irma*¹⁷ aboutit dans sa pointe extrême à la formule de la triméthylamine, laquelle n'est rien d'autre qu'une pure structure littérale, comme toute formule chimique. (Le rôle heuristique de l'introduction d'une nouvelle notation dans les sciences a été maintes fois souligné ; on peut consulter à ce propos les ouvrages de F. Dagognet¹⁸, de G.G. Granger¹⁹ ; R. Feynman²⁰ parle de « la puissance que peut donner à l'analyse un changement de notation ».)

L'intensité de la vision n'est en l'occurrence pas un attribut de la sensorialité mais, comme le dit Freud, elle est le résultat d'une opération de transposition : « Dans le processus de condensation se transpose toute la cohésion psychique (*psychische Zusammenhang*) dans l'intensité du contenu de la représentation²¹. »

L'indication de Freud éclaire à notre avis le problème de l'hallucination dite visuelle : ce qui est transposé en intensité c'est la cohésion du processus de condensation. A partir de là je fais l'hypothèse que le visuel de l'hallucination serait là comme le signe de la cohésion du rapport de condensation. C'est l'étude des processus de condensation et de déplacement qu'il va s'agir maintenant de poursuivre si on veut avancer sur le chemin de l'hallucination.

En résumé le terme « d'invocant » que j'introduis pour qualifier

16. S. FREUD, *G.W.*, 4, Fischer, p. 298, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1971, pp. 283 et suiv.

17. S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, *ibid.*, p. 98.

18. F. DAGOGNET, *Ecriture et iconographie*, Paris, Vrin, 1973.

19. G.G. GRANGER, *Langages et épistémologie*, Paris, Klincksieck, 1979.

20. R. FEYNMAN, *La nature de la physique*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 51.

21. S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, *ibid.*, p. 506. En allemand : *G.W.*, 2-3, Fischer, p. 601.

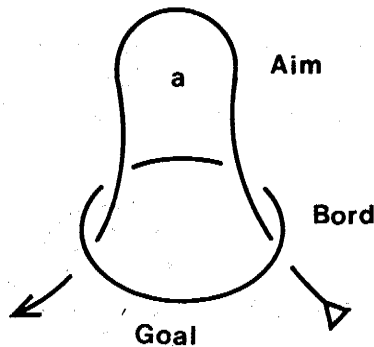
l'hallucination dans sa radicalité, et du coup, le symptôme psychotique dans sa radicalité, prend acte d'un certain nombre de propositions qui me paraissent soutenables :

La spécificité de l'hallucination c'est de mettre en jeu la voix.

Bien que la part de jouissance qu'elle recèle fasse limite à la symbolisation, la voix n'est pas réductible à sa physiologie.

La voix se découpe d'un dit, lequel implique demande et son au-delà : l'Autre du langage. La voix de l'halluciné est un appel : un appel de l'Autre : l'halluciné est un appelé, voire un happelé. La voix nomme le sujet, le plus souvent par l'injure (syndrome S.V.P. : salope, vache, putain, chez une femme). En plus, la voix fait signe d'un rapport entre deux sujets : une patiente, sur le cas de laquelle nous reviendrons, rapportait que la voix qui la désignait de « sale fille » était le signe d'un rapport sexuel entre elle et un homme à qui elle enlevait quelque chose de sa jouissance.

Invocant évoque aussi la pulsion de ce nom. Dans son commentaire de « Pulsions et destin des pulsions » de Freud, Lacan²² propose un schéma bien connu des composantes de la pulsion :



La satisfaction existe dans la sublimation, bien qu'elle soit inhibée quant au but, car elle n'est autre que le circuit lui-même qui représente l'aller et retour de la pulsion (voir — être vu...), à l'issue duquel « il est nouveau de voir apparaître un sujet ».

La pulsion est une force constante, une tension stationnaire, dont « la structure fondamentale est d'être quelque chose qui sort d'un bord, en redouble la structure fermée suivant un trajet qui fait retour et dont rien

22. J. LACAN, *Livre XI*. Paris, Le Seuil, 1973, pp. 163-165 et p. 178.

d'autre n'assure la consistance que l'objet, à titre de quelque chose qui doit être contourné »²³.

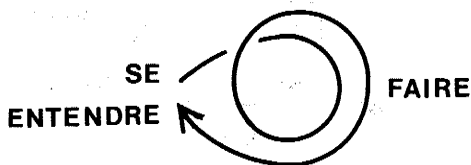
Le lien entre l'aller (par exemple voir) et le retour (par exemple être vu) de la pulsion est nommé par Lacan un « se faire » : par exemple se faire voir ; l'activité de la pulsion se concentre dans le « se faire ».

Cependant parmi les quatre pulsions isolées par Lacan, l'invocante occupe une place à part. Comme le souligne Lacan lui-même elle est la seule dont le bord, les oreilles, « sont dans le champ de l'inconscient le seul orifice qui ne puisse se fermer ». Et « alors que le “se faire voir” s'indique d'une flèche qui vraiment revient vers le sujet, le se faire entendre va vers l'autre ». Est-ce que ça ne prédispose pas cette pulsion à jouer un rôle spécial dans l'analyse et dans la psychose ?

On peut se représenter les « se faire voir, boulotter, chier » comme des « s' faire ou sphère voir, boulotter, chier » :



Mais si le « sphère entendre » va vers l'Autre, cela signifie que non seulement l'Autre entend ce qui est dit mais dit ce que « je » entend. Cela n'implique-t-il pas une torsion dans le « sphère entendre », une torsion de voix (23) :

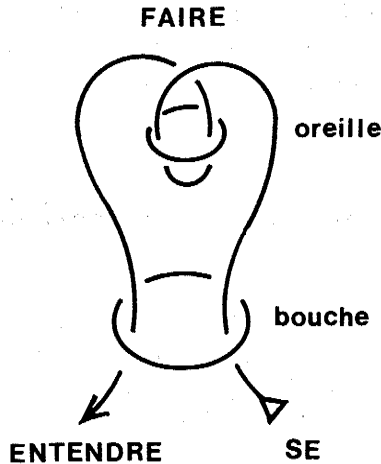


Torsion qui transforme la sphère en plan projectif que Lacan appelle précisément l'*asphère* dans « L'étourdit »²⁴.

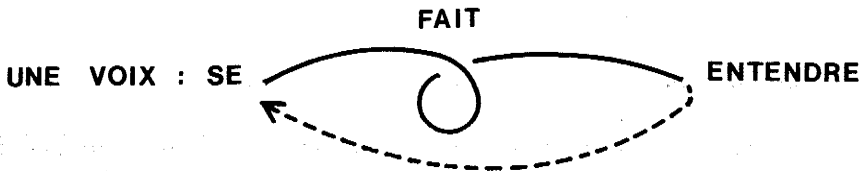
Cette double boucle n'est-elle pas nécessitée aussi par l'existence de deux orifices dans la pulsion invocante : l'oreille et la bouche :

23. Dans son séminaire « Le Sinthome » du 17 février 76 (inédit), en commentant le symptôme « parole imposée » d'une jeune malade qu'il a interrogé à sa présentation, Lacan dit : « On voit bien que là le signifiant se réduit à ce qu'il est : à l'équivoque, à une torsion de voix. »

24. J. LACAN, « L'étourdit », *Scilicet* 4, Paris, 1973, Le Seuil, p. 27.



On peut à partir de là tenter une première différenciation entre l'interprétation analytique et l'interprétation psychotique. L'interprétation analytique, en permettant au sujet que son message lui revienne sous une forme inversée, opère les deux tours de la boucle tandis que l'interprétation hallucinatoire en resterait au « se faire entendre » des voix ; le deuxième tour ne serait pas effectué :



Une voix se fait entendre que le sujet ne reconnaît pas pour sienne. C'est d'ailleurs ce qu'ont noté les psychiatres et qui a fait l'objet d'un travail de Lagache : « Habitué à ce que les voix prennent l'apparence de la perception auditive verbale on semble avoir oublié que si l'halluciné entend des paroles il faut bien que quelqu'un parle et ce quelqu'un ne peut être que lui : les phénomènes connus en clinique sous le nom d'hallucinations psychomotrices verbales sont là pour le rappeler. » « L'hallucination consiste à entendre des paroles que les malades prononcent très bas, à leur insu²⁵. »

La « voix » est ce déchet sonore d'un trajet pulsionnel amputé, chu de l'au-delà d'une demande partiellement articulée.

25. D. LAGACHE, *Les hallucinations verbales et la parole*, Paris, Félix Alcan, 1934.

Le défaut d'un deuxième tour dans le « se faire entendre » est aussi à mettre en rapport avec l'impossibilité pour le sujet de faire taire ses voix, même en se bouchant les oreilles.

Les formes verbales de l'interprétation délirante

Ce titre est celui de l'article de Paul Guiraud (1921) dont nous extrayons l'exemple d'une interprétation délirante ayant la forme d'un jeu de mots. Chez ce malade, Mr M., le délire prit son essor lorsqu'il crût qu'« on » l'accusait du meurtre d'une actrice italienne qui venait d'être perpétré.

« Une autre fois, voyant un infirmier avec un col en *celluloïd*, il en conclut que le jeu de dames dont il se sert lui a été envoyé d'Allemagne par Loulou, la fille de son patron. En effet, en prononçant toujours avec l'accent alsacien, *celluloïd* représente : *c'est Loulou Lloyd* (Lloyd étant la compagnie de navigation qui a transporté le colis). »

Cet exemple nous semble très représentatif du type de jeu de mot qui peut tramer un délire, et, comme l'hallucination, il montre la détermination par le langage du symptôme psychotique.

Le symptôme psychotique comme fait de langage

M. délire non pas sur le signifié, mais sur le signifiant *celluloïd*. Il s'agit de quelque chose d'assez voisin des messages autonomes où, comme le dit Lacan à propos de la langue fondamentale de Schreber, le message c'est le code. Lacan reprend par là les distinctions établies par Jakobson : « un message renvoyant au code correspond à ce qu'on appelle en logique le mode autonome du discours... Dans "chiot est bisyllabique", le mot chiot est employé comme sa propre désignation. »²⁷

Qu'a-t-il pu se passer pour M. quand il a vu l'infirmier avec son col en *celluloïd* ? Rappelons qu'à l'époque il n'y avait pas si longtemps que le *celluloïd* avait été inventé et il n'est pas impossible que l'étrangeté du

26. Paul GUIRAUD, *Les formes verbales de l'interprétation délirante*, AMP, Paris, 1921, pp. 395-412.

27. R. JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Paris, Ed. de Minuit, 1963, p. 178.

mot ait pu servir de point d'appel pour M. Nous supposons néanmoins qu'il en connaissait le signifié. Au-delà de ce signifié, une colle est posée à M.

M. a dû être sollicité par quelque chose, que nous ignorons, mais d'une façon telle qu'il ne pouvait y répondre, ou plutôt d'une façon telle que la réponse lui fut imposée sous cette forme signifiante « celluloid » ou « c'est Loulou... Lloyd ». C'est-à-dire qu'à ce moment-là ce signifiant a pris un envol que son attache au signifié ne suffisait pas à retenir. Le ballon de la signification conventionnelle se trouve gonflé d'une signification dite délirante qui prolifère, acquiert une signification seconde et emmène le sujet vers un autre espace. C'est en ce sens qu'on peut rapprocher le message du psychotique de la poésie selon la définition qu'en donne Jakobson : « l'accent est mis sur le message pour son propre compte » ; « le mot est ressenti comme mot et non comme simple substitut de l'objet nommé ni comme explosion d'émotion »²⁸.

De fait, ce qui se met à fonctionner pour M. c'est, comme tel, l'espace structural du langage : celui des connexions de signifiant à signifiant selon les deux processus repérés par les linguistes, la combinaison et la substitution. « Celluloïd » n'est pas pris pour ce qu'il signifie dans son usage lexical, mais comme élément d'un ensemble signifiant dont les éléments premiers sont les phonèmes. L'accrochage à la charpente phonique du langage est concomitante de l'effacement de la référence, dont on sait que son maintien est nécessaire pour qu'un énoncé ne soit pas pliable en tous les sens. Soit la phrase bien connue : « Colorless green ideas sleep furiously »²⁹ que Chomsky cite comme exemple d'une phrase grammaticale mais dépourvue de sens. Jakobson n'a pas de peine dans « La notion de signification grammaticale selon Boas »³⁰ à montrer les multiples effets de sens de cette phrase. Lacan fera de même dans son séminaire « Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse » ; il ajoute : « une chaîne signifiante pourvu qu'elle soit grammaticale engendre toujours une signification, n'importe laquelle » et « c'est par l'intermédiaire du rapport du signifiant au référent que nous voyons surgir le signifié ». « L'effet de signifié sans référent au départ est pliable en tous les sens. »

La question n'est donc pas de privilégier une signification sur une autre : « celluloid » sur « c'est Loulou... Lloyd » par exemple. C'est pourquoi on a pu dire qu'il n'existe pas en soi d'idée délirante : comme

28. R. JAKOBSON, *Questions de poétique*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 124.

29. N. CHOMSKY, *Structures syntaxiques*, Paris, Le Seuil, 1969, p. 17.

30. R. JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, *ibid.*, p. 204.

le disait déjà Leuret en 1834 : « J'ai cherché soit à Charenton, soit à Bicêtre, soit à la Salpêtrière l'idée qui me paraît être la plus folle ; puis, quand je la comparais à bon nombre de celles qui ont cours dans le monde, j'étais surpris, tout surpris et presque honteux de n'y pas voir de différence³¹. »

Il n'y a pas à interpréter une idée, une signification qui résulterait de la segmentation des phonèmes. Car celle-ci n'est pas réglée d'avance ; Saussure s'en était bien aperçu dans son Cours³², mais il n'en a tiré conséquence que dans ses cahiers sur les anagrammes latins³³. Il n'y pas de parallélisme grammatico-phonétique : la séparation des syllabes ne coïncide pas avec la délimitation des entités grammaticales. Voici un exemple avancé par Frei :

Je / comp/te a/gi/r en / ho/nnê/te homme³⁴.

C'est le principe des calembours, des vers olorimes, des rebus. C'est pourquoi j'ai pu dire au début que la structure phonématique était un gong : c'est elle qui rompt la consistance des relations grammaticales par lesquelles le sujet s'assure de la réalité. Si la grammaire peut donner consistance à une segmentation quelconque, la rendre normale, alors l'interprétation est ouverte à tous les possibles.

Par contre là où apparaît la nécessité pour le sujet, et donc pour nous, d'une interprétation, là où elle a sa pertinence structurale, c'est dans les modes de passage d'une signification à une autre (appelés tropes en rhétorique), dans les modes de passage d'une segmentation à une autre, c'est dans les transferts de sens, dans les pas de sens. C'est là qu'on rencontre les effets de sujet, psychotique ou pas.

Autrement dit il importe pour nous, dans l'exemple de « celluloid » de préciser la *valeur de la signification*, pour le sujet, de son usage autonome du discours qui comme tel ne lui est pas spécifique puisque on le rencontre aussi bien dans la poésie ou le mot d'esprit. Il y a pour le sujet invasion d'une signification Autre ; mais cette possibilité est déjà inscrite dans la structure qui règle l'usage des signes du langage.

On peut cependant souligner l'intérêt d'un tel abord pour comprendre le choix d'un persécuteur. Faisons ici entendre un écho clinique. Il s'agit du moment qu'une patiente, M^{me} Bo., désigne comme le début — renouvelé — d'une persécution. C'était le 14 septembre

31. LEURET, « Fragments psychologiques sur la folie », 1834. Cité dans : H. Ey, « Les délires », 1967, inédit.

32. F. de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1978, p. 146.

33. J. STAROBINSKI, *Les mots sous les mots*, Paris, Gallimard, 1971.

34. H. FREI, *La grammaire des fautes*, Genève, Slatkine Reprints, 1971, p. 96.

1979, à la réunion préparatoire des maîtresses (M^{me} Bo. est institutrice). Il y avait une nouvelle directrice ; celle-ci fait un lapsus : elle dit *crottin de Sancerre* au lieu de crottin de Chavignolles et vin de Sancerre. Or M^{me} Bo. a une maison de campagne près de Sancerre, qu'elle loue à l'année depuis vingt ans et qu'elle affectionne beaucoup. Le lapsus de la directrice veut dire dans l'esprit de M^{me} Bo. qu'il s'est passé quelque chose de mal à Sancerre et qu'on en accuse M^{me} Bo. A la sortie de la réunion M^{me} Bo. remarque des « enquêteurs », hommes aux lunettes noires, qui la surveillent, et elle se met à croire à une persécution de la part de ses collègues — mais pas de la part de la directrice qui elle reste en dehors de tout ça. M^{me} Bo. se sentira par la suite *ceinturée* : ses persécuteurs font agir à distance sur elle une machine qui la *serre* sur le ventre et l'empêche de manger.

Cette observation montre que les persécuteurs de M^{me} Bo. sont ses collègues et non pas la directrice qui a fait le lapsus. Les persécuteurs sont le public, les témoins du lapsus et non pas celle par qui il a été fait. Ces persécuteurs occupent la même place que le tiers, la troisième personne (le « Il » qui est justement une non-personne d'après Benveniste³⁵) dans le mécanisme du Witz tel que l'analyse Freud : « Le Witz tendancieux utilise en général trois personnes : outre celui qui fait le Witz, une deuxième qui est prise comme objet de l'agression hostile ou sexuelle et une troisième en qui l'intention du Witz, de produire du plaisir, s'exauce (*sich erfüllt*)³⁶. »

On se tromperait donc en identifiant le persécuteur à un pur et simple double, une image du moi. Si le persécuteur peut être une image du moi c'est pour autant qu'il occupe, ou a occupé à un moment donné, une place tierce, pour autant qu'il incarne un lieu Autre, le lieu selon Freud où se réalise l'intention du Witz, ou du lapsus dans notre cas.

Là où échoue la métaphore

Il s'agit maintenant de rendre compte de la valeur disons constituante pour le sujet du pas de sens de « celluloid » à « c'est Loulou... Lloyd », et de préciser en quoi cette valeur diffère de celle d'un lapsus ou d'un mot d'esprit, puisque nous y reconnaissons une formation de l'inconscient.

La segmentation est celle d'un calembour où l'équivoque phonétique

35. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, t. 1, p. 251.

36. S. FREUD, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten*, G.W., 6, Fischer, p.109. *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, 1930, p. 147.

ne porte pas sur l'homophonie d'un mot mais de plusieurs, soit ce que Pierre Guiraud³⁷ appelle « calembour segmenté » et dont San Antonio est friand : « Vous mendierez des nouvelles. »

Du point de vue des deux axes d'arrangement des unités linguistiques dans le langage (combinaison, sélection) il y a là un procédé qui fait jouer au départ la substitution, un procédé qui opère sur l'axe paradigmatique :

ce	lu	loïd
c'est	Lou	Lloyd
	Loulou	

Mais cette opération de substitution est aussi projetée sur l'axe des combinaisons comme en témoigne le lien qu'établit le malade entre « celluloid » et « c'est Loulou... Lloyd ». C'est-à-dire : « c'est Loulou, la fille de mon patron, qui a envoyé le jeu de dames d'Allemagne, par la compagnie Lloyd. »

On sait que Jakobson définit ainsi, d'une façon plus précise que précédemment, la fonction poétique : « la fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison. »³⁸

Jakobson note cependant que ce principe de projection n'est pas l'apanage du poète et qu'il se retrouve dans ce qu'on appelle le métalangage (« A = A » ; « La jument est la femelle du cheval »). Mais dans le métalangage, observe Jakobson, la séquence est utilisée pour construire une équation tandis qu'en poésie c'est l'équation qui sert à construire la séquence³⁹.

Cette deuxième solution est plus proche de notre cas puisque — nous y reviendrons car c'est fondamental — c'est à titre de *preuve* que le jeu de mot fonctionne pour le psychotique.

L'équation ici nommée par Jakobson, n'a-t-elle pas à voir avec ce qu'on pourrait appeler *transfert sans reste* d'après cette citation de Freud que nous garderons en mémoire : « les mots (dans la schizophrénie) sont condensés et transfèrent, sans reste, les uns aux autres, leurs investissements, par déplacement. »⁴⁰

37. Pierre GUIRAUD, *Les jeux de mots*, Paris, P.U.F., 1979, p. 12.

38. R. JAKOBSON, *Questions de poétique, ibid.*, p. 239.

39. R. JAKOBSON, *Essais, ibid.*, p. 220.

40. S. FREUD, *Métapsychologie, ibid.*, p. 115.

Un bref rappel des conditions de la signifiante selon Lacan s'impose ici pour qui veut aborder ce rivage où s'échoue la métaphore d'un jeu de mot à effet délirant.

La tradition de la linguistique structurale lie la signification à l'unité du signe tel qu'il a été défini par Saussure :
$$\frac{\text{signifié}}{\text{signifiant}}$$

Lacan reconnaît l'acte fondateur de l'algorithme de Saussure mais lui donne un prolongement autre.

Tout d'abord, et c'est inaugural pour Lacan, la signification est d'essence phallique : la signification, c'est le phallus a-t-il rectifié après sa conférence à Munich sur « La signification du phallus »⁴¹. La signification ne peut donc être reçue en dehors des effets de division du sujet qu'instaure le signifiant phallus, qui est selon Lacan le seul signifiant qui fasse signe. « Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir⁴². »

D'autre part la signification est temporalisée : elle est un moment qui ponctue une rétroaction du code sur le message. (Cf. « Le Graphe », dans les *Ecrits* de Lacan⁴³.)

Signifiant et signifié ne sont pas symétriques ; le signifié est sous-posé et il glisse sans cesse sous le signifiant. Seules les corrélations de signifiant à signifiant donnent l'étalon de toute recherche de signification. « C'est dans la chaîne du signifiant que le sens insiste mais aucun des éléments de la chaîne ne consiste dans la signification dont il est capable au moment même⁴⁴. » La signification est en quelque sorte ce qui fait signe, et signe phallique, dans les corrélations de signifiant à signifiant. Ces corrélations se font selon les deux axes horizontaux et verticaux de déplacement et de substitution. Mais ces deux corrélations ne sont pas équivalentes dans l'émergence de la signification : c'est par la métaphore que « se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création, autrement dit d'avènement de la signification en question »⁴⁵. Cette proposition sera modifiée dans Radiophonie où Lacan parlera d'effet de sens et non pas de signification : « C'est ce qu'opère la métaphore, laquelle obtient un effet de sens (et non pas de

41. J. LACAN, *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 685.

42. J. LACAN, *Ecrits*, *ibid.*, p. 692.

43. J. LACAN, *Ecrits*, *ibid.*, p. 808.

44. J. LACAN, *Ecrits*, *ibid.*, p. 502.

45. J. LACAN, *Ecrits*, *ibid.*, p. 515.

signification) d'un signifiant qui fait pavé dans la mare du signifié⁴⁶. » Cette rectification promeut le pas-de-sens, le sens-non-sens, auquel tient l'effet dit d'abord de signification. Son point charnière, gond, est quelque chose d'aussi dépourvu de sens qu'une torsion de voix, que la structure littérale du phonème. « Pour l'effet de sens, dit Lacan dans son séminaire "Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse", la face qu'il offre du côté du signifié est : non-sens, barrière de non-sens, ce qui veut pas dire sans signification, ce qui est la face de refus qu'offre le sens du côté du signifié⁴⁷. »

Après ce rappel revenons à notre sujet. Qu'est-ce qui va différencier les effets du jeu de mot de M. de ceux d'un calembour ?

Voici un exemple de calembour construit sur le même mode, qui nous servira de point de comparaison : « On parlait un jour devant le marquis (Georges François Mareschal, marquis de Bièvre) du comédien et cuistre, Molé, qui se trouvait malade. "Quelle fatalité (fat-alité) !" s'écria-t-il⁴⁸. »

Dans le calembour du marquis, l'effet de sens obtenu, par franchissement de la barre, se produit en libérant le signifiant « fat » prisonnier dans « fatalité », en lui faisant faire « pavé dans la mare du signifié ». Le calembour épingle d'un trait identificatoire le pauvre Molé : la fatalité qui l'accable n'est pas seulement la maladie mais aussi sa fatuité ; c'est alité que Molé rencontre son destin, fatum, de fat. Qu'il s'y reconnaisse ou non, il reste marqué de ce trait identificatoire pour des générations. Quant à l'auteur du mot d'esprit, on ne peut dire de lui qu'une chose, c'est qu'il a tiré son épingle du jeu.

Le psychotique lui ne tire pas son épingle du jeu de mot. On peut très bien imaginer pourtant que « celluloïd » ait pu faire calembour : il aurait fallu pour cela par exemple que « Loulou Lloyd » fut le nom de la petite amie de l'infirmier au col en celluloïd.

Le psychotique ne tire pas son épingle du jeu de mot car il ne prétend pas en être l'auteur. La différence essentielle dans l'effet de sens entre ce qui se passe pour M. et un calembour (dans un cas on sourit, dans l'autre non) tient à notre avis au fait que pour M. l'effet de sens issu de la substitution de « c'est Loulou... Lloyd » à « celluloïd » nécessite pour se maintenir d'être projetée sur l'axe syntagmatique d'une certaine façon — qui fera parler de métaphore délirante.

On peut écrire la substitution c'est Loulou... Lloyd
celluloïd

46. J. LACAN, « Radiophonie », *Scilicet* 2/3, Paris, Le Seuil, 1970, p. 68.

47. J. LACAN, Séminaire « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », 2 décembre 1964, inédit.

48. J.-P. COLIGNON, *Guide pratique des jeux littéraires*, Paris, Duculot, 1979, p. 24.

parce que « l'infirmier a un col en celluloid parce que c'est Loulou... Lloyd ». Nous reviendrons sur ce redoublement du « parce que ».

Tandis que dans le calembour sur Molé l'effet de sens produit ne tient qu'à la tension créée par la simultanéité des deux signifiants, sans la nécessité d'un recours à un lien sur l'axe syntagmatique. Certes il est aussi vrai que « c'est une fatalité parce que c'est un fat alité. » Mais tout l'effet du mot d'esprit tient justement à la non explicitation de ce « parce que », à son caractère implicite. Contrairement à la formule de « celluloid » c'est parce que fat-alité
fatalité

qu'on peut écrire : « c'est une fatalité parce que c'est un fat alité ».

Sur quelle plage échoue le semblant pour que la métaphore soit dite délirante ? Il ne faudrait cependant pas croire que la réponse sur ce qui sépare un délire de ce qui ne l'est pas est déjà là, extérieure à celui qui la pose. Une autre façon de poser la question serait : dans le délire, au service de quoi opère la métaphore ? On se souvient en effet que Lacan a exposé comment « la métaphore, à opérer au service du refoulement, produit la condensation notée par Freud dans le rêve »⁴⁹ et... « Tout autre est l'effet de condensation en tant qu'il part du refoulement et fait le retour de l'impossible, à concevoir comme la limite d'où s'instaure par le symbolique la catégorie du réel. »

Dire que la métaphore dans la psychose, la métaphore délirante, opère au service du refoulement, serait à notre avis confondre rêve et psychose. En suivant le fil lancé par Jakobson, j'avancerais plutôt que la métaphore dite délirante opère au service de l'équation (ce qui est projeté sur l'axe syntagmatique), le signe égal — à entendre aussi comme signe de l'Ego — et pourquoi pas à prendre dans sa littéralité, voire littoralité : « = », une double barre. La métaphore délirante — et c'est en quoi le délire serait tentative de guérison comme le disait Freud — opérerait au service d'une double barre, qui ferait limite à la forclusion du nom-du-père. Cette double barre serait le rivage où s'échoue la métaphore, le rivage où la métaphore vire à l'effet de sens. Un nom reste à trouver pour qualifier la fonction topologique de cette double barre.

Ici me revient le souvenir, à titre illustratif, d'un psychotique qui au cours d'un voyage dit pathologique, qui l'avait fait dépasser le lieu de la tombe de sa mère, où il s'était arrêté, avait tenté, à la pointe de la Bretagne, de voir la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et la Manche. Il était resté là, des heures.

49. J. LACAN, *Radiophonie, ibid.*, p. 69.

Une recherche de l'anagramme

On peut remarquer que la segmentation de *celluloïd* a permis l'introduction de nouveaux mots. C'est à mon avis l'indice d'un procédé anagrammatique. *Celluloïd* fonctionne comme nom anagrammatique de la phrase *c'est Loulou qui a envoyé le jeu de dames par la compagnie Lloyd*. Il devient mot d'un néocode délirant.

C'est par quoi le délire tramé par *celluloïd* nous renvoie d'une part à la problématique du nom propre (et on ne peut qu'être frappé par la fréquence des jeux de mot sur le nom propre chez les psychotiques) et à la question du savoir. La question du savoir est intimement liée à la fonction de l'anagramme. Qu'on relise à ce sujet les textes de Saussure sur les vers saturniens, sa recherche des anagrammes, textes qui ont été présentés par Starobinski⁵⁰. Saussure n'a de cesse de vouloir prouver que les anagrammes existent, qu'ils obéissent à des lois, qu'ils ne sont pas le fruit du hasard, bref qu'ils ont été voulus et s'organisent en savoir. « Ce qu'il cherchait c'est un savoir », conclut à juste titre Milner dans les pages qu'il consacre à Saussure⁵¹. « Tel est sans doute le lieu de la folie, où Saussure rejoint ce qu'on peut imaginer de celle de Cantor : que, du cœur de la science, un sujet reconnaisse dans le réel qu'il trouve, les linéaments d'un savoir et que ce dernier il s'attache à le subjectiver. Ce sujet supposé au savoir des ensembles, Cantor le nommait Dieu, faisant la mathématique servante de la théologie ; Saussure le nomme *vates*, faisant la linguistique servante de la légende. »

La certitude paranoïaque

Peu importe lequel des signifiants « *celluloïd* » ou « *c'est Loulou Lloyd* » est premier. Ce qui importe c'est qu'ils soient deux, qu'ils fassent doublet. Cela est peut-être à rapprocher des doublets imaginaires qui pullulent dans l'entourage du paranoïaque. C'est un mode de détermination par deux qui ne laisse pas dans le doute mais plutôt le redoutable, si l'on admet, avec Benveniste, une même structure sémantique pour deux, doute, redouter⁵².

50. J. STAROBINSKI, *Les mots sous les mots*, Paris, Gallimard, 1971.

51. J.-C. MILNER, *L'amour de la langue*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 94.

52. BENVENISTE, *ibid.*, p. 294.

C'est aussi, dans la formule « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » le « pour » de la direction, de l'appel, qui se fait entendre dans le « pour » de la substitution.

La métonymie « cellulöid » — « c'est Loulou... Lloyd » est redoublée en quelque sorte par la fonction de preuve que la connexion signifiante est chargée d'assurer. C'est ce redoublement — double barre — qui fait signe, signe phallique, ou bien c'est le faire-signe qui a valeur de barre. Le faire-signe est la seule suture possible pour un sujet dont le système constituant est gouverné par le pas-de-sens de l'homophonie. Car le signifiant c'est la théorie de sa structure et celle-ci a pour corrélat le signe. Cette suture est l'inverse du processus que décrit Milner : « Quant à ce qui donne matière à la fonction d'excès, que ce soit l'homophonie et non autre chose, cela résulte directement du concept de signe : par ce dernier la langue était pensée comme calculable en ce qu'elle a de différentiel ; le forclos ne pouvait alors revenir que sous la figure de ce qui défait le différentiel : l'écho contingent⁵³. » Le faire-signe qui suture la brèche, qui fait bord, pour le psychotique, maintient la cohésion (*Zusammenhang*, disait Freud) du deux. S'il est vrai que, comme nous l'avons dit, l'intensité de la vision dans l'hallucination est fonction de la cohésion d'un rapport de condensation, on peut avancer que la vision du col de l'infirmier joue ce rôle : à savoir représenter ce rapport de cohésion dans l'imaginaire.

Pour la dimension du signifiant, ce qui représente la double barre, le signe = (qui ressemble à la ligne d'un col et fait colle), c'est la conjonction de subordination, probablement « parce que », ou de coordination : « donc », « par conséquent », conjonction qui va rétablir une continuité (grammaticale), une consistance dans un système livré aux caprices de la segmentation par homophonie. Le lien d'une relation grammaticale avec la figuration s'observe aussi dans le rêve et a fait l'objet d'études dans le précédent numéro de Littoral.

En ce qui concerne l'importance de la copule grammaticale, Paul Guiraud écrivait déjà : « L'analogie verbale est pour lui (un autre malade que M.) une véritable preuve, comme si elle résultait d'un rigoureux syllogisme. Les “donc” les “par conséquent” dont il émaille ses écrits, montrent qu'elle a pour lui la valeur d'un argument décisif⁵⁴. »

Freud est le premier à avoir ramené le délire à des formes grammaticales qui sont la transformation (quasiment au sens

53. J.-C. MILNER, *ibid.*, p. 96.

54. Paul GUIRAUD, *ibid.*

chomskien) d'une proposition unique : « Moi (un homme) je l'aime (lui, un homme). » Il est à remarquer que dans le délire de persécution et dans l'érotomanie on retrouve un « parce que » dans la formule grammaticale du délire⁵⁵.

La valorisation du jeu de mot comme preuve indique, me semble-t-il, que la conjonction est un signifiant pris *comme* signe de la métonymie, laquelle est le désir selon Lacan. « C'est la connexion du signifiant au signifiant, qui permet l'élosion par quoi le signifiant installe le manque de l'être dans la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification pour l'investir du désir visant ce manque qu'il supporte. Le signe — placé entre () manifestant ici le maintien de la barre —, qui dans l'algorithme premier marque l'irréductibilité où se constitue dans les rapports du signifiant au signifié, la résistance de la signification⁵⁶. » Dans le cas de « celluloid » ce manque de l'être est nommé d'un signifiant « parce que », « égale », signifiant qui dénote la preuve ; ce signifiant qui fait signe, représente la relation de « celluloid » à « c'est Loulou... Lloyd » pour la connexion « celluloid » — « c'est Loulou... Lloyd », il redouble une relation effectuée d'une relation effective.

Comme l'écrit Lacan le « degré de certitude est un degré deuxième : signification de signification » et « il prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente d'abord à la place de la signification elle-même »⁵⁷.

La certitude n'est pas une donnée sensorielle. La certitude est une donnée subjective, qui touche à ce qu'il y a de plus intime dans le sujet. Elle n'est pas non plus le résultat d'une exhaustion logique, d'une démarche logico-déductive : celle-ci aboutit à la preuve ou non d'une validation de propositions, à la déduction de leur non-contradiction, de leur consistance.

Il y a dans tout phénomène de certitude quelque chose qui survient brusquement, voire de façon inattendue, dans la discontinuité, le laps de temps, et qui anticipe la démarche logico-déductive.

La certitude, que ce soit celle du fantasme ou celle de l'hallucination, provient du désir, soit du manque. « C'est du point où le sujet désire que la connotation de réalité est donnée dans l'hallucination⁴⁸. »

Dans le sophisme du Temps Logique⁵⁹, tel que le décompose Lacan,

55. S. FREUD, *Cinq Psychanalyses, ibid.*, p. 308.

56. J. LACAN, *Ecrits, ibid.*, p. 515.

57. J. LACAN, *Ecrits, ibid.*, p. 538.

58. J. LACAN, *Livre XI, ibid.*, p. 142.

59. J. LACAN, *Ecrits, ibid.*, p. 197.

la certitude s'affirme dans le moment de conclure, de façon anticipée pour autant que le sujet fait l'épreuve d'un temps de retard, dans le temps de comprendre de l'autre, donc que s'isole une fonction de manque par rapport à la collectivité.

Cette anticipation se manifeste aussi dans « l'écho anticipé de la pensée » décrit par Clérambault dans le cadre de l'automatisme mental : « ils savent avant moi quand je vais avoir le mal de mer et ils le disent » rapportait une malade au Docteur de l'Infirmierie⁶⁰.

Mais là l'anticipation n'est pas conclusive, elle reste suspendue à des signes d'une toute-puissance de l'Autre, comme une bobine à son fil, comme à l'alternance d'un Fort-Da : c'est aussi ce qui se passe pour Schreber chez qui Dieu occupe cette place de l'Autre primitif dont l'éloignement ou le rapprochement détermine la succession des hallucinations⁶¹.

C'est donc d'une façon incomplète que nous parlons de certitude du sujet. Il s'agit en fait de la certitude de l'Autre, et plus précisément du savoir de l'Autre.

C'est un fait d'expérience que chez le paranoïaque les voix en savent long sur le sujet. « On sait ce que tu as fait avec ton frère » était la voix imposée à la dame au « crottin de Sancerre ». « Moi je ne sais pas ce qu'ils veulent dire... » ajoutait-elle.

On peut aussi évoquer à ce propos le fantasme de livrer son corps à la Science (fantasme qu'on retrouve chez Schreber), soit au tout-savoir de l'Autre. C'est aussi pourquoi les jeux de mots maniés imprudemment dans une cure de psychotique peuvent le persécuter car ils représentent la toute-puissance de l'Autre.

Au point où nous en sommes nous devons nous rendre compte que la clinique vient en retour réinterroger le discours qui la supporte. En effet nous constatons une affinité troublante entre ce que nous avançons sur la fonction du délire et la structure du transfert telle qu'elle a été écrite par Lacan :

$$S \longrightarrow Sq$$

$$s (S^1, S^2, S^3 \dots S^n)$$

Formule dite du sujet supposé savoir⁶².

Le transfert (*Übertragung*) a d'abord été défini par Freud comme un

60. G.G. DE CLÉRAMBAULT, *ibid.*, p. 554.

61. D.P. SCHREBER, *ibid.*, p. 171.

62. J. LACAN, Proposition du 9 octobre 1967, *Scilicet 1*, Paris, Le Seuil, 1968.

processus de connexion. Dans « La science de rêves »⁶³, le transfert est une connexion entre les restes diurnes et les représentations refoulées. Dans les « Etudes sur l'hystérie », le transfert est défini comme un *falsche Verknüpfung*, un faux nouement.

Il n'est donc pas impropre de parler de métonymie du transfert⁶⁴.

Par ailleurs il y a quelque chose de pour le moins voisin à un effet du sujet-supposé-savoir dans les phénomènes psychotiques. Nous avons déjà relevé, à propos des anagrammes, la recherche d'une subjectivation, d'une imaginisation d'un sujet au savoir inconscient, comme participant de la folie.

Lacan remarque⁶⁵ que dans la paranoïa ce n'est pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes que lui ne connaît pas. Il croit ses voix ; une longue pratique de ses hallucinations amène souvent le malade à justement mettre à l'épreuve le savoir de ses hallucinations : à feinter en essayant par exemple de prendre ses voix en flagrant délit de mensonge ou d'erreur (lire à ce sujet l'autobiographie de J. T. Perceval publiée par Bateson⁶⁶). On peut aussi faire comme Schreber : jouer de l'homophonie pour tenter d'acquérir un savoir-faire au point même de la rupture de la consistance du savoir.

Enfin il faut parler de l'amour, que soulève le sujet-supposé savoir. On aime celui à qui on suppose le savoir. L'amour dans le transfert tente d'obtenir un signe du désir de l'Autre, de son « che vuoi ? ». Or la folie n'est pas hors amour. Amour et folie ont toujours rimé. Lacan les a rapprochés à son tour par une formule : de même que, une femme, « pour y croire, on la croit. On croit ce qu'elle dit ; c'est ce qui s'appelle l'amour », de même « dans la psychose, les voix, non seulement le sujet y croit, mais il *les* croit »⁶⁷.

Si, comme le dit Freud, le sujet psychotique aime son délire comme lui-même, c'est parce qu'il le croit. C'est l'envers de la persécution.

63. S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, *ibid.*, p. 479.

64. « *Übertragung* » est lui-même un terme métonymique pour Freud puisqu'il a été précédé de... « Transfert », en français dans le texte de Freud ; on en retrouve l'occurrence dans sa préface à l'édition allemande de Bernheim (1888) ainsi que dans son article sur « Hystérie » (1888) ; ces deux articles ont été traduits en anglais dans la Standard Edition, vol. 1. Par ailleurs on trouve une étude sur la métonymie du transfert dans *Litura 3* : « Le transfert de Lacan » par S. ANDRÉ. (Imprimé à Bruxelles et vendu par abonnement.)

65. J. LACAN, Séminaire « Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse », 6-4-1965, inédit.

66. BATESON, *Perceval le fou*, Paris, Payot, 1975.

67. J. LACAN, Séminaire R.S.I., séance du 21-1-75. Une transcription partielle existe dans *Ornicar?*, 3, Ed. Le Graphe, Paris, 1975.

L'amour du délire se particularise dans ce qu'on appelle en psychiatrie : l'érotomanie.

M^{lle} L. pâtit d'érotomanie — qui n'a cependant jamais dépassé la première phase décrite par Clérambault où c'est l'Objet (le grand O est de Clérambault) qui aime — avec hallucinations invocantes et sensations génitales⁶⁸.

Voici comment est entré en scène le dernier Aimant en date. M^{lle} L. prend son service en juillet et le mois de janvier suivant arrive un nouvel inspecteur. Sur la liste des noms du personnel, M^{lle} L. repère un nom qu'elle ne connaît pas : Jean-Louis Marchaland.

Qui est-ce ? demande-t-elle à son entourage, rompant par là un silence coutumier. « C'est moi » répond le personnage en question, avec, note M^{lle} L., de l'empressement.

Depuis ce jour une voix qu'elle authentifie être celle de ce monsieur, lui dit : « je t'aime », « belle fille » et elle ressent alors des sensations génitales, qu'elle pense simultanées chez l'inspecteur ; le moindre geste de cet inspecteur est interprété dans le sens érotomaniac.

Elle nous révèle que le nom « Marchaland » l'avait faire rire intérieurement (mais elle l'extériorise en notre présence). Car dans « Marchaland » il y a « marchand » et l'image d'un marchand — commun, sournois, intéressé — ne correspond pas dans son esprit avec celle d'un inspecteur. « Marchaland » lui évoque le nom d'un marchand de son enfance qui avait une fille à problèmes dont le docteur aurait dit qu'elle devait être surveillée. Le nom de M^{lle} L. est lui-même le nom d'une corporation de marchands.

De plus dans « Marchaland » il y a aussi « chaland », dit-elle ; ça fait marchand sur l'eau. Signalons qu'elle a passé son enfance à voir passer des chalands et que son père, marin, naviguait sur un pétrolier. On se souvient aussi qu'un chaland est le client fidèle d'un marchand. Ce nom fait donc pavé dans la mare du signifié pour M^{lle} L. ; il y a chez elle trace d'une opération métaphorique.

Par les associations qu'il suscite chez M^{lle} L. on peut inférer que le savoir inconscient auquel « Marchand » renvoie, tourne autour du signifiant du nom du père. Sans doute est-ce d'une carence en ce lieu qu'est surgi une sorte de point d'appel qui a obligé la patiente à sortir de sa réserve habituelle pour s'enquérir de qui répondait à ce nom.

Celui qui répond à ce nom se présente comme sujet supposé au savoir inconscient de ses connexions signifiantes, d'une façon qu'on pourrait dire autoréférenciée, au lieu où le nom-du-père était attendu. Que ce

68. Cas de la page 7.

soit un rire « intérieur » qui indexe le pas-de-sens de l'opération est sans doute la manifestation que la métaphore a opéré au service du comique, celui-ci pouvant être considéré comme un cas dégénéré du mot d'esprit, au sens où, selon Freud, le comique ne requiert pas la troisième personne du mot d'esprit, qu'il résulte de la comparaison (la « = » ?), que dans le comique on compte deux, on reste au double. Le comique fait bon ménage avec l'amour.

Certes l'amour dans le transfert est dirigé vers le supposé savoir, alors qu'ici, dans l'érotomanie, il semble provenir du sujet supposé savoir. Mais cette opposition ressort du transitivisme, propre à l'amour lui-même. N'est-il pas d'ailleurs courant qu'on mette sur le compte du transfert toutes les intentions que l'analysant prête à l'analyste y compris dans le moindre de ses gestes ?

On peut tenter de lire les quelques éléments de l'observation de M^{lle} L. avec la formule du transfert :

S serait représenté par les énoncés qui se font entendre, les voix.

Sq : Marchalant

S¹, S²... : les connexions signifiantes de « Marchaland ».

Est-ce à dire que nous identifions érotomanie et transfert ? La question est plus complexe. Il s'agit de définir la fonction de fixation, que joue le délire dans la structure du savoir inconscient. La structure de cette fixation nous la trouvons en effet proche de la formule du transfert écrite par Lacan.

Mais quelle est cette structure du savoir inconscient ? Comment dans l'analyse peut-elle se rabouter avec le transfert ?

La question du savoir inconscient se pose à partir du problème d'une totalisation du savoir de l'Autre et des paradoxes que cela a pu introduire dans la théorie des ensembles (paradoxe de Russel par exemple). Pour Lacan le savoir de l'Autre s'écrit S₂, se lit S indice deux, et il représente aussi la connexion de S₁ à S₂. Le signifiant de la relation est le même que celui qui intervient dans la relation : c'est pourquoi Lacan dit : S indice deux ou d'eux ? Lacan s'est servi de l'écriture de la paire ordonnée pour formaliser ce groupement particulier d'éléments⁶⁹ : (S₁, S₂) ou encore : { {S₁} {S₁, S₂} }. Il s'agit donc d'un ensemble à deux éléments : l'un étant l'ensemble du premier élément de la paire, l'autre élément étant l'ensemble du premier et du deuxième élément de la paire.

La question que pose Lacan est celle-ci : « Est-ce que un savoir est concevable qui réunisse cette conjonction des deux sous-ensembles en

69. J. LACAN, Séminaire « D'un Autre à l'autre », 27 novembre et 4 décembre 1968, inédit.

un seul, d'une façon telle qu'elle puisse être sous le nom de A (ou S_2) la conjonction telle qu'elle est ici articulée en un savoir de deux signifiants en question ⁷⁰. »

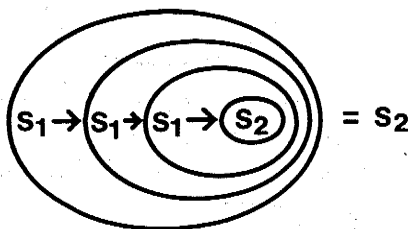
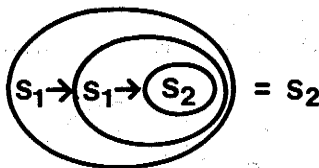
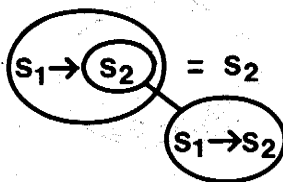
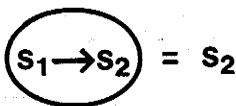
En poursuivant la formalisation de Lacan nous nous rendons compte que si savoir il y a, il n'est pas un savoir absolu qui se contiendrait lui-même.

Ecrivons : $S_1 \rightarrow S_2$ en même temps que

$$S_2 = S_1 \rightarrow S_2$$

cela entraîne : $S_1 \rightarrow S_2 = S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2) = S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2))$ à l'infini.

La chose peut aussi se présenter ainsi :



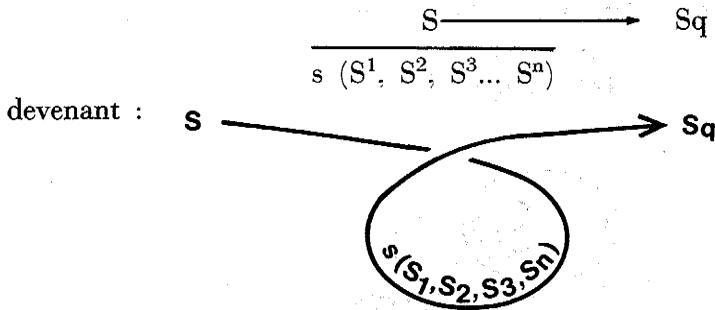
Les cercles sont là pour les parenthèses qui désignent les ensembles. Cette autre présentation mène au graphe suivant : où l'on reconnaît le graphe du huit intérieur qui engendre la surface de Moebius. La répétition de S_1 au niveau de S_2 dans la paire ordonnée équivaut au tour en plus, la répétition d'un tour, pour que un tour de la bande soit effectué. Le retour au même fait la limite du désir au regard

70. J. LACAN, Séminaire « D'un Autre à l'autre », *ibid.*

de l'infini du sujet. Le caractère insaisissable d'une complétude de S_2 , faille dans la totalisation du savoir, est équivalent à ce que Freud avait appelé *Urverdrangung*, refoulement originaire.

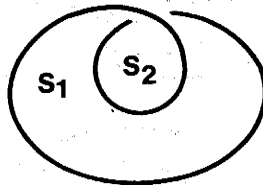
A partir du graphe du huit intérieur il nous semble possible de faire un branchement avec la formule du transfert, branchement qui serait l'effet de l'interprétation analytique.

Ce branchement suppose l'étape intermédiaire d'une réécriture de la formule du transfert, à l'aide du graphe en double boucle, le même que celui du trajet de la pulsion invocante telle que nous l'avons présentée :



Etape où le transfert apparaît comme nœud selon l'expression de Lacan dans son séminaire 11⁷¹.

Le passage ensuite de cette dernière formule à



suppose d'une part un deuxième tour et d'autre part la réduction de Sq et S à des S_1 et $s (S^1, S^2, S^3 \dots S^n)$ à S_2 .

En quoi dès lors la psychose se différencie-t-elle, tout en s'en rapprochant, de cette structure ?

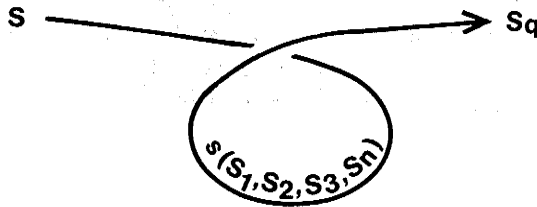
Tout d'abord à l'indexation de (S_1, S_2) fait écho dans la psychose quelque chose que nous avons situé plutôt du côté d'un fonctionnement du deux, d'un deux duel. Il y a semble-t-il différence de comptage et cela engage la suite, c'est le cas de le dire. D'autre part il y a une question de temps, lui-même lié au comptage. Ce qui dans la structure de (S_1, S_2) est mise en place d'un processus, d'une série au terme de laquelle, dans l'après-coup, se révèle le trouage, l'incomplétude de

71. J. LACAN, *Livre XI, ibid.*

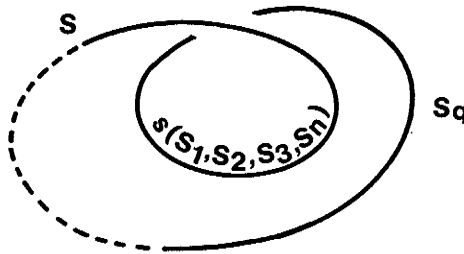
l'Autre, ne semble pas dans la psychose se dérouler comme tel, ni partir du même point. Quelque chose se fige du domaine de la temporalité. L'anticipation n'est pas conclusive, elle est occlusive. La réponse précède la question. L'imposition des paroles est aussi le signe que s'impose un savoir absolu. Sans doute est-ce à quelque chose de cet ordre que renvoie Lacan quand il parle de congélation de désir à propos de la paranoïa : « La paranoïa c'est un engluement imaginaire. C'est la voix qui se sonorise, le regard qui devient prévalent, c'est une affaire de congélation du désir⁷². »

Nous concluerons que le signifiant sujet-supposé-savoir nous paraît être le point de départ de ce mode de fixation, de congélation du désir dans la structure du savoir inconscient du psychotique.

Faisons l'essai d'une formalisation : en partant de la réécriture de la formule du transfert, comme nœud :

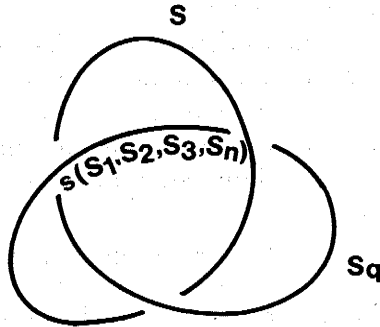


Il se produirait dans le délire paranoïaque, un raboutage qui raccorderait les extrémités, mais au lieu de faire aussi la transformation de S et Sq en S_1 et $s(S^1, S^2, S^3, S^n)$ en S_2 , il mettrait en continuité S , Sq et $s(S^1, S^2, S^3, S^n)$, soit :



72. J. LACAN, Séminaire « R.S.I. », séance du 8 avril 1975. Notre citation rectifie l'erreur de transcription de la version d'*Ornicar*?, 5, Paris, 1975, qui dit : « c'est une voix qui sonorise le regard qui y est prévalent. »

ou plutôt puisqu'il s'agirait d'un nœud qui tient de la mise en continuité de trois termes :



C'est la mise à plat d'un nœud à trois, ou nœud de trèfle. Dans son séminaire « Le sinthome » (73), Lacan a précisément défini la paranoïa avec un nœud à trois : « en tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, il n'est supporté que de leur continuité. L'imaginaire, le symbolique et le réel sont une seule et même consistance ; et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque. »

Cette citation ne fait pas preuve. Elle sollicite.

73. J. LACAN, Séminaire « Le sinthome », séance du 16 décembre 1975, transcription partielle dans *Ornicar?*, n° 7, Paris, Ed. Lyse, 1976.

Spinoza en épigraphe de Lacan

Le spécialiste qui pendant longtemps s'est nourri de Spinoza et s'est efforcé d'en transcrire l'image comme d'un philosophe du désir et du désir d'être, non pas comme d'un qui serait ivre de Dieu, ce spécialiste, fut-il actuellement occupé d'autres travaux, d'autres pensées et d'autres désirs que la restitution authentique du spinozisme, ne peut pas manquer d'être attentif à ce fait que Jacques Lacan place en exergue de sa thèse sur la paranoïa une proposition de l'Éthique.

C'est dans une conversation que nous avons eue avec Jean Allouch, portant sur ce fait, que, voulant faire place dans Littoral à une réflexion sur cette rencontre de Lacan et de Spinoza, l'idée lui est venue de faire appel au spécialiste que nous sommes non de l'un certes, mais de l'autre à coup sûr.

Nous ne voulons pas exprimer l'idée que, par exemple, Spinoza se serait situé dans la bonne voie parce que sa voie conduisit à celle de Jacques Lacan ; nous ne voulons pas dire non plus que puisqu'il se réfère à Spinoza, alors Lacan est de ce fait cautionné par un sceau et marqué du même génie. Ni Spinoza ni Lacan ne tireraient (pour le lecteur) un quelconque bénéfice de cette explication de l'un par l'autre, rétroactive pour Spinoza (éclairé par Lacan) ou *a posteriori* pour Lacan (éclairé par Spinoza). Chacun est original, et la bonne lecture nous semble d'abord de dégager les « génies » respectifs de l'un et de l'autre, différents quant au contenu final de l'œuvre, mais d'égal portée quant à la place qu'ils confèrent à la problématique du désir et qui est la première.

Pourtant, Lacan commence sa réflexion sur personnalité et paranoïa ¹

1. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Ed. Seuil, 1975.

par une exergue qui est un théorème du Livre III de *L'Éthique* (sur les passions) et *termine* son ouvrage en proposant enfin *sa* traduction du texte de Spinoza introduite par la phrase : « Nous concluons maintenant notre travail par la proposition spinozienne qui lui sert d'« épigraphe ». »

Tout se passe donc comme si la thèse de Lacan sur la paranoïa était *tout entière* placée sous le signe de Spinoza et comme si la doctrine proposée par Lacan était inspirée du même esprit que l'œuvre de Spinoza. Lacan ne dit-il pas, à la page 337 : « Une telle conception du “parallélisme” doit être reconnue d'ailleurs comme la seule digne de ce nom, si l'on n'oublie pas que c'est là sa forme primitive, et qu'elle a été exprimée d'abord par la doctrine spinozienne. » L'auteur s'*autorise* de Spinoza pour proposer sa doctrine de la personnalité comme la seule vraie, puisque la seule authentiquement « paralléliste ».

Aurions-nous eu tort, au début, de ne pas souhaiter insister sur les filiations pour nous attacher seulement au genre propre de chaque auteur ?

Il n'en est rien. Et voici ce que nous nous proposons de montrer (en formé de conversation amicale entre philosophes et psychanalystes) : la doctrine de Lacan n'est pas réellement fidèle à celle de Spinoza, elle n'en est ni la suite ni le produit, ni l'imitation répétitive, ni la transcription. Lacan n'est pas réellement spinoziste et cependant, dans le même temps, à côté de l'originalité doctrinale relative à la paranoïa (nous y reviendrons), Lacan fait preuve d'une autre originalité, fort paradoxale en 1932, et qui est d'avoir compris peut-être le premier l'importance de Spinoza non comme métaphysicien, mais comme psychologue et plus précisément comme psychologue de la personnalité.

Allons plus loin : en interprétant un théorème de Spinoza d'une façon discutable à la lettre, Lacan rejoint cependant (par ses propres voies) quelques-uns des points les plus importants et les plus révolutionnaires de la doctrine spinoziste du désir.

Considérons maintenant dans le détail l'exergue de la thèse de Lacan, exergue qu'il appelle épigraphe et qui, de toute façon est le sceau qui marque la réflexion de Lacan sur la paranoïa. Voici d'abord le texte latin de cette proposition 57 du Livre III de l'*Éthique* :

« Quilibet uniuscujusque individui affectus alterius tantum discrepat, quantum essentia unius ab essentia alterius differt. »

Voici la traduction de ce texte donnée par Appuhn qui passe encore actuellement pour le seul traducteur autorisé de Spinoza alors que sa

traduction de l'*Ethique*, disons le ici comme nous le disons souvent de vive voix, est une lecture cartésienne et inexacte du texte de Spinoza, et à partir de là, un monument de contre-sens aussi grossiers que tendancieux². Commençons cependant par Appuhn :

« Une affection quelconque de chaque individu diffère de l'affection d'un autre, autant que l'essence de l'un diffère de l'essence de l'autre. »

Voici maintenant la traduction originale de Lacan, précédée d'une phrase de Lacan lui-même : « Disons donc, pour exprimer l'inspiration même de notre recherche, qu'« une affection quelconque d'un individu donné montre avec l'affection d'un autre d'autant plus de discordance, que l'essence de l'un diffère plus de l'essence de l'autre. » (Eth. III, 57.)

Nous constaterons d'abord une meilleure approche du texte latin par la traduction de Lacan que par celle de Appuhn ; Spinoza utilise deux termes différents (*discrepat* et *differt*) dont Appuhn ne rend pas compte puisqu'il les traduit tous deux par « diffère », tandis que Lacan a bien raison de dire d'abord « discordance » et ensuite « diffère ».

On aurait certes pu être plus exigeant et noter que Spinoza n'utilise aucun terme pouvant être rendu par « montre ». On pourrait proposer « s'écarte », puisque c'est bien l'idée de différence activement affirmée qui se trouve dans le verbe latin : « discrepere, discorder » ; cependant l'intérêt de cette interprétation est qu'elle permet à Lacan d'insister sur l'idée de *discordance*, et, à partir de cette traduction originale et plus exacte que celle de Appuhn, de s'autoriser de Spinoza pour définir grâce à lui « l'esprit de son travail ».

Notre question est maintenant celle-ci : Lacan a-t-il raison de s'autoriser de la théorie spinoziste des affections, pour introduire sa propre doctrine de la paranoïa et de la personnalité ?

Pour être plus clair, donnons, avant de la justifier, notre réponse : la traduction et l'interprétation que donne Lacan du théorème 57 sont malgré leur originalité, contestables — et cependant l'ensemble de la

2. Ajoutons à ce fait que le texte même de la proposition spinoziste tel que le donne Appuhn (Ed. Vrin, Paris, 1977) ne correspond ni à l'édition Van Vloten et Land ni à l'édition Carl Gebhardt. Appuhn omet « ab affectu ». Voici le texte authentique qui est aussi celui que reproduit Lacan dans l'épigraphe : « *Quilibet uniuscujusque individui affectus AB AFFECTU alterius tantum discrepat quantum essentia unius ab essentia alterius differt* » (nous soulignons les termes supprimés par Appuhn). Il est singulier que Appuhn ne signale pas sa variante par rapport à Van Vloten et Land alors qu'il le fait pour une autre variante (Eth. III, 47, scolie) et qu'il promet dans son avertissement à la première édition de signaler toutes les modifications qu'il apportera aux texte de l'édition de La Haye (Van Vloten et Land).

doctrine lacanienne de la personnalité (et de la paranoïa) rejoint l'essentiel de la doctrine spinoziste, et Lacan se trouve donc parfaitement fondé à s'autoriser de Spinoza, dans cette thèse qui est une œuvre de jeunesse.

Discutons d'abord l'interprétation lacanienne du théorème 57. Immédiatement après la traduction qu'il propose, Lacan ajoute, en guise de commentaire qui a la double valeur de traduction de la traduction et d'interprétation doctrinale fondamentale et finale (page 343, suivie simplement de cinq pages de conclusion — bilan), la synthèse suivante : « Nous voulons dire par là que les *conflits déterminants, les symptômes intentionnels et les réactions pulsionnelles* d'une psychose discordent d'avec les *relations de compréhensions*, qui définissent le développement, les structures conceptuelles, et les tensions sociales de la personnalité normale, selon une mesure que détermine l'*histoire* des affections du sujet. »

Notons tout d'abord que, par son commentaire, Lacan laisse penser que « affection » signifie chez Spinoza « maladie » et, éventuellement, psychose : « les conflits... symptômes intentionnels... et réactions pulsionnelles *d'une psychose*. »

Or « affection » ne signifie pas maladie chez Spinoza mais seulement « passion » (dans la traduction erronée de Appuhn) et « sentiment » (dans la traduction fantaisiste de Roland Caillois (Pléiade)). Mieux : pour Spinoza la passion ne saurait être pathologique puisque « il n'y a pas de vice dans la nature » ; le monde est un, la réalité n'est que la Nature, et ce qui existe n'est pas bon ou mauvais, normal ou pathologique, coupable ou innocent, mais simplement contradictoire ou cohérent, fictif ou véritable, et, en ce qui concerne l'affectivité humaine, passif ou actif, triste ou joyeux (avec toutes les nuances qu'on voudra dans les modalités de la Joie ou de la Tristesse). C'est seulement pour Kant que l'ordre du « pathos », c'est-à-dire l'affectivité, sera explicitement désignée (et par là même condamnée) comme « pathologique ».

Allons plus loin : Lacan a bien su (contre Appuhn) traduire « discrepat » par « discorde », mais il n'a pas cru bon de contester la traduction par « affection ». Or, pour avoir effectué jadis une traduction inédite de l'*Ethique*, nous croyons pouvoir dire que le terme *affectus* est trahi et non traduit par « affection ». Il existe en effet dans l'*Ethique* deux termes distincts : *affectio* (qui seul peut être traduit par affection, et qui désigne toute modification d'une substance-support, comme la couleur pour la pierre, ou le sceau pour la cire) ; et *affectus*, que, avec Appuhn, Lacan traduit par affection mais qui doit (à notre sens) être

traduit *forcément* par un autre terme, et par exemple (pour garder la même racine) par *affect*.

Or l'affect, chez Spinoza, désigne le contenu affectif en tant qu'il est vécu, et par conséquent conscient. Spinoza reconnaît l'existence d'un inconscient : mais il le nomme *Appetit* (*appetitus*), qui est le *Désir* (*cupiditas*) moins la conscience. Mais le *Désir* (mouvement énergétique global, effort, conatus par lequel l'individu persévère activement dans son être et dans son existence) est par définition permanent, conscient et toujours singularité en acte dans un contenu déterminé, précis, qui est justement l'*affect* (*affectus*). Par exemple le *Désir* est le fonds existentiel qui peut revêtir la forme singulière de l'amour (celui-ci étant la joie que l'on éprouve, accompagnée de l'idée de sa cause, qui est l'être aimé). De même pour toutes les « passions » de la tradition classique ; Spinoza n'emploie cependant pas ce terme. Il distingue en effet activité et passivité (soumission à l'imaginaire) et oppose, par exemple, amour passif et amour actif, l'un étant dépendant et triste, l'autre étant libre et actif, c'est-à-dire joyeux. Spinoza parlera dès lors de : affect actif, et affect passif, ce qui serait impossible avec le terme « affection » qui, dans l'*Ethique* est une modification reçue, et par conséquent toujours passive.

En disant « affection » au lieu de « affect » on lit Spinoza avec des lunettes cartésiennes ou kantienne, mais certainement pas spinozistes. Il est vrai que, en 1932³, date de la thèse de Lacan, c'est la pensée de Appuhn et de Delbos, des cartésiens, qui occupaient le devant de la culture. On comprend que Lacan, non spécialiste, ait tiré « affection » vers la passivité pathologique sans apercevoir que, sur ce point, il passait à côté de la plus révolutionnaire des découvertes anthropologiques et morales de Spinoza.

Serrer le texte de près donne de solides satisfactions, lorsqu'il s'agit de Lacan et Spinoza. Poursuivons.

Parce qu'il a trahi « affectus » en le traduisant par affection, parce qu'il a occulté la théorie des affects (qui est une anthropologie psychologique normale du *Désir* et de ses modalités passives ou actives) Lacan, paradoxalement, découvre à bon droit « discrepat », discord, que Appuhn gomme en le réduisant à « differt », diffère. En fait, il n'y pas paradoxe mais poursuite du même système d'interprétation : si « Affection » (*affectus*) devient « psychose » sous la plume de Lacan, alors on comprend que « discrepat » lui saute aux yeux : tomber sur la discordance, dans un texte du xvii^e siècle qui est censé traiter de la maladie et des passions, c'est une aubaine délicieuse et rare !

3. Tricentenaire de la naissance de Spinoza.

Qu'en est-il cependant de la portée de cette aubaine ? Un premier contre-sens avec « affection » aurait-il conduit à une vérité profonde avec « discordance » ? Nous ne pensons pas qu'il en soit ainsi (et ce ne sera pas bien grave, puisque c'est de l'ensemble du spinozisme que Lacan sera proche et que c'est du noyau même de la théorie du Désir qu'il aura saisi avec une étonnante perspicacité l'inspiration fondamentale).

Par discordance, Lacan entend l'opposition, l'écart, ou la divergence entre deux réalités. Nous proposons d'ailleurs de traduire « discrepat » par « s'écarte ». Ce qui importe ici est de savoir quelles sont les réalités qui « discordent » entre elles, et surtout quelles sont, respectivement chez Lacan et chez Spinoza, les réalités psychologiques qui s'opposent, s'écartent, divergent ou discordent.

Eclairons d'abord la pensée de Lacan dans son interprétation du théorème 57.

Il s'agit précisément de la thèse qu'il défend et qui est une nouvelle théorie de la psychose. Ce qui discord (selon son propre commentaire que nous citons plus haut) c'est, soit à l'intérieur d'un même individu (période normale, période d'éclatement de la psychose), soit entre l'individu psychotique considéré et le modèle approximatif ou schématique d'une personnalité normale, c'est la forme des relations internes entre les événements psychologiques du psychotique et la forme de ces mêmes relations ou événements chez la personnalité normale. Ce qui discord, c'est d'un côté les « conflits », « symptômes » et « réactions » qui constituent la psychose, et de l'autre les « relations de compréhension » (c'est-à-dire les liens objectivement, socialement intelligibles, et subjectivement motivés qui unissent dans la conscience ou l'inconscient de la personne normale, les divers désirs, images et comportements). Pour résumer clairement ce premier point de la doctrine, disons que pour Lacan, la psychose résulte d'une discordance entre le comportement psychotique (conflits, symptômes et réactions) et le comportement c'est-à-dire la personnalité, normal (relations internes de motivations intelligibles, « relations de compréhension »). La discordance est donc pour Lacan l'écart entre le pathologique et le normal (et non pas simplement le conflit social entre divers sujets, conflit pouvant être présent et résolu dans les personnalités normales, en ce sens qu'il est réel et non pas délirant).

Or, dans le théorème 57 la « discordance » désigne tout autre chose. Ni l'affect n'est une maladie, ni les réalités qui discordent (« discrepere ») ne le font ici par délire pathologique. Mieux : ce n'est pas, dans le texte de Spinoza, la psychologie pathologique et la psychologie normale qui divergent ou discordent, ce sont, dans le cadre général de la

science des affects normaux, *les affects de même nom* selon qu'ils se produisent chez un individu ou chez un autre. La discordance, qui était chez Lacan l'opposition interne chez un individu entre sa personnalité normale et son accident psychotique (« Aimée », le cas étudié par Lacan, guérit) est quelque chose de tout autre chez Spinoza : non pas l'écart interne entre la structure normale et la nouvelle structure pathologique, mais l'écart, la différence entre un affect *x* donné chez un individu normal, et *le même affect x* donné chez *un autre* individu. L'amour (on comprendra plus loin le choix de cet exemple), fut-il un affect intelligible dont on peut donner une définition, une explication et une description rationnelle et générale est cependant vécu d'une façon singulière par les différents individus qui sont susceptibles de l'éprouver. Alors que Lacan donne à « discordance » le sens d'une *opposition interne* entre deux formes de la personnalité, cette discordance constituant la psychose, Spinoza donne à « discrepat » le sens d'un écart différentiel entre les affects de même nom (définition formelle) vécus par des *individus différents*. Et Spinoza ne songe pas ici au conflit (le conflit d'ambition ou de pouvoir par exemple) qui opposeraient des individus vivant le même affect et s'y opposant (comme dans l'amour selon Sartre), non, Spinoza vise la *différence de contenu et de signification* que ce même affect peut impliquer pour des individus différents, n'ayant d'ailleurs aucun rapport entre eux. Spinoza se place ici sur le plan de la connaissance et s'efforce de distinguer avec rigueur la richesse et la variété de contenus que peuvent revêtir des affects formellement identiques lorsqu'ils sont vécus par des individus différents.

Pour se convaincre de la validité de notre interprétation, il suffit de lire le *scolie* de cette proposition 57, *scolie* que Lacan ne cite jamais mais qu'il connaît forcément : c'est le texte où Spinoza parle de la « libido » du cheval et de la « libido » de l'homme : « Le cheval et l'homme sont certes portés (*fertur*) par le désir de procréer (*libidine procreandi*) mais le premier par une sexualité de cheval (*libidine equina*, libido chevaline), et le second par une sexualité humaine (*libidine humana*, libido humaine)⁴. »

Spinoza ne songe nullement à une discordance pathologique ou tragique qui opposerait l'individu à sa propre normalité, mais à une différence fondamentale des affects quant à leur signification, selon qu'on les trouve chez les individus différents d'une même espèce, ou chez des individus d'espèces différentes. Dans ce *scolie* le terme

4. La traduction et les additifs entre parenthèses sont de notre fait.

« discrepat » a d'ailleurs disparu, et Spinoza n'hésite pas à répéter « differt » : « Les affects des êtres vivants qu'on dit (à tort) privés de raison diffèrent (*differre*) des affects des hommes autant que leur nature diffère de la nature humaine. »

Il semble donc bien que, en réalité, le texte de Spinoza ne permette pas de cautionner la thèse lacanienne de la « discordance » : non seulement le mot a un sens différent chez les deux auteurs, mais les réalités auxquelles ce mot s'applique ne sont pas les mêmes chez l'un et chez l'autre.

L'écart entre Spinoza et Lacan ne s'arrête pas là, même à ne considérer que cette proposition 57.

Tandis que Spinoza écrit : « *Affectus... tantum discrepat, quantum... differt* », l'affect de l'un s'écarte de l'affect de l'autre, autant que l'essence de l'un diffère de l'essence de l'autre⁵, Lacan traduit : « une affection quelconque d'un individu donné montre avec l'affection d'un autre *d'autant plus* de discordance que l'essence de l'un *diffère plus* de l'essence de l'autre⁶. » Alors que Spinoza établit une relation statique proportionnelle entre quatre termes opposés deux à deux, Lacan affirme une relation différentielle croissante : plus l'écart des essences individuelles s'accroît, plus s'accroît l'écart des affections entre elles.

Mais cette traduction ne correspond pas au texte : Spinoza dit : autant les essences des individus diffèrent, autant diffèrent entre eux les affects de même nom que ces individus peuvent éprouver. Le « désir » ou l'amour ne sauraient être compris de la même façon par Rousseau, par Nietzsche, par Saint John Perse, par Spinoza ou par Lacan, par Platon ou par Marcuse. Il y a là des différences d'essence, et elles ne sont pas quantifiables : autant... autant (*tantum... quantum*) et non pas « d'autant plus que »... (*quo majore... eo magis* comme en Eth. III, 34).

On comprend certes que Lacan, dès ses premiers travaux, ait été fasciné par la « forme géométrique » de l'Éthique avec ses postulats, axiomes, propositions, démonstrations et scolies. Il a sans doute tiré de sa lecture l'idée que, pour Spinoza, les « affections » sont quantifiables, idée que l'on retrouve dans les derniers travaux de Lacan qui sont mathématiques et topologiques s'efforçant en somme de réaliser le programme que Spinoza énonce dans sa révolutionnaire préface du Livre III, ce même livre qui nous occupe. « ... et je considérerai les actions et les appétits humains comme s'il était question de lignes, de surfaces et de volumes. »

5. Ici, c'est notre traduction, et c'est nous qui soulignons.

6. *Op. cit.*, p. 342.

Mais Spinoza, s'il appuie sa science anthropologique du désir sur le déterminisme et sur la méthode mathématique, n'en conclut pas que les affects sont quantifiables : ils sont seulement (et c'est en fait beaucoup plus) connaissables en toute rigueur, et intelligibles jusque dans leurs éventuelles contradictions et leurs éventuelles structures imaginaires. La *rigueur* géométrique des raisonnements (et non pas la mesure arithmétique de la quantité) convient, selon Spinoza, à la science des affects.

Lorsque Lacan pense pouvoir (dans son commentaire final) « mesurer » la discordance il s'aventure donc bien au-delà de ce que Spinoza croyait possible ou souhaitable, et il accentue l'écart qui, en fait, dans cette traduction interprétation de la proposition 57, le sépare de Spinoza.

Pourtant, arrivés à l'extrême de cette analyse ponctuelle, nous allons voir s'opérer un renversement considérable. A travers toutes les interprétations contestables et souvent gratuites qu'il donne de la proposition 57, Lacan finit par exprimer une convergence véritable et cela sur l'un des points les plus fondamentaux de la doctrine spinoziste de l'individu.

En effet, cherchant à « mesurer » la discordance interne qui définit la psychose il écrit, on s'en souvient : « les (éléments) d'une psychose discordent d'avec les relations de compréhension qui définissent... la personnalité normale, selon une mesure que détermine *l'histoire* des affections du sujet⁷. »

Selon Lacan, et selon ce qui nous paraît être vraisemblable, la psychose n'est pas le résultat d'une « constitution » antérieure, ni d'un trouble somatique mais l'expression d'une attitude intentionnelle et signifiante qui, tout en marquant une rupture interne conserve globalement les formes et les structures de la personnalité antérieure : or cette personnalité est définie par l'histoire du sujet, et il en va de même pour la discordance ou l'écart : la gravité du symptôme sera à la mesure des contenus de cette histoire qui, à un moment donné, ne parvient plus à maîtriser son propre déroulement. Tout cela qui (grâce à Lacan) est une évidence pour les contemporains, était radicalement neuf dans la psychiatrie en 1932. Non seulement Lacan oppose aux réalistes le domaine de la sexualité signifiante en se référant explicitement à Freud, mais il n'hésite pas, dans sa thèse à se référer à la phénoménologie pour éclairer ce qu'il entend par « relations de

7. C'est Jacques Lacan qui souligne.

compréhensions » ; il cite Husserl et surtout Max Scheler (« Nature et forme de la sympathie ») en ce qui concerne le « moi d'autrui ». Et il précise : la science positive de la personnalité (que Lacan déploiera en effet) « a pour objet l'étude *génétique* des fonctions *intentionnelles* où s'intègrent les relations humaines d'ordre social. Mais, comme telle, elle n'embrasse pas toute l'étude des phénomènes de la personnalité... il est un point de vue, structurel et formel, sur ces phénomènes, qui lui échappe. Ce point de vue fait l'objet d'une science non positive mais *gnoséologique*, qu'on peut appeler *phénoménologie de la personnalité*. On peut dire qu'elle est le complément philosophique de la science positive, complément d'autant plus utile qu'à en ignorer le domaine, on risque en ces matières délicates d'introduire... de graves confusions méthodiques »⁸. Et Lacan renforce son point de vue dans une note. Il écrit : « Les données de la *phénoménologie* peuvent en fait fournir de précieux cadres à la *science* elle-même de la personnalité.

Nous avons dû, avec Lacan, faire un détour par la phénoménologie pour comprendre l'originalité de la théorie des psychoses appuyée sur la prise en considération de la personnalité entière, et sur une conception neuve (historique et signifiante) de cette personnalité. *Nous pouvons dire ici que nous avons rencontré le texte fondamental dans lequel Lacan exprime son rapport à la philosophie, en n'hésitant pas à affirmer la nécessaire complémentarité de la science de la personnalité et de la phénoménologie de la personnalité, en allant même jusqu'à dire que c'est cette phénoménologie (fondée par Husserl et Max Scheler) qui peut fournir les cadres mêmes de la science de la personnalité. Pour appuyer cette complémentarité de la phénoménologie et de la psychanalyse, Lacan rappelle combien les savants et psychologues allemands ont été motivés et nourris par la lecture de Nietzsche.*

Ainsi donc, Lacan se réclame ici (p. 315) de deux autorités : Freud et Husserl.

Qu'en est-il de Spinoza ?

Comme bon nombre d'entre nous, *c'est par le détour de la phénoménologie que Lacan a rencontré Spinoza*, et c'est un fait assez considérable et objectif pour être soigneusement marqué.

Plus précisément, c'est la doctrine moderne de la personnalité (conçue comme « histoire signifiante » et non comme système de « traits » ou données caractériologiques) qui permet à Lacan de saisir toute l'importance de la théorie spinoziste de l'individu. Lacan a bien vu que Spinoza était en fait le premier parmi les penseurs modernes qui ait défini la personnalité comme une histoire. C'est en effet la personnalité

8. *Op. cit.*, p. 315. Ici, et dans la note, c'est Lacan qui souligne.

elle-même qui est visée par le terme d'*essence* que nous avons rencontré, avec Lacan, dans la proposition 57 du Livre III de l'*Ethique*. Spinoza montrait qu'un contenu affectif chez Pierre était aussi différent de ce même contenu chez Paul, que l'essence de Pierre est différente de l'essence de Paul. En interprétant cette idée comme la différence entre l'affect de Pierre et l'essence de Pierre, Lacan adoptait une lecture erronée, mais cette lecture (grâce au détour phénoménologique que nous avons marqué) ne l'a pas empêché d'apercevoir que l'élément décisif, en tout cela, est précisément « l'essence » de l'individu. Et c'est ici que Lacan rejoint et la lettre et l'esprit de la doctrine spinoziste : l'individu est essentiellement Désir, « le Désir est l'essence même de l'homme (*Eth. III, déf. des Affects, I*) mais cette essence n'est rien d'autre que le déploiement concret de la Tristesse, de la Joie, et de leurs modalités, dans leur rapport au monde extérieur et selon la durée. « L'essence » n'est pas une abstraction mais la réalité à la fois singulière, historique et active (ou passive) de chaque individu.

Ce qui est remarquable dans cette reconnaissance de Spinoza par Lacan (plus lucide en cela que tous les interprètes traditionnels de Spinoza), c'est l'espèce d'identité formelle des situations : sur le plan de la psychiatrie, Lacan s'oppose à ses prédécesseurs réalistes ou idéalistes (somaticiens et spiritualistes) exactement comme Spinoza, sur le plan de la théorie de l'homme, s'oppose à ses prédécesseurs réalistes (Hobbes) ou idéalistes (Descartes). Et lorsque Spinoza affirme que l'homme n'est pas une âme plus un corps (Descartes) mais un corps en partie conscient et en partie « inconscient » de soi (« l'esprit est l'idée du corps ») Lacan pourrait reprendre cette affirmation à son compte. Mieux : lorsque Spinoza montre (*Eth. III, 9, scolie*) que nous ne désirons pas une chose parce qu'elle est bonne (désirable) mais que, bien au contraire elle n'est dite désirable que parce que nous la désirons, il est clair qu'il exprime un renversement copernicien dans l'ordre de la science anthropologique et que cette révolution est l'une des sources cachées des doctrines de Nietzsche, de Freud et de Husserl dont nous avons trouvé l'écho chez Lacan, et aux termes desquels c'est le désir qui est l'origine de son objet.

On le voit, nous étions bien fondé à dire que, à travers quelques hésitations, Lacan rejoignait l'inspiration fondamentale du spinozisme, pour lequel l'homme est le déploiement historique et concret de son propre désir à travers des relations sociales, affectives et rationnelles et par la médiation des valeurs qu'il invente lui-même.

Si l'on ajoute à ces remarques le fait que Spinoza a tenté de fonder une science psychologique strictement déterministe, et une critique de

l'imagination productrice des affects passifs ou de l'idée traditionnelle de Dieu (songeons au grand A) on pourra affirmer sans risque d'erreur que Lacan était en effet suffisamment proche de Spinoza pour s'autoriser de lui dans la présentation de sa thèse. La fameuse épigraphe fonctionne donc à bon droit comme la sollicitation ou le signe qui nous invite à entrer plus avant et dans le domaine spinoziste et dans le domaine lacanien, que nous soyons ou que nous ne soyons pas spécialistes de l'un ou de l'autre, mais à la condition que la réflexion sur le Désir soit pour nous l'une des tâches primordiales.

Nous voudrions terminer sur une idée tournée non vers le passé, mais vers l'avenir. Une fois bien méditée la parenté impressionnante de nos deux penseurs, une fois reconnu le rôle de Spinoza comme défricheur, et la perspicacité généreuse de Lacan comme lecteur des philosophes, pourquoi ne pas tenter de nous situer certes sur cette voie qui mène de Spinoza à Lacan en passant par Freud et Husserl, mais en un point ultérieur du trajet et sur la prolongation d'une ligne qui partirait cette fois de Husserl et de Freud, passerait peut-être par Heidegger et Lacan, et rencontrerait une région totalement neuve, un tout autre lieu de l'existence et de la réflexion ?

Pourquoi, une fois reconnue l'importance de la phénoménologie ne pas ré-examiner la question du déterminisme psychologique ? Pourquoi ne pas se séparer de Spinoza sur ce point ? Pourquoi ne pas supposer qu'une « phénoménologie de la personnalité » (le passage par Husserl et Scheler, dans la modernité) oblige à contester ou à repenser le déterminisme ?

Il faudrait, quant à la « liberté », être plus phénoménologique. Mais ne faudrait-il pas, quant à la « joie », être plus spinoziste ? A-t-on suffisamment été attentif à la *totalité* de la doctrine spinoziste du Désir, lorsqu'on a privilégié la discordance, l'angoisse ou le manque (si fortement décrits, il est vrai, par Heidegger et par Sartre) ? N'a-t-on pas négligé les analyses spinozistes de l'accomplissement du désir ? Mais à supposer que quelqu'un ait été sensible à ces analyses (ou les ait rencontrées sur son chemin) n'est-ce pas avec de nouveaux instruments (ici justement réapparaît la modernité, avec la psychanalyse d'une part et la phénoménologie d'autre part), qu'il conviendrait d'entreprendre la description du « sujet », terme commun à Husserl et à Lacan ?

C'est bien entendu une nouvelle voie qui doit être ouverte pour accomplir cette tâche éthique et gnoséologique. Dans des perspectives radicalement neuves et sur la base d'un recommencement et d'une lumière tout autres, la visée de cette tâche serait de dire avec une voix nouvelle et au moyen peut-être d'une synthèse entre poésie et

philosophie, cela que Spinoza désignait en son temps comme « *acquiescentia in se ipso* », repos en soi-même et accord avec soi-même.

Quoiqu'il en soit de ces tâches, nous pouvons conclure à propos de l'épigraphe spinoziste choisie par Lacan : elle signifie bien, finalement, ce qu'elle suggère. L'analyste pour lequel la paranoïa est le paroxysme de la discordance, s'autorise à bon droit du seul philosophe pour lequel la visée ultime de la philosophie éthique (sa réussite fut-elle « difficile et rare ») ne saurait être que l'accord avec soi-même, dans la plus joyeuse réalisation de ce Désir qui fait l'essence singulière de chaque homme.

Tournedos s/Seine

Décembre 1981

Du discord paranoïaque*

Introduction du « champ paranoïaque des psychoses »¹

Aussi Héraclite blâme-t-il Homère pour avoir dit : « Puisse la discorde disparaître d'entre les dieux et les hommes ! » Car tout alors périrait.

Héraclite d'Ephèse, *Fragment*, II

Voici, la première extraite du séminaire sur les psychoses (séance du 30 novembre 1956), la seconde prise de « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » (le 10 mai 1977), deux citations de Lacan qui portent sur la question du statut de l'inconscient :

« Nous l'avons admis, il y a quelque chose qui parle dans le sujet, au-delà du sujet et même quand le sujet ne le sait pas ; ça en dit plus qu'il ne croit. »

« Il n'y a pas de dessin possible de l'inconscient. L'inconscient se limite à une attribution à une substance, à quelque chose qui est supposé être sous ; et ce qu'énonce la psychanalyse, c'est très précisément ceci que ce n'est qu'une — je dis déduction — déduction supposée, rien de plus. »

Le rapprochement ici de ces deux approches de l'inconscient — un « il y a » et un « ce n'est qu'un » — manifeste un écart, dégage un champ dont on souhaite montrer qu'il a été habité par ce qui, dans la psychanalyse, n'a cessé de faire question depuis la paranoïa².

* Ce texte est la première partie d'une étude qui en comporte trois.

1. Je dois à André Rondepierre cette heureuse formule.

2. Le « il y a » n'est pas repris dans la transcription du séminaire sur les psychoses parue au Seuil tout dernièrement.

Tel un pied bot

Dans la tradition psychiatrique, une vérité reçue comme acquise oppose les psychoses paranoïaques aux autres, à celles qu'on regroupe parfois en les qualifiant de « discordantes ». De ce point de vue conjointre les deux termes qui forment le syntagme « discord paranoïaque » relève simplement de l'hérésie.

En effet, aussi bien dans l'école allemande, lorsque s'est constituée, avec Kraepelin, l'entité « Paranoïa » en tant que distincte de tout ce qui relèverait d'une évolution démentielle, qu'en France où, avec Sérieux et Capgras, elle se démarque de la psychose hallucinatoire, dans l'un et l'autre cas, une des caractéristiques majeures de la psychose ainsi cernée est l'accord qu'elle manifeste avec ce qu'on peut concevoir comme ayant été la personnalité antérieure du sujet.

Et puisque la thèse de Lacan de 1932 a poussé aussi loin qu'il se pouvait (c'est-à-dire jusqu'au point où toute l'affaire sera susceptible de basculer, la suite le prouvera) ce lien de la paranoïa à la personnalité, c'est à cette thèse que j'emprunterai deux références majeures susceptibles de venir valider l'affirmation ici de la valeur déterminante de leur conjugaison.

Kraepelin note « l'accord (avant et pendant le délire) de la couleur personnelle des réactions hostiles ou bienveillantes à l'égard du monde extérieur, la *concordance* de la méfiance du sujet avec le sentiment éprouvé par lui de sa propre insuffisance, *celle aussi* de son aspiration ambitieuse et passionnée vers la notoriété, la richesse et la puissance avec la surestimation démesurée qu'il a de soi-même » (Les italiques sont de moi).

Sérieux et Capgras se fondent sur la présence ou l'absence de cet accord pour, dans le premier cas, établir un diagnostic de psychose paranoïaque et dans le second celui d'une psychose hallucinatoire en ses débuts soit en un temps où il peut n'y avoir que des interprétations délirantes autrement dit rien (hormis justement l'absence de cet accord) qui vienne permettre de distinguer ce tableau de celui du délire d'interprétation de la folie raisonnante. « Le délirant halluciné — écrivent-ils — éprouve un changement qui l'inquiète; il repousse d'abord les pensées qui l'assaillent; il a conscience de leur *désaccord* avec sa mentalité antérieure; il se montre indécis. Il n'arrive à la certitude, à la systématisation, que le jour où l'idée délirante est devenue sensation. (...) Rien de semblable dans le délire d'interprétation dont l'origine se perd dans le lointain³. »

3. J. LACAN, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, 1^{er} édit. Le François 1932, 2^e édit. Seuil, 1975, pp. 59 et 67, 68.

L'évidence de cet accord est ce qui a donné son poids à la notion d'une « constitution paranoïaque » ; c'est elle qui a fait écrire à Génil-Perrin : « on devient interprétateur parce qu'on est paranoïaque »⁴, assertion dont l'aspect bizarrement pléonasmatique cache mal l'accusation de perversion portée à l'endroit du paranoïaque (cette théorie de l'origine perverse de la psychose refléurit, on peut le constater, et jusque dans des écrits qui se veulent issus de l'enseignement de Lacan) ; c'est elle encore, cette évidence, qui a suggéré à Dromard la métaphore du pied-bot : « Tel un pied-bot croît harmonieusement par rapport au germe dans lequel déjà il préexistait, telles les erreurs de l'interprétant croissent ainsi qu'elles doivent croître dans un cerveau qui les implique toutes en puissance dès son origine⁵. »

Confrontée à cette définition de la paranoïa comme *épanouissement* la thèse de Lacan à la fois rompt et ne rompt pas. Elle affirme, elle aussi, l'accord ; cependant, elle le fait porter non plus sur la constitution mais sur ce qu'elle désigne du terme de personnalité. Or, de cette accentuation va naître la possibilité de la bascule plus haut évoquée, celle dont Lacan prend acte à l'occasion de la réédition de son texte sur « La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité », lorsqu'au cours du 16 décembre 1976 il énonce : « Si j'ai longtemps résisté à la republication de ma thèse c'est simplement pour ceci : c'est que la psychose paranoïaque et la personnalité comme telle n'ont pas de rapports... simplement pour ceci que c'est la même chose. »

Cette chose, la thèse la désigne comme consistant dans des « relations de compréhension » auxquelles elle attribue une valeur objective. Mais si, comme elle l'affirme, il a fallu promouvoir cette compréhension pour cerner les faits de discordance (celle-ci n'étant que le défaut de celle-là), l'identification, quelque quarante ans plus tard, de la paranoïa et de la personnalité rend aujourd'hui admissible le fait que la discordance, caractéristique majeure de la schizophrénie, tient son statut de la personnalité, c'est-à-dire de la paranoïa.

Une fois dégagé ce *socle paranoïaque* sur lequel on a édifié — d'ailleurs d'une façon concomitante — aussi bien la paranoïa et la schizophrénie, une fois mis au jour ce trait qui permet d'épingler comme paranoïaque le champ des psychoses, il devient possible d'interroger la psychose non plus à partir de l'évidence paranoïaque (celle de la personnalité définie comme « l'unité d'un développement régulier et compréhensible », soit cela même qu'après coup Lacan épingle comme

4. GENIL-PERRIN, *Les paranoïaques*, Paris, Maloine, 1927, p. 149.

5. GENIL-PERRIN, *op. cit.*, p. 173.

paranoïaque), mais à partir de la paranoïa elle-même, c'est-à-dire du type de discord qu'elle présentifie⁶.

En somme, si ce n'était l'insistance de cette vulgate psychiatrique à l'endroit de laquelle l'ajout plus récent de quelques termes du vocabulaire psychanalytique sert fâcheusement de bouche-trou, il n'y aurait rien de bien scandaleux à préjuger autre chose que l'opposition de la discordance et de l'accord, à admettre, au moins au titre d'une hypothèse pour la lecture, que le champ de la psychose serait mieux cerné si on considérait qu'on n'y a jamais à faire qu'à divers modes du discord.

Il pourrait en résulter un avantage de simplification ; celle qui résulterait de la validation (si elle était possible) de l'assertion selon laquelle si « la névrose est dans son fond hystérique »⁷, la psychose est essentiellement paranoïaque — ce qui n'est pas dire que toutes les psychoses soient des paranoïas.

Que cette question puisse être dès maintenant posée, à cela la psychanalyse n'est pas étrangère.

Ce n'est pas moi...

Il n'a pas suffi que les psychanalystes centrent leurs interrogations sur l'articulation de l'analyse et de l'hystérie pour que ça en soit fini avec les liens qui, dès son départ fliesséen et tout au long de son élaboration doctrinale, ont été frayés avec la paranoïa.

Il n'est pas sans importance d'aborder l'étude de ces liens depuis le temps second, celui qui s'est fondé d'un « retour à Freud ». Il convient de remarquer en effet que ce retour mettait en place un mode énonciatif où l'un se trouvait dire ce que l'autre avait dit, autrement dit une façon de présenter la psychanalyse à propos de laquelle il n'est plus possible aujourd'hui de négliger d'interroger s'il n'y a pas là une énigmatique proximité avec le mode d'adresse paranoïaque.

Comment pourrait-on oublier que c'est à partir de la paranoïa que Lacan en est venu à interroger Freud ? Dira-t-on qu'il lui a demandé comment rendre compte de l'auto-punition en tant que nécessaire ? Ou de ce qui pouvait donner au passage à l'acte cette fonction résolutive dont témoigne le cas d'Aimée ? Mais plutôt que de trancher trop tôt sur

6. J. LACAN, *De la psychose...*, op. cit., p. 39.

7. J. LACAN, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Séminaire du 19 avril 1977, Inédit.

la formulation elle-même de la question, il me semble préférable de juger de l'affaire à ses suites.

En 1932, Lacan trouve dans la doctrine psychanalytique les éléments les plus susceptibles de lui permettre de rendre compte valablement de la paranoïa d'auto-punition ; la thèse prend un appui décisif sur le génétisme d'Abraham. Mais il attend aussi de la pratique psychanalytique qu'elle ne se refuse pas au traitement des psychoses, fût-ce au prix d'une transformation technique : la psychanalyse de l'Inconscient devrait muer en une psychanalyse du Moi. Ces indications, qu'on trouve dans la thèse, pourront apparaître anti-lacaniennes à un regard pressé ; elles ne sont pas pour cela à négliger ; elles vont en effet avec certaines considérations qui montrent que Lacan, dès cette époque, était au parfum des problèmes soulevés par l'analyse des psychoses paranoïaques. Ainsi par exemple, lorsqu'au-delà de l'antinomie bien repérée selon laquelle le psychanalyste inmanquablement vire au persécuteur, il décrit cette autre antinomie qui est celle de l'interprétation elle-même : censée dissoudre le délire, ou tout au moins aider à sa dissolution, elle ne réussit qu'à l'alimenter.

On notera qu'au regard de cet appel à une psychanalyse du Moi, l'intervention de 1936 au congrès de Marienbad est à situer non pas comme faisant rupture mais bien continuité. Le « stade du miroir » présente un arrière-plan constitué par la problématique de la paranoïa ; la suite d'ailleurs, et tout spécialement ce qui se nommera « structure paranoïaque du Moi »⁸ explicitera cet arrière-plan.

En somme « le stade du miroir » témoignait de ce que, si la paranoïa pouvait s'éclairer par la doctrine psychanalytique, il fallait, cette lumière elle-même, la modifier. Ce texte répond à la prophétie de la thèse selon laquelle, hors l'abord de « ce problème le plus actuel de la psychanalyse » (celui du traitement analytique des psychoses), il ne saurait y avoir, pour l'analyse, qu'une « stagnation des résultats techniques à leur portée actuelle (ce qui) entraînerait vite un dépérissement de la doctrine »⁹.

Quelque trente ans plus tard, dans la leçon inaugurale du séminaire de 1964-65, lors d'une discussion des rapports de la psychanalyse à la science, Lacan en vient à faire référence à ce qui serait une *paranoïa réussie*. Il précise d'ailleurs aussitôt, en une phrase qu'il faut citer car s'y trouvent liés les deux termes du moi et de la paranoïa : « ...ce n'est pas

8. J. LACAN, *Ecrits*, op. cit., p. 114.

9. J. LACAN, *De la psychose paranoïaque...*, op. cit., p. 279.

moi qui ai introduit la formule de la paranoïa réussie¹⁰. » Or, si on veut bien considérer cette affirmation littéralement, il faudra admettre que l'énoncé est inexact : c'est bel et bien Lacan qui a introduit cette formule (à l'instant même où il le dénie) puisque Freud, qui en effet a présenté la possibilité d'une réussite en contrepoint de l'effectuation paranoïaque, n'a pas pour autant introduit, comme Lacan allusivement et abusivement ici le lui impute, la *formule* d'une paranoïa réussie.

Mettre à l'étude les liens de la psychanalyse et de la paranoïa depuis ce qu'on a nommé plus haut un *second temps* offre l'intérêt majeur de donner toute sa chance à cette formule.

Il faut en effet une seconde personne au moins invoquée, pour articuler un « ce n'est pas moi... » ; encore s'agit-il de ne pas en escamoter ici la pertinence en le reprenant, comme cela peut si facilement se faire, d'une réponse qui dirait « Mais si, c'est *lui* », réponse qui raterait l'enjeu de toute l'affaire en y faisant intervenir trop tôt cette non-personne qu'est, selon Benveniste, celle qu'on dit être la troisième. Il n'est pour l'instant question que de « moi » et de « pas moi ».

Puisque sa portée est autre que de conformité à une réalité, quelle est donc la vérité de ce « pas moi » ?

On peut répondre qu'il présente cette qualité d'être accordé avec la formule de la paranoïa réussie qu'il introduit ; *idea vera debet cum suo ideato convenire* : cette assertion spinoziste qu'affectionnait Lacan vaut ici pleinement. En effet, un énoncé du type « c'est moi qui... » aurait été d'emblée disqualifié au regard du mode d'énonciation paranoïaque alors que le « ce n'est pas moi qui... » est précisément une des affirmations majeures que Lacan à la fois confirme et entérine chez un Schreber.

Schreber, qui avait lu la cinquième édition du traité de Kraepelin, conteste en effet non sans mesure, non sans prudence, non sans délicatesse, que le psychiatre puisse réduire ce dont lui témoigne le paranoïaque à l'invention arbitraire de son imagination (celle du paranoïaque) ; et pour démontrer que les voix lui viennent d'un Autre bel et bien réel — de ce qu'il désigne comme le surnaturel — il fait montre d'un esprit critique aussi précis et efficace que celui d'un psychiatre afin que celui-ci n'écarte plus ses dires en les mettant au compte d'un défaut de sa capacité critique¹¹.

10. J. LACAN, « La science et la vérité », in *cahiers pour l'analyse*, n° 1/2, Paris Copédith, 1969, p. 27.

11. D.P. SCHREBER, *Mémoires d'un névropathe*, Trad. P. Duquenne et N. Sels, Paris, Ed. Le Seuil, 1975, pp. 77 et 78, et J. LACAN, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, Séminaire du 11 janvier 1956.

Ce mode d'énonciation où le sujet ne méconnaît pas qu'il parle de quelque chose qui lui a parlé, où il se trouve au regard de ce qu'il a à dire, dans la nécessité de devoir faire admettre que ça se soutient d'un « ce n'est pas moi... », où quelque être parle au sujet qui dès lors ne peut que se faire témoin, auprès d'un autre, de cette parole, ce mode de l'énonciation est ce que Lacan épingle comme « le fondement même de la structure paranoïaque »¹².

On peut encore dire ceci autrement avec la remarque qu'à se régler ainsi sur la structure on peut admettre que, s'il y a des délires à thème de grandeur, il n'y a pas, par contre, des délires de grandeur ; seulement de persécution.

Nommer ce *mode d'énonciation paranoïaque* ne contraint pas à rassembler tout ce qui en relève sous l'épingleage diagnostique de « paranoïa ». Qu'il y ait là un jeu possible, différentes voies, c'est même le minimum de ce qu'implique le terme de paranoïa réussie.

Au mode d'énonciation paranoïaque, on peut rapporter, avec une démarche du type « retour à », aussi bien une pratique comme celle du contrôle (il doit bien y avoir une raison si on ne parvient pas à donner à ce « contrôle » un nom moins persécutif, c'est-à-dire plus acceptable pour le principe de tranquillité) et une procédure comme celle de la passe : dans ces deux cas, la parole, celle du passeur, celle du contrôlé, fraye son chemin à partir de l'on-dit en se constituant elle-même comme on-dit.

L'on-dit répond à sa façon — qui n'est pas n'importe laquelle — au « ce n'est pas moi qui... ». Et pour employer ici des termes élaborés par P. Soury, on dira que la structure du mode d'énonciation paranoïaque est mieux dépliée, mieux desserrée lorsque la réponse au « ce n'est pas moi qui... » passe par une réplique en troisième personne, par quelque chose qui est non pas un « c'est toi » mais un « c'est lui » car le lui réclame la différenciation de celui à qui l'on parle d'avec celui dont on dit qu'il dit.

Quiconque a eu affaire par exemple à ce que la psychanalyse, en s'institutionnalisant, a mis en place sous le nom de « contrôle » sait qu'on y fait l'expérience à tout instant d'une non-localisation de qui parle et à qui ; un style comme celui de M. Duras rend sensible à cela, que la linguistique situerait comme une défaillance de la fonction des embrayeurs. Tout se passe, dans un contrôle, comme si cette défaillance habitait en permanence la parole du contrôlé qui ne parvient à la combler qu'au prix d'apporter de sensibles modifications au texte du

12. J. LACAN, *ibid.*, Séminaire du 30 mai 1955.

psychanalysant auquel il a affaire. Il suffit ainsi que l'analysant lui ait dit « j'ai rêvé de vous » pour que, rapportant ce rêve en contrôle (comme il se trouve que ça se fait), le contrôlé ait à choisir : soit répéter purement et simplement le « j'ai rêvé de vous », auquel cas la difficulté consiste en ce que, les équivalents des guillemets étant difficiles à produire dans la langue parlée, la phrase évoque immanquablement cet autre rêve qui serait celui où le contrôlé aurait rêvé du contrôleur, ou bien, pour éviter cette équivoque à laquelle il n'est pas insensible, le contrôlé, modifiant le texte, dira de son analysant qu'il ou elle « a rêvé de moi » ce qui est loin d'être assuré puisque rien ne dit, à s'en tenir au seul texte du rêve, que le « vous » en question ne désigne pas, outre l'analyste, toute sa petite famille ou quoi que ce soit d'autre qu'on voudra imaginer sous ce qui serait, dès lors, non plus un pluriel de politesse mais un pluriel *stricto sensu*.

La procédure de la passe était faite pour mettre en jeu, elle aussi, l'on-dit et jusqu'au point où elle en faisait dépendre la nomination puisque le passant jamais ne se trouvait mis en présence de l'instance nommante et que donc tout tenait aux dits des passeurs.

Pas de nomination qui tienne sans appui pris sur l'on-dit ; cette conjecture que la passe mettait en acte (en s'y fondant) pourrait voir sa validation étayée à partir de l'étude de la pathologie de la nomination : on peut gager que celle de la paranoïa y gagnerait.

Curieusement, la pratique analytique semble se distinguer de ces procédures dont elle a balisé ses entours puisqu'elle exige la présence de l'analysant. Mais toute la question est de savoir si l'analysant y est autrement que comme le passeur de ce discours dont il témoigne dans son symptôme et qui tombe lui aussi sous le coup du « pas moi ».

Nommer « Inconscient » ce discours de l'Autre, est-ce que ça le fait, cet Inconscient, ex-sister ? Et ex-sister comment ? Est-ce que cet Inconscient se tiendra au-dehors autrement que comme le dieu de Schreber ? Telle est la question qui se présente inévitable là où la psychanalyse se forge avec la paranoïa.

Moi est érogène

Lacan a frayé une des voies du mode d'énonciation paranoïaque en avançant la formule d'une « structure paranoïaque du Moi ».

Cette formule est prise dans un texte de 1948. Il y a plusieurs façons de dire le déplacement de la problématique depuis la thèse jusqu'à ce qu'il s'élabore alors dans la même veine que « Le stade du miroir » (d'ailleurs repris et publié en 1949). Une façon amusante de dire ce

déplacement pourrait consister à souligner le changement de la référence philosophique : la thèse en effet est spinozienne, alors que la « structure paranoïaque du Moi » s'étaye d'une des figures majeures de la Phénoménologie de l'Esprit. Que le philosophe reconnaisse de Spinoza à Hegel une même inspiration, un même systématisme, ne règle pas la question de ce qui fait signe dans ce changement.

La doctrine de Spinoza se présente dans la thèse comme la « seule conception »¹³ susceptible de rendre compte de la psychose paranoïaque non plus comme un phénomène déficitaire mais comme un fait de discordance au regard de ce qui serait le développement normal de la personnalité. Lacan, après l'avoir mise en exergue, conclut son travail sur une proposition de l'*Ethique* qui apparaît d'abord en latin (p. 11) puis dans une traduction en français (p. 342) dont on peut conjecturer qu'elle lui est due (rien n'est dit dans la thèse quant à la provenance de cette traduction). D'une certaine façon, il n'est pas interdit de dire que la thèse elle-même n'a été que le développement de la discussion qui devait produire, pour finir, cette traduction comme justifiée. Or elle se caractérise tout spécialement par l'introduction du terme « discordance ». Sous une plume aussi informée du savoir psychiatrique, ceci ne saurait en aucune façon être le fait du hasard.

La proposition « *Quilibet unius affectus ab affectu alterius tantum discrepat, quantum essentia unius ab essentia alterius differt* » met en œuvre tour à tour les deux verbes *discrepare* et *differre* que les traductions habituelles rendent indistincts en les faisant équivaloir, chacun, au seul verbe « différer ». Ainsi la Pléiade : « Tout sentiment d'un individu diffère du sentiment d'un autre autant que l'essence de l'un diffère de l'essence de l'autre. » La traduction de Lacan tient compte, quant à elle, de leur différence même si elle doit pour cela payer le prix d'introduire le verbe « montrer » qu'on chercherait en vain dans le texte latin mais qui est nécessaire à la mise en avant du mot « discordance », lequel substantif est rendu obligé de par le caractère inusité, en français, du verbe « discorder » (ce verbe aurait pourtant été bien utile pour maintenir le balancement qui est, par contre, bien rendu dans la traduction habituelle, par la réitération du verbe « différer »).

Malgré ses inconvénients, ce choix s'éclaire par l'interprétation qui suit immédiatement la traduction proposée. Lacan, en effet, déplace alors ce sur quoi il fait fond, puisque là où Spinoza parle de deux individus, il met en parallèle deux états d'un même individu en

13. J. LACAN, *De la psychose paranoïaque...*, op. cit., p. 337. — Sur ce qui suit on consultera ici même R. Misrahi : « Spinoza en épigraphe de Lacan. »

soulignant la discordance du paranoïaque avec ce qui serait sa personnalité normale.

Cette discordance est, si on ose ainsi dire, la thèse de la thèse, ce sur quoi elle se clôt.

Mais si le parallélisme (au sens spinoziste) en est la condition de possibilité, il n'en reste pas moins qu'il n'y a là de discordance paranoïaque qu'à partir d'une autre supposition, celle selon laquelle ce qui serait la personnalité vraie, c'est-à-dire en accord avec son essence (ce qui est aussi le cas de la paranoïa dont le discord ne tient qu'à sa confrontation avec la personnalité normale), serait connaissable par d'autres individualités puisque susceptible de faire connaître elle-même la connaissance qu'elle a d'elle-même, de faire que cette connaissance rencontre l'assentiment social.

Il n'y a de discordance paranoïaque, dans la thèse, que sur la base de ce qu'elle se doit de postuler comme *objectivité* de la connaissance vraie. Ce postulat ne saurait surprendre dans une problématique décidément spinoziste. En effet, si on ne néglige pas de remarquer que l'essence dont il s'agit dans la citation n'est rien d'autre que le désir, il en résulte qu'il y a autant de désirs individués qu'il y a d'essences individuelles — et donc d'*affections*. Ainsi, déplacer, comme le fait Lacan, les discordances inter-individuelles en discordance intra-individuelle revient à mettre en présence, au lieu de l'individualité, non pas un mais deux désirs aussi discordants que ceux de deux individus, qui n'ont, autrement dit, de rapport de discordance que pour autant qu'une connaissance vraie, celle du psychiatre, songe à les mettre en présence.

Tel est, chez Lacan, en 1932, le rapport de la psychose paranoïaque de la personnalité. On voit que ce « rapport » les suppose sur un même plan : toutes deux relèvent de la définition spinozienne de l'*affection*. Aussi n'y aura-t-il pas d'obstacle à leur identification plus tard.

Toutefois, pour en rester maintenant à ce qui a immédiatement suivi la problématique de 1932, ce rappel suffira à situer son changement de configuration, un changement dont on peut trouver un signe dans la mise en jeu de la formule hégélienne du désir non plus individué mais posé comme désir de désir. Alexandre Kojève profère ses leçons d'introduction à la lecture de Hegel dans les années 1933-1939. On sait que Lacan, avec Queneau (qui les publiera) et bien d'autres y ont reconnu un véritable enseignement.

Le spinozisme de la thèse se devait d'exclure l'interprétation classique du délire à deux comme délire *induit* — la thèse « repousse », non sans cohérence, cette éventualité¹⁴. C'est qu'une folie qui serait

14. J. LACAN, *De la psychose paranoïaque...*, op. cit., pp. 284 et 341.

contagieuse ne saurait exister dans un savoir qu'elle aurait miné par le dedans, fût-ce à simplement y figurer au titre d'une possibilité. En effet, si la folie est susceptible de passer d'un individu à l'autre, rien ne vient garantir que la connaissance objective qu'on peut en avoir ne participe elle-même de l'objet connu, ne soit elle-même une connaissance délirante. Par contre, la folie *simultanée* n'est pas un danger pour le savoir psychiatrique car elle ne survient, selon la thèse, que chez des individus qui ont été longtemps plongés dans le même bain, embarqués sur la même galère. Qui donc envisagerait que pareille mésaventure lie le psychiatre à son fou ?

Mais précisément, ce genre d'assurance tombe, l'évidence y fait défaut à partir du moment où le désir est pensé comme se constituant au lieu de l'autre. Et la réponse, dès lors, sera de *localiser* le DEUX pour cerner ce qui sera (ou serait — c'est toute la question) susceptible de relever d'un autre ordre, d'ainsi échapper à la folie du deux, voire permettre de compter trois.

En 1946, dans son « Propos sur la causalité psychique », Lacan trouve chez Hegel — spécialement dans la figure de la belle âme — la métaphore susceptible d'opérer cette localisation en donnant la « formule la plus générale de la folie ».

« Névrose narcissique », cet épingleage freudien pour la psychose (1915) prend ici toute sa portée : la belle âme ne reconnaît pas son être dans ce qu'elle dénonce comme le désordre du monde et pas davantage dans la loi de son cœur l'image de ce même monde simplement inversée. Le mécanisme de la psychose est alors conçu par Lacan comme la méconnaissance d'une identification.

Le Moi n'a pas d'autre possibilité constituante que de s'accorder (au sens de l'accommodation photographique) sur l'image de l'autre (telle était la mise au jour du texte sur le stade du miroir), que d'accorder ainsi à cet autre une part importante de sa libido. Mais cette hétérogénéité fondamentale du Moi heurte le Moi, porte atteinte à sa susceptibilité, ne convient pas à ce qui, en lui — libido narcissique oblige — ne cesse de prétendre au « Moi c'est Moi », d'affirmer contre vents et marées le caractère inaliénable de cette propriété du Moi de n'être que Moi. Au regard de cela, qui est le narcissisme même, l'altérité de l'objet apparaît *par elle même* persécutrice ; l'objet, d'être autre, est déjà source d'insatisfaction, se présente immédiatement comme ce que M. Klein appelait un « mauvais objet interne ».

La méconnaissance de ce qui le constitue est ainsi nécessairement impliquée dans la posture « alcesteuse » du Moi¹⁵. Aussi la formule

15. Qu'on se reporte au commentaire de l'Alceste de Molière aux pages 173-176 des *Écrits*.

lacanienne d'une « structure paranoïaque du Moi » doit-elle être lue comme ne faisant, en quelque sorte, que pointer un corollaire de cette méconnaissance. Présente, pour le Moi, une valeur persécutive chaque élément qui viendrait lever cette méconnaissance c'est-à-dire ramener le Moi à son origine dans l'autre.

Il n'est d'issue logique pour le Moi paranoïaque que dans le passage à l'acte.

Déjà la thèse avait repéré le caractère résolutoire du passage à l'acte. Mais en 1946 Lacan corrige l'interprétation de cette solution : ce n'est plus que le sujet ait satisfait à l'exigence morale d'une auto-punition qui fait céder le délire mais, par le biais d'une agression suicidaire essentiellement narcissique, d'avoir suivi le vœu que le combat duel persécuteur/persécuté cesse enfin — même s'il faut pour cela payer le prix le plus lourd, celui de l'extermination des combattants.

Le passage à l'acte est un extrême ; il fait toucher du doigt, par là même, le caractère intolérable au Moi de cette discordance essentielle qui tient à ce qu'il ne se constitue dans l'être que d'une aliénation¹⁶. Le sentiment de sa propre insuffisance se trouve ainsi coller intrinsèquement à la peau du Moi. Il est donc conforme à sa structure paranoïaque que tout objet venant lui rappeler cette insuffisance, qui donc le situe exactement pour ce qu'il est, ait valeur d'objet persécutif.

Si la clinique réserve ici quelques surprises, elles ne sont à vrai dire pas si étranges qu'on pourrait d'abord le penser. Peuvent ainsi être persécuteurs des objets très divers : les plaintes d'une mère juive, de son mari abandonnée et ne cessant de gémir sur le sort qui s'abat sur elle : un fils lira dans ces plaintes sa propre insuffisance à remédier à ce qui accable cette mère — insuffisance d'autant plus manifeste que la chère mère refuse, de la façon la plus claire, tout remède que le fils pourrait lui apporter ; l'angoisse d'une sœur hystérique, traversée la nuit d'épouvantables cauchemards et mettant toute la maisonnée en branle pour aller vérifier qu'aucun agresseur ne se trouve quelque part caché : cette angoisse suscite chez celle qui partage sa chambre ce même sentiment d'une insuffisance terrifiée ; on évoquera aussi le cas le plus classique d'une petite amie glissant vicieusement dans la conversation qu'avec tel autre, en effet, ça a été bien mieux : la mauvaise plaisanterie déclenche sur-le-champ et à sa plus grande sidération mais sans qu'elle y trouve pour autant la moindre lumière, ce que la clinique lacanienne a qualifié de *moment fécond* de la psychose. On sait, du vécu de cette insuffisance, l'effet de déclenchement.

16. J. LACAN, *Ecrits*, op. cit., pp. 141 et 187.

Si la clinique laisse ici apparaître une prévalence de l'enjeu phallique, cela tient à ce que le phallus se présente comme le signifiant le plus susceptible de faire signe de cette insuffisance. La détermination phallique de l'érection narcissique trouve son lieu d'achoppement dans le signifiant même de cette détermination.

La guerre froide des démonstrations interprétatives

Cette expression désigne chez Lacan le degré le plus faible d'une série qui va jusqu'au passage à l'acte et où s'ordonnent les formes de l'organisation du Moi avec l'objet, les « stade(s) de l'identification objectivante »¹⁷.

Avoir dégagé la structure paranoïaque du Moi contraint à devoir rendre compte du fait qu'il se trouve des cas, cliniquement, où quelque chose réduit cette paranoïa spontanée (car il y a une paranoïa spontanée du Moi comme il y a, L. Althusser l'a justement souligné, une philosophie spontanée du savant), où quelque chose intervient avec cette conséquence d'en désamorcer les effets. L'identification objectivante, autrement dit, ne s'accompagne pas nécessairement de la manifestation de la fonction persécutive de l'objet.

Mais s'il est vrai par ailleurs qu'il n'est d'issue logique à la discordance organisatrice de la structure paranoïaque du Moi que dans le passage à l'acte, si celui-ci est comme la suite obligée du développement interne de celle-là, il faut alors convenir que les autres possibilités dont la clinique témoigne ne peuvent advenir que d'une autre dimension, que d'une intervention extérieure à cette dialectique moïque — et qui viendrait interférer avec elle au point d'en modifier l'issue.

Dans les années qui correspondent aux textes maintenant interrogés (ceux dont je dis qu'ils sont de la veine ouverte par « le stade du miroir ») Lacan n'a pas produit la distinction des trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Qu'on se reporte à la page 109 des *Écrits* où la psychanalyse est définie comme le fait « d'induire chez le sujet une paranoïa dirigée » (ce point sera plus loin discuté) ; on peut y constater que la discussion s'organise selon les catégories de l'espace et du temps de l'esthétique transcendantale. Pour qui n'ignore pas tout de la suite, ceci rend caduque une tentative qui viserait à rendre compte d'un terme comme celui d'*identification résolutive* qui est pourtant au

17. J. LACAN, *Écrits, op. cit.*, pp. 110-111.

cœur de la question, puisque Lacan nomme ainsi un mode de l'identification qui, loin d'alimenter la moulinette paranoïaque, aurait pour effet, au contraire, de l'éponger.

L'identification résolutive : ce terme offre le même genre d'ambiguïté que celui de *démonstration interprétative* plus haut convoqué. Pris dans « la guerre froide des démonstrations interprétatives », la démonstration vire à la monstration, à un « faire montre de », à une mise en avant où l'opération démonstrative semble n'avoir d'autre portée que de parade, d'étalage, de satisfaction narcissique. Mais si cette démonstration est bien ce qu'elle prétend être, à savoir une démonstration, elle aura pour effet contre les exigences immédiates de la libido narcissique, de se détruire elle-même en donnant la solution de ce pour quoi elle avait été appelée : quand un problème est résolu, il ne reste plus qu'à passer à autre chose. De la même façon, l'identification résolutive est bien une identification et à ce titre, aliénante, mettant en jeu cette discordance primordiale entre le Moi et l'Être que Lacan définit (la discordance) comme « la structure fondamentale de la folie »¹⁸ ; mais en tant que résolutive, cette identification ne saurait être conçue que comme limitant le développement des effets de cette discordance, comme introduisant une discordance qui fasse solution nouvelle (ré-solutive) au regard d'une discordance antérieure (impliquée par le *re* de la solution) et en quelque sorte davantage tendue.

Le concept d'une identification résolutive suppose donc une succession de phases. Ainsi, la désignation de la folie dans la figure de la belle âme apparaît-elle surdéterminée : il ne s'agit pas seulement de telle figure de l'esprit dont la problématique serait privilégiée, mais aussi d'une figure, d'une phase extraite d'une succession. La folie consiste dans l'écrasement de la phase en la stase. L'identification résolutive est ce qui dégage le sujet de cet écrasement.

Plus tard, chez Lacan viendront faire écho à cet abord de la paranoïa ces énoncés qui la cernent comme « un engluement imaginaire », une « congélation du désir »¹⁹. Mais il convient de noter surtout que si la formule de la paranoïa réussie est bien du 1^{er} décembre 1965, la description de ce qui serait une paranoïa réussie est, elle, bien antérieure, puisqu'il ne s'agit de rien d'autre que de la description même du stade du miroir.

Le stade du miroir offre en effet le paradigme de ce qui serait une identification résolutive, de ce par quoi se produit « une métamorphose

18. J. LACAN, *Ecrits*, p. 187.

19. J. LACAN, *R.S.I.*, Séminaire inédit du 8 avril 1975.

des relations de l'individu à son semblable »²⁰; et comme il n'est pas d'autre façon d'éponger les effets de la structure paranoïaque du Moi que cette identification résolutive, il faut considérer que le descriptif du stade du miroir donne les éléments les plus susceptibles de faire valoir ce qui serait une paranoïa réussie (ainsi par exemple l'abaissement « jubilatoire » de la tension produit par l'identification résolutive). Il a fallu recouvrir d'un accompagnement suivi l'enseignement de Lacan pour parvenir à ne pas repérer dans le stade du miroir le paradigme de la paranoïa réussie. C'est à ce genre d'aveuglement qu'on peut reconnaître l'efficacité d'une hiérarchie.

Il est vrai qu'il eut fallu de là pousser plus loin l'enquête pour préciser ce qui spécifiait l'identification résolutive, ce qui la faisait une identification aliénante certes (à cette aliénation aucune identification ne fait exception), mais d'une façon telle qu'elle n'hypothéquait pas définitivement le devenir de ce qui s'y constituait.

Première (au sens de l'alpinisme) des identifications résolutives, celle à l'image dans le miroir n'est, le texte l'indique, qu'un « cas particulier »²¹. L'insuffisance, dite alors congénitale, y est un temps dépassée qui prenait la figure de cette prématuration que Lacan ne recule pas à épingler comme Discorde primordiale (la majuscule est de lui). Que ce cas particulier fasse fond d'un ordre génétique aux allures « annafreudiennes », ceci est également explicitement noté.

L'identification n'est ici résolutive qu'à engendrer « la quadrature inépuisable des récolements du Moi »²²; mais que ceci puisse se produire, venir à l'effectivité, ne dépend pas de la seule dialectique imaginaire. Toutefois si la place de ce joint est dessinée dans la thèse, il ne sera véritablement mis au jour qu'avec l'introduction d'un mécanisme susceptible de venir spécifier la psychose. On sait — mais à vrai dire sans trop savoir ce qu'on sait en sachant cela — qu'il s'agira de l'opération dite de la forclusion (*Verwerfung* freudien).

Une paranoïa qui serait dirigée

La question de ce qui, intervenant d'un autre biais qu'imaginaire, produirait comme résolutive ou paranoïsante une identification imaginaire, cette question intéresse au premier chef la pratique psychanalytique.

20. J. LACAN, *Ecrits*, op. cit., p. 188.

21. J. LACAN, *Ecrits*, op. cit., p. 96.

22. J. LACAN, *ibid.*, p. 97.

Certes, il arrive qu'on assiste à des déclenchements de délires paranoïaques en tout début d'analyse, lors de la mise au jour de la demande inaugurale, ou encore après qu'une analyse, dit-on, ait eu lieu. Cependant ces cas, de par leur caractère exceptionnel, ne doivent pas favoriser une discussion qui séjournerait dans l'exception. La question ci-dessus concerne la psychanalyse qu'on la veuille thérapeutique, didactique ou quoi que ce soit d'autre qu'on choisira. Réciproquement il n'est pas interdit d'attendre que son traitement dans l'analyse renouvelle le savoir de la paranoïa.

On remarquera — sans pour autant imaginer qu'il y ait là la moindre antinomie — que le même abord de la psychanalyse a dégagé la fonction structurante de l'image dans le miroir et dénoncé cette pratique de l'analyse où l'analyste se voudrait un miroir vivant pour son patient. Ailleurs, et réciproquement, on a d'autant plus glorifié cette posture de l'analyste-reflet qu'on méconnaissait l'enjeu du miroir.

Comment l'analyse en vient-elle à éviter un engluement dans la méconnaissance auto-suffisante qu'oppose le Moi au *Durcharbeitung*? En 1948 la réponse de Lacan est celle-ci : *en induisant dans le sujet une paranoïa dirigée*. Dater ce texte ne fera pas oublier qu'il a été repris en 1966 pour ce rassemblement partiel qu'ont été les Ecrits.

Si on se souvient que la thèse prenait le parti d'exclure toute possibilité d'*induction* de la folie, préférerait, avec Régis, parler de « folie simultanée », il faudra alors convenir que le psychanalyste est ici appelé à réussir cette induction que ne réussit pas le fou. Qu'il en résulte un rebondissement, voire un renouvellement de la discussion du caractère communicable ou pas de la folie, ceci vaut d'autant plus d'être noté qu'on n'en a pas fini avec l'insistance de cette question. En 1977 encore Lacan se demandait publiquement si la psychanalyse n'est pas « ce qu'on peut appeler un autisme à deux ». Il est vrai que cette question qui, à mon avis, a été celle-là même de chacune des passes effectives dans l'École freudienne, n'avait pas pu y être abordée.

Pas moins surprenante peut apparaître la conjonction des deux termes de « paranoïa » et de « dirigée » puisque ce dont témoigne le paranoïaque est d'abord cela : on veut le diriger, il est lui-même un dirigé. On explique ainsi qu'il puisse, à l'occasion, être un efficace dirigeant puisque la sélection bureaucratique des cadres se fonde principalement sur le fait de savoir s'ils ont manifesté une suffisante tolérance à être dirigé. Lacan n'écrit certes pas que l'analyse consiste à induire dans le sujet un paranoïaque dirigé ! La formule serait à la fois pléonasmatique, paranoïaque et bureaucratique. Que peut donc être une paranoïa dirigée ?

Il y a une subtilité incluse dans cette formule. Elle apparaîtra tout de

suite repérable si on rend la formule dans les termes de Freud. Elle se dirait alors « névrose narcissique-de transfert » soit un non sens que le point de vue freudien se devrait, à l'entériner comme tel, de rejeter. Ce caractère tératologique n'est pas moins grand chez Lacan puisqu'introduire dans le sujet une paranoïa — fut-elle dirigée — revient à y faire prévaloir la relation narcissique alors qu'il s'agit précisément, cette prévalence, de la contourner et par là de la lever. Dire qu'il y aurait ici une sorte de traitement homéopathique de cette relation ne laisse pas quitte avec l'énormité.

La subtilité consiste à ne pas négliger cette prévalence, à lui laisser prendre dans l'analyse une place telle qu'il soit possible d'en désarmer les développements « naturels ». C'est dire qu'il y a un problème de l'identification résolutive et qu'à pointer dans l'analyse une paranoïa dirigée on se met en posture de ne plus pouvoir éviter ce problème. Lorsque Lacan donne pour didactique toute analyse, il accentue cet inévitable. En effet admettre que la fin de la didactique ne saurait procéder d'une ultime identification, d'une identification à l'analyste, équivaut à pousser, aussi loin que l'expérience le permet, la question elle-même de la paranoïa en s'interdisant de noyer le poisson avec la notion d'une identification résolutive dont la définition, il faut en convenir, restait floue. L'identification à l'analyste n'est pas résolutive du transfert, n'est pas une issue pour la paranoïa dirigée.

Que voudrait dire qu'il en soit autrement ? Il faudrait alors admettre que là où il y avait un psychanalyste, oh ! miracle parthénogénétique, en voici maintenant deux. Dans cette perspective où prime le deux il n'y aurait que de l'analyste doublure, ce qui veut dire aussi que les psychanalystes, contrairement aux apparences, iraient nécessairement par deux. C'est également impliquer que celui qui s'adresserait à un analyste se trouverait avoir affaire à au moins deux : celui qui est là et celui qui serait là, véritable analyste, quand n'est plus là celui qui est là. Il faut convenir que cet escamotage des difficultés offre bien des avantages, non pas au névrosé, mais à la névrose certainement.

Le privilège *de principe* accordé à la didactique par Lacan a pour corrélat de ne pas évacuer (par exemple à l'aide de la fausse opposition soignant/soigné) ce point où analysant et analyste deviennent l'un de l'autre, des doublures, — ce qui est ce qui s'offre inéluctablement lorsque l'analysant passe au psychanalyste.

De fait la chose ne manque pas de se présenter et le lecteur doit savoir que la figure ici dessinée de ce « deux analystes » ne relève pas de la seule imagination. Lorsqu'il s'agissait, avec la mise en œuvre de la passe, de mettre au jour ce qui se présentait dans le défaut de l'identification résolutive à l'analyste, d'interroger la possibilité d'autres

issues pour la paranoïa dirigée, d'apporter de cette façon une contribution qu'on aurait pu attendre décisive à la question de la paranoïa, tout ce montage s'est trouvé dérapé, mais pas de n'importe quelle façon, puisque ce dérapage a consisté à interpréter la passe comme un supplément d'analyse (on disait même « une chance supplémentaire »), comme un autre lieu analytique, bref en impliquant l'existence d'un autre analyste, en ramenant ainsi toute l'affaire dans l'analyse, c'est-à-dire là même où elle ne pouvait, par définition, être traitée. Qu'ait passé inaperçue dans la même foulée, la distinction entre « nommer » et « interpréter » était nécessaire à cette hystérisation de la passe; n'est-on pas, à deux, bien au-dessus des problèmes de nomination? Hautisme à deux.

Il faut, pour saisir ce que serait la psychanalyse comme paranoïa dirigée, prendre pour contraste une psychanalyse qui paranoïserait le sujet. Lacan étudie cela principalement dans le séminaire sur le Moi. On peut noter que ce séminaire est couplé historiquement avec celui sur les psychoses, comme ont été couplés les textes de la thèse et du stade du miroir.

Si un psychanalyste menait une cure conformément à la doctrine de la relation d'objet, alors une telle cure aurait pour effet de paranoïser le sujet. Un cas de Fairbairn, longuement commenté²³, à la fois étaye et confirme ce constat. Cette façon d'analyser fait le Moi lourd de ses pulsions d'abord en les identifiant pour lui (c'est-à-dire à sa place) puis en les lui mettant sur le dos sous prétexte de vouloir les lui faire admettre pour siennes.

Ce n'est pas cet élargissement du Moi que désigne la formule de la paranoïa dirigée; s'il y a une nécessité pour la paranoïa induite, ce n'est pas celle d'offrir au Moi de nouvelles, plus complètes et mieux ajustées figures d'identification. Bien plutôt s'agit-il de la mise en place d'un espace imaginaire pour que puisse « se développer (r) cette dimension des symptômes qui les structure comme îlots exclus, scotomes inertes ou automatismes parasitaires dans la fonction de la personne »²⁴. En un mot pas d'île sans espace maritime, de scotome sans champ visuel, de parasite sans personne.

Avec cette dernière et discrète allusion à la notion de personnalité et ce qui y fait contraste au titre du symptôme, qui donc, comme la psychose paranoïaque de la thèse, est pathologique de cette discordance

23. J. LACAN, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Ed. du Seuil, 1978, pp. 313-316, voir aussi les pages 282, 283 et 288.

24. J. LACAN, *Ecrits, op. cit.*, p. 109.

même, une ambiguïté se fait jour : ce n'est plus seulement l'être-érogénéité du Moi qui est persécutive mais le symptôme en tant que tel.

Le texte anticipe ici sur ce qui lui sera une suite tardive. Entre les deux, dans le séminaire sur le Moi, la distinction du grand Autre et du petit autre, l'articulation avec le schéma L de ce qui est ainsi distingué (le rapport imaginaire a-a' et ce qui vient au Sujet de l'Inconscient soit la ligne A-S), déploient la possibilité d'une médiation de la relation imaginaire, suggèrent qu'il ne dépend pas d'elle-même que prenne toute son ampleur ce ravage dont elle est porteuse essentiellement. Il suffira d'ailleurs de se reporter au texte qui introduit le schéma L pour constater que cette introduction vient juste après une discussion de ce type de pratique de la psychanalyse qui peut produire une paranoïa postanalytique, voire fournir, avec la littérature qu'elle promeut, à cette paranoïa, un délire prêt-à-porter. Le schéma L est donc introduit comme l'écriture des éléments essentiels susceptibles de permettre une autre orientation de la pratique analytique. Le schéma L est un « comment ne pas paranoïser le patient »²⁵.

Si la folie était l'infatuation qui résultait d'une identification sans médiation, si l'aliénation paranoïaque consistait en « un virage du je spéculaire au je social »²⁶, ce n'est plus maintenant dans une nouvelle identification résolutive que Lacan cherche à définir ce qui ferait obstacle à l'effectuation de la structure paranoïaque du Moi (je ne suis pas ici en train de dire que la question de l'identification résolutive se trouve définitivement réglée ; on sait qu'à l'extrême pointe de son enseignement Lacan lui a donné l'ultime figure de l'identification au symptôme). Dans le moment du rapport de Rome, Lacan accentue le fait que cette identification dite sans médiation ne saurait pour autant procéder d'une extra-territorialité au langage. Il s'agit donc d'interroger le rapport du sujet au langage pour y trouver ce qui, dans certains cas, rend inopérante la médiation de la relation imaginaire que le langage produit chez l'être parlant.

Schreber remis debout

Freud, dit Lacan, donne du texte du président Schreber « un déchiffrement champollionesque »²⁷. On considèrera ici que cet épinglage

25. J. LACAN, *Le Moi...*, op. cit., pp. 282-284.

26. J. LACAN, *Ecrits*, op. cit., pp. 98, 168-170.

27. J. LACAN, *Les psychoses*, Paris, Ed. du Seuil, 1981, p. 19.

n'est pas une simple façon de parler, ni même l'indication d'une analogie. La suite du texte de Lacan explicite cela. Ce texte note que Freud identifie les oiseaux du ciel schrébérien à des jeunes filles puis, de là, parvient à « remettre debout l'usage de tous les signes de cette langue » — celle que Schreber lui-même nomme la langue fondamentale. Une identification correcte d'un signifiant comme tel localisé (c'est-à-dire écrit) livre, pour peu qu'on s'en tienne à ses seuls résultats et qu'on poursuive un même mode de la lecture, l'ensemble des énoncés proposés ; cette identification permet ainsi non seulement de « reconstituer toute la chaîne du texte » mais aussi la langue même dont il est fait. Ce sont là les caractéristiques majeures du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion.

Mais s'il a fallu ainsi que Freud remette debout le texte de Schreber s'il a fallu un déchiffrement, c'est que son sens n'était pas accessible à une lecture qui se caractériserait par l'immédiateté, c'est que ce texte se différenciait, malgré les apparences, des écrits usuels qui laissent imaginer cette immédiate accessibilité.

Lire équivaut donc ici à « déchiffrer » ; lire implique ainsi que le texte soit pris en compte comme chiffre. Une telle prise en compte se présente comme incontournable pour ce qui concerne le texte que donne à lire le psychotique. C'est que ce qui spécifie sa façon d'user du langage (cette façon est ce sur quoi la question se trouve maintenant centrée) frappe non pas par quelque chose qui serait relâché, voire déficitaire, mais au contraire par son tout particulier sérieux, par un réglage de ce qui se produit comme parole ou écrit sur le cristal même de la langue, autrement dit sur ce qui, de la structure du langage, ne se révèle que de l'écrit.

Le psychotique assoit ses interprétations en les fondant sur l'écrit. Telle est la raison qui les rend illisibles, qui décourage leur lecture, qui aussi bien réclame leur déchiffrement et donne à l'ensemble de ses productions cet aspect de mise à nu, de présentation à ciel ouvert des opérations de l'inconscient, que Lacan avait noté dans sa thèse, puis réaffirmé dans le séminaire sur les psychoses : ces interprétations, écrites, le sont trop.

En ce *trop écrit* consiste ce que Lacan a nommé « automatisme de la fonction du discours »²⁸ qui spécifie la parole du psychotique, qui lui donne sa liberté à l'endroit du sens. Mais en revanche, ce *trop écrit* est une chance pour la lecture des interprétations délirantes puisqu'il est, de là, envisageable de faire fond sur les mécanismes qui sont ceux de

28. J. LACAN, *Les psychoses*, op. cit., p. 182.

l'écriture, d'y prendre un appui pour déchiffrer ces interprétations. Certes la condition de possibilité de tels déchiffrements sera de ne pas réduire l'écriture à une alphabétique, de ne pas écraser dans la seule transcription l'opération de l'écrit.

Voici donc deux lectures ainsi orientées. La première interprétation est extraite du grand article de Guiraud²⁹ comme étant le cas le plus exemplaire de cet article ; la seconde sera privilégiée en ce qu'ayant eu la possibilité d'interroger celle qui l'offrait à mon embarras, l'affaire de l'interprétation délirante s'en est trouvée, pour finir, mieux dépliée.

Soit donc l'interprétation délirante plusieurs fois mentionnée par Guiraud et extraite de l'observation d'un certain M.B. : « Une autre fois, voyant un infirmier avec un col en *celluloïd*, il en conclut que le jeu de dames dont il se sert lui a été envoyé d'Allemagne par Loulou, la fille de son patron. En effet, en prononçant toujours avec l'accent alsacien, *celluloïd* représente *c'est Loulou Lloyd* (Lloyd étant la Compagnie de navigation qui a transporté le colis). » Cette interprétation appelle plusieurs remarques.

Il n'y a pas lieu tout d'abord de considérer comme particulièrement significative ici l'intervention de l'accent alsacien ; en effet l'observation témoigne du caractère coutumier, chez M., de ce type de transformation : ainsi Paris prononcé à l'alsacienne donne Baris ce qui veut dire qu'en cette ville le peuple bas rit, se moque du monde, et qu'il y a donc de bonnes raisons d'y être malheureux. Ainsi s'explique le « toujours avec l'accent alsacien » de Guiraud.

Le premier événement a consisté, pour M., dans la vision du *celluloïd*. Je dis du *celluloïd* et non pas du col de *celluloïd* afin de préciser ce dont il s'agit à savoir un certain nombre de traits qui sont distinctifs de cette matière et par là évocateurs de son nom. Le col, semble-t-il, ne joue aucun rôle dans l'interprétation délirante qui suit ; c'est seulement dans l'après-coup de cette interprétation qu'il est possible d'asserter que c'est du *celluloïd* qui a été vu. Certains traits ont fait image de *celluloïd* de la même façon que certains autres traits peuvent faire image de bois lorsque, présentant une planche à quelqu'un, et lui demandant de me dire ce que je lui présente là, cette personne peut répondre bien des choses, « une planche », « un plan », « un rectangle », « un objet » et éventuellement, si sont isolés, distingués ses traits caractéristiques : « du bois. » On considérera donc qu'il y a eu là, pour M., la présentation de l'image du *celluloïd*. Le terme d'image s'impose en effet si on prend

29. P. GUIRAUD, *Les formes verbales de l'interprétation délirante*, Annales Médico-Psychologiques, Paris, 1^{er} semestre 1921.

garde de ne pas méconnaître que l'objet celluloïdique n'est repéré comme celluloïd qu'en étant identifié à l'image du celluloïd que M. avait dans la tête. Au lieu du col de l'infirmier, M. se trouve avoir affaire au pictogramme du celluloïd.

Est-ce à dire qu'il s'agirait là d'une écriture pictogrammatique ? Certainement pas si on entend par là une écriture qui serait la figuration imagée d'une série d'objets. Dans l'interprétation délirante le pictogramme de celluloïd est pris comme écrivant un signifiant de la langue, renvoie au mot « celluloïd » (jusque-là l'affaire n'interdit pas qu'on la classe comme pictographique), mais c'est pour aussitôt donner un prolongement à ce renvoi. Le fait décisif est ce prolongement.

En quoi a-t-il consisté ? M. lit l'image du celluloïd non pas comme renvoyant à l'objet qui serait l'en soi du celluloïd mais comme écrivant « c'est Loulou Lloyd » ; il prend donc, dans sa lecture, un appui décisif sur l'homophonie. L'image du celluloïd écrit le signifiant « c'est Loulou Lloyd » : l'opération de cette lecture est celle — tout à fait bien repérée par ceux qui s'intéressent aux écritures — du rébus à transfert.

Quel statut donner dans cette lecture à l'image du celluloïd (ou si on préfère ici, à l'objet pris comme se présentant lui-même, comme image de lui-même) ? Cette image ne diffère en rien de celle de la massue 𐀀 qu'on translittère *hd* mais qui, par rébus à transfert, écrit aussi bien le substantif « dommage » ou cet autre homophone qu'est dans la langue égyptienne classique, l'adjectif « blanc ». On sait que la grande majorité des idéogrammes chinois sont forgés par rébus à transfert. Comme au temps où il a fallu écrire les noms propres du panthéon bouddhiste, maintenant encore, et tout aussi bien, on fait fond du rébus à transfert pour écrire la plupart des mots techniques et scientifiques que les chinois doivent s'approprier : « logique », « aspirine », « vitamine » sont ainsi rendus.

C'est parce que la lecture de M., au fond tout à fait banale dans le champ de l'écriture, met en jeu un rébus à transfert qu'il y a lieu de la situer comme un fait d'écriture. Ayant déjà montré en quoi le rébus à transfert était identifiable à une translittération je dirai ici la chose d'un mot : l'homophonie impliquant une écriture alphabétique, la figure de celluloïd écrit, dans l'interprétation de M., ce qui s'écrit autrement — à savoir « c'est Loulou Lloyd » ; cette opération constitue donc la mise en rapport de deux écritures, l'une figurative et l'autre alphabétique. L'écriture figurative, ici, et à l'envers de ce qu'on imagine être l'histoire de l'écriture, écrit ce qui se donne, avec l'homophonie, dans une écriture alphabétique. Cette écriture de l'écrit s'avère donc une translittération ce qui, en retour, permet de situer l'interprétation dite délirante comme un fait d'écriture.

Jusqu'à là il s'est agi de suivre les indications de M., sans s'en tenir, comme s'y résoud Guiraud, à une interprétation non pas verbale mais verbeuse qui consiste à recevoir le « c'est Loulou Lloyd » comme l'indice d'un « refoulement progressif du sens critique par l'état affectif pathologique »³⁰. D'ailleurs M. s'était déjà heurté à ce genre de traduction obstinément sourde. Il savait même, à l'occasion, prendre la plume pour éclairer l'Académie de médecine et orienter son attention sur les faits qui tiennent leur consistance du chiffre : « *Pourquoi y a-t-il des gens qui viennent au monde à date fixe et pourquoi deviennent-ils fous à date fixe ?... Pour les docteurs qui ne verraient là que des chiffres n'ayant rien à faire avec la médecine, je tiens des renseignements plus précis à leur disposition* »³¹. Mais il y a lieu maintenant de faire un pas de plus, de présenter une conjecture susceptible de rendre compte de ce pour quoi il a fallu que M. lise « c'est Loulou Lloyd » cette image du celluloid qui tombait sous son regard. Qu'est-ce qui a nécessité cette lecture ? Et en quoi a-t-elle produit, chez M., un abaissement de la tension, autrement dit en quoi l'a-t-elle satisfait ?

Guiraud précise que ce qu'il nomme une « tendance interprétative », (soit : la production plus ou moins soutenue d'interprétations délirantes) « est exclusivement localisée au thème délirant »³². Qu'il cite le cas de M., immédiatement après cette notation clinique, rend d'autant plus étrange qu'il n'ait pas tenté de lier le thème délirant mis en avant par M. avec l'interprétation « c'est Loulou Lloyd ». Ceci justifie qu'on s'essaye ici à produire ce lien.

Le thème persécutif du délire de M. est simple : on l'accuse d'assassinat. Les persécuteurs ont donc la figure de la police mais aussi celle de sa fiancée et, plus tard, celle de son médecin. Guiraud écrit : « Si M. considère son médecin comme un paysan c'est qu'il a compris qu'il s'associait à ses persécuteurs »³³. L'image est plus précisément celle d'un *paysan endimanché* c'est-à-dire d'un être pas à son aise, habitant gauchement un trop beau et trop inhabituel costume, trop embarrassé par sa mise pour être véritablement dangereux. Pour M. la figure du paysan endimanché vient s'opposer, en s'y superposant, à celle de ses persécuteurs, apporte une réponse tranquillissante à l'idée que ce Dr Archambault ferait partie du groupe de ses persécuteurs.

Il y a cependant une précision à apporter, et qui est de taille. C'est que l'identification du Dr Archambault au paysan, si elle a bien cette

30. P. GUIRAUD, *op. cit.*, p. 412.

31. *Ibid.*, p. 408.

32. *Ibid.*, p. 409.

33. P. GUIRAUD, *op. cit.*, pp. 409 et 406.

portée que je dirai contre-persécutive (c'est-à-dire persécutive, ce « contre », chacun le sait, est un « tout contre ») ne tient pas sa consistance de ce que je viens d'évoquer ici comme signification attendant à la figure du paysan endimanché. L'identification du Dr Archambault comme persécuteur n'est pas sémantique ; elle a sa raison dans un fait d'écriture c'est-à-dire de lecture du signifiant, d'une lecture spécifique puisqu'elle ne se précipite pas dans la compréhension mais localise comme tel le signifiant, le prend en compte comme signifiant c'est-à-dire détaché de sa valeur dans le code. Le Dr Archambault — Guiraud le note — est un persécuteur pour la raison qu'il se nomme Archambault et que la dernière syllabe de ce nom est homophone (toujours l'alsace) au signifiant Bauer qui veut dire paysan ; il s'agit donc d'un paysan qui, pour paraître ainsi bien habillé, ne saurait être qu'un paysan endimanché c'est-à-dire pas dangeureux à moins que la police n'ait précisément choisi ce déguisement du paysan endimanché pour son enquête auprès de M.

Ainsi se trouve reconstituée la chaîne des opérations qui, pour conclure, identifient le Dr Archambault comme persécuteur. Il y a là un jeu du type question/réplique où le persécuteur se constitue sur le mode de ne l'être pas, où à la question « Est-ce quelqu'un du groupe de mes persécuteurs » la réponse « Mais non, voyons ! ce n'est qu'un paysan endimanché, la preuve... », de prendre appui sur une identification symbolique (sur la littéralité homophonique), la réponse, ainsi produite comme affirmative apparaît comme d'autant mieux fondée qu'elle se trouve, pour finir, déniée. Or ce jeu, en quoi consiste la persécution même, est également repérable dans l'interprétation délirante « c'est Loulou Lloyd ».

Il faut ici noter que le mot « celluloïd » était, au début de ce siècle un mot d'introduction récente dans la langue française. C'est dire qu'un tel mot se présente d'abord à ceux qui vont être amenés à le rencontrer puis à l'admettre dans leur lexique par sa face signifiante. On sait que pendant un temps ces mots candidats au dictionnaire (ou admis par ces derniers depuis peu) restent, pour une part des locuteurs, des mots étranges semblables à ce qu'on obtient des mots usuels en les répétant plusieurs fois et jusqu'à s'en étonner. Je fais donc l'hypothèse que si le mot « celluloïd » était, en effet, connu de M., ce ne devait pas être pour lui un mot usé par l'habitude, constitué comme un élément du code ; aussi se présentait-il à lui comme partiellement énigmatique, comme susceptible de prendre en charge, au titre de signifiant et du fait de sa relative liberté, de sa disponibilité, un autre signifiant. Je n'invente pas ce statut de certains mots ; on sait que Lacan a épinglé cette disponibilité pour le chiffage à propos des termes qui sont, pour être

ceux d'une langue étrangère, mal connus du sujet qui, cette langue, la sait juste un peu.

Voici donc la reconstruction après-coup des différentes opérations mises en jeu par la production de l'interprétation délirante.

M. identifie certains traits qu'il prélève sur le col d'un infirmier comme marque du cellulöid. Le nom s'en trouve ainsi lui-même convoqué. Mais ce nom pris comme signifiant évoque un autre signifiant. Lequel aura-t-il été? La réponse ici ne saurait qu'être conjecturale. Et on en est réduit à s'en référer au délire, comme Guiraud y invite, pour étayer quelques propositions. Ainsi le mot « cellulöid » pris comme signifiant a-t-il pu suggérer le mot « cellule » puisque c'est en cellule que finirait M. si son persécuteur policier lui mettait le grappin dessus. Mais ce peut être aussi le mot « cellulose » qui évoquerait cette fiancée pharmacienne que M. compte au nombre de ses persécuteurs. On peut à la vérité se dispenser de se précipiter à vouloir valider telle ou telle conjecture. L'important est que « cellulöid » a évoqué un autre signifiant en rapport étroit avec les persécuteurs; cet autre signifiant a en effet sa place toute constituée entre le pictogramme du cellulöid et « c'est Loulou Lloyd » comme il y a eu place pour « Bauer » entre le nom d'Archambault et le paysan endimanché. On peut être certain de l'intervention de ce signifiant à en juger par ce qui lui a fait réplique à savoir la translittération du pictogramme du cellulöid en « c'est Loulou Lloyd » — laquelle translittération, de par son caractère rigoureusement écrit, venait assurer à M. qu'il n'y avait rien d'autre à lire, dans le pictogramme du cellulöid que ce qu'*effectivement* il y lisait, à savoir « c'est Loulou Lloyd ». « C'est Loulou Lloyd » équivaut strictement au paysan endimanché et présente donc la même portée persécutive. « C'est Loulou Lloyd » habille le signifiant qui signerait pour M. l'intervention de ses persécuteurs de la même façon que le véritable responsable du meurtre dont on l'accuse (un employé de sa fiancée) a su, pour commettre son forfait, s'habiller d'un costume gris qui lui appartenait.

On suppose donc qu'il y a eu, pour M., avec l'image du cellulöid, un signifiant qui s'imposait et que ça a été pour lui une façon de contrecarrer cette imposition que de lire le pictogramme « c'est Loulou Lloyd »; la lecture se devait d'autant plus d'être littérale que son enjeu était, la mise à l'écart de ce qui s'imposait en en effaçant la cause matérielle. L'opération de l'interprétation délirante est ainsi susceptible de se condenser en une formule : c'est lu le cellulöid ! La preuve : c'est

Loulou Lloyd. Voici donc cette interprétation remise debout, c'est-à-dire présentée à la façon d'un Boby Lapointe.

Que M. doive mettre en place le jeu d'une réplique trouve sa confirmation dans une notation de Guiraud : « On l'avertit par signaux, il transmet sa pensée par une sorte de télégraphe sans fil et reçoit la réponse sous forme d'intuition³⁴. » Schreber lui aussi, on s'en souvient, fait réplique d'une homophonie pour désarmer l'effet empoisonnant des messages préfabriqués que lui serinent les oiseaux parleurs³⁵.

Ainsi l'interprétation délirante se confirme-t-elle un fait d'écriture ; mais l'intuition délirante, qui en diffère sensiblement, s'avèrera ne l'être pas moins. Elle démontrera même mettre en œuvre certaines modalités signifiantes (comme le déterminatif) qui relèvent du seul écrit. La suite de cette étude présentera donc un cas d'intuition délirante pour l'analyser et situer de là ce qu'on peut entendre par l'opération dite de la forclusion.

Oh dis-le !

.....

35. D.P. SCHREBER, *op. cit.*, p. 175.

La folie à deux

La folie à deux est un bord que la psychanalyse ne peut éviter. Ce qui peut les distinguer n'est pas si aisé à établir. Pour la suite de cette discussion nous ouvrons ici ce dossier en rassemblant des extraits des principaux textes classiques (introuvables ou d'accès difficile) ; ils frayent, dans la clinique psychiatrique, cette forme du délire paranoïaque qu'est le délire à deux.

Les premiers travaux sur la folie à deux ont vu le jour, en France, à la fin du XIX^e siècle. Arnaud (« La folie à deux », *A.M.P.*, mai 1893) écrit : « L'ère scientifique de ces travaux ne s'ouvre vraiment qu'en 1873 avec le mémoire sur la folie à deux communiqué à la société médico-psychologique par Lasègue et Falret » (publié dans les *A.M.P.* en 1877).

Plusieurs études avaient cependant précédé celle de Falret et Lasègue. Moreau de Tours en 1859 donne quelques exemples ; en 1860 Baillarger relate brièvement quatre observations de folie communiquée. Voici un extrait de cet article (*A.M.P.*, 1860) :

QUELQUES EXEMPLES

DE

FOLIE COMMUNIQUÉE

Par M. le D^r BAILLARGER.

On conduit quelquefois le même jour dans un service d'aliénés plusieurs membres de la même famille, atteints de monomanie, et dont le délire offre exactement les mêmes caractères. En interrogeant l'un de ces

malades, on sait par avance quelles sont les conceptions délirantes de l'autre. Si, dans les cas dont nous parlons, on obtient des renseignements, on apprend que la folie n'a pas éclaté simultanément chez les deux malades, mais qu'elle a été antérieure de plusieurs mois chez l'un des deux, et qu'elle s'est ensuite peu à peu communiquée à l'autre.

.....

Dans une autre circonstance, j'ai vu le mari devenir aliéné sous l'influence et par l'effet de la pression que sa femme exerçait sur lui. Ce qu'il y a de bien singulier dans ce dernier exemple, c'est que la femme, douée d'une intelligence certainement supérieure à celle de son mari, et qui avait troublé sa raison en lui imposant pour ainsi dire le délire auquel elle était en proie, le fit placer à l'hospice de Bicêtre, alors qu'elle-même resta en liberté.

Les faits de ce genre sont rares, mais ils soulèvent des questions du plus haut intérêt pour la pathogénie de la folie. Je me borne aujourd'hui à les signaler, mais je me réserve d'en faire ultérieurement un examen approfondi.

Maret (1868) et Macey (1874) consacrent une thèse à la folie communiquée. Fleming en Allemagne publie cinq observations de délire communiqué. Legrand du Saule (1871) consacre un chapitre de son livre (« Du délire de persécution ») au délire à deux.

De l'article de Falret et Lasègue paru en 1877, nous ne reprendrons ici que l'introduction car il a été réédité dans « Analectes » (laboratoires Théraplix) et dans la collection « Rhadamante » chez Privat (C. Lasègue, « Ecrits psychiatriques », 1971).

PATHOLOGIE

LA

FOLIE A DEUX

OU FOLIE COMMUNIQUÉE

Par les D^{rs} Ch. LASÈGUE et J. FALRET

Il est de principe que l'aliéné, quelle que soit la forme de sa maladie, résiste avec une obstination malade elle-même à tous les arguments qu'on peut faire valoir à l'encontre de son délire. La contradiction l'arrête ou le laisse indifférent, mais elle ne change rien au fond de ses idées. Intimidé ou déjà sur la voie de la guérison, il consent tout au plus à se taire, mais son intelligence ne bénéficie pas de ces réticences calculées. Il est, sous ce rapport, comparable, à quelque degré, aux enfants qui

renoncent devant la menace à l'expression de leur sentiment, tout en s'ingéniant à montrer qu'ils ne s'engagent pas au-delà d'une concession apparente. Si la folie n'excluait pas la persuasion, elle ne serait qu'une erreur au lieu d'être une maladie.

Par compensation, l'aliéné n'agit pas plus sur les gens sains d'esprit, que ceux-ci n'agissent sur lui. On a dit que l'aliénation était contagieuse, et que la fréquentation des malades ne devait pas être considérée comme exempte de danger pour ceux qui vivent en contact avec eux. La chose peut être vraie pour les prédisposés en quête d'une occasion, elle est absolument fautive pour l'immense majorité des hommes raisonnables. Les infirmiers des asiles ne sont pas plus exposés que ceux des hôpitaux, et la cohabitation avec les malades n'entraîne pas, pour la famille, plus de danger. De même qu'on ne réussit pas à les convaincre, de même les fous ne parviennent pas à persuader ; pour qu'il en fût ainsi, il faudrait qu'ils eussent à leur service des ressources morales et intellectuelles incompatibles avec leur état pathologique. Le prosélytisme, quand il s'agit d'idées étranges auxquelles répugne la raison, n'est pas une œuvre facile, et elle n'aurait de chances de succès qu'en se dépensant dans une lutte infatigable. Or, l'aliéné vit étranger à l'opinion des autres ; il se suffit à lui-même et peu lui importe, tant sa croyance s'impose avec une autorité irrésistible, qu'on veuille ou non le suivre sur le terrain dont on ne le dépossèdera pas.

Il s'établit ainsi une ligne de démarcation absolue qui n'admet pas de compromis.

.....
 Les choses se passent ainsi dans la supposition d'un délire absolu en regard d'une intelligence correcte. C'est heureusement la condition la plus fréquente ; mais il existe des cas où la scission entre l'aliéné et ceux qui vivent dans sa familiarité n'est pas aussi formelle, et c'est à ces faits exceptionnels qu'est consacrée cette étude.

Le problème comprend alors deux termes entre lesquels il s'agit d'établir une équation : d'une part, le malade actif ; de l'autre, l'individu réceptif qui subit, sous des formes et à des degrés divers, son influence.

.....
 C'est tout un travail d'enquête psychologique de discerner, au milieu de ces éléments assez confus, la part qui revient au contagium et celle qui appartient à la nature mentale du confident.

A un autre point de vue, l'aliéné subit la pression de celui qui s'associe à ses divagations, les encourage, les coordonne et les adapte plus ou moins à la vraisemblance. Pour que cette solidarité, dont ni l'un ni l'autre n'est conscient, s'établisse, il faut un concours de circonstances dont il n'est pas impossible de se rendre compte.

L'aliénation brutale, en dehors des possibilités, ne sollicite pas et n'obtiendra jamais l'adhésion des assistants ; par contre, les délires qui côtoient la vérité ont d'autant plus de chance d'acquiescement, qu'ils s'accroissent mieux à un sentiment, ou, comme auraient dit les théologiens, maîtres en casuistique morale, qu'ils flattent davantage une concupiscence humaine.

L'aliéné qui affirme un fait notoirement faux est à l'instant convaincu d'imposture. L'objet qu'il regarde n'est pas visible à ceux qu'il ne saurait

entraîner dans la sphère de son hallucination ; la voix qu'il entend n'est pas perçue ; la persécution organisée, rendue publique par les journaux ou par les écrits, n'a à son avoir ni livres, ni feuilles périodiques. Il n'y a pas à dire qu'un autre fou pourrait être séduit ; les aliénés confirmés n'ayant jamais de ces docilités et restant maîtres absolus de leur délire.

Si, au contraire, le malade se maintient dans le monde des conjectures et des interprétations, si les faits qu'il invoque appartiennent au passé ou ne sont que des appréhensions pour l'avenir, le contrôle direct devient impossible. Comment prouver à un autre et à soi-même que l'événement, dont l'aliéné raconte les détails avec une prolixité persuasive, n'a pas eu lieu. La leçon qu'il s'est apprise à lui-même n'admet ni variantes, ni lacunes ; sa mémoire est topique parce qu'elle fait exception de tout, à l'exclusion des idées malades. On ne le prend jamais en défaut, à quelque date que remonte l'aventure, et sa persuasion, à force d'être monotone et circonscrite, devient communicative.

Plusieurs psychiatres, dont Baillarger, émirent des critiques sur la doctrine de la contagion de la folie qui soutenait le travail de Falret et Laségue. Ainsi que le rapporte Régis, le 28 juillet 1873 « Baillarger insiste encore sur la distinction à établir entre les faits de crédulité et le délire vrai ».

Mais c'est à Régis que revient le mérite d'avoir poussé ses critiques jusqu'au point de reformuler la question du délire à deux en proposant l'appellation : « folie simultanée » pour désigner la folie à deux.

« Ayant eu la bonne fortune d'observer quelques faits de ce genre nous avons pu nous convaincre que les réserves émises au cours d'une discussion par MM. Baillarger et Lunier devenaient dans la pratique des vérités incontestables, et qu'il y avait lieu de distinguer, dans ce qui porte le nom de folie à deux, les cas où l'un des sujets est aliéné, l'autre ne dépassant pas les limites de la crédulité, de ceux, plus complexes comme aussi plus rares, où les malades sont réellement aliénés tous deux. »

Daumezon remarquait : « à 25 ans il (Régis) n'a pas hésité à écrire avec une belle audace contre les opinions classiques les plus reçues : "la folie simultanée est la seule vraie forme de délire à plusieurs." »

Voici donc quelques extraits de sa thèse (1880) « La folie à deux ou folie simultanée ».

LA FOLIE A DEUX

OU

FOLIE SIMULTANÉE

La folie à deux est constituée par un délire similaire, absolument identique, ou plutôt le même délire s'observant à la fois chez deux sujets vivant dans un contact intime et prolongé.

.....
 Nous voici arrivé maintenant au point capital de notre étude, à la vraie *folie à deux*.

Nous avons examiné jusqu'ici les cas où deux individus déraisonnent ensemble, l'un étant aliéné, l'autre demeurant en deçà de la folie. Il nous reste à décrire les cas, plus complexes et plus rares, où les sujets sont réellement fous tous deux.

Pour la plupart des aliénistes, on pourrait dire même pour tous, il n'existe entre ces deux particularités pathologiques aucune différence de fond réelle, et elles ne se séparent que par une simple question de degré, relative à l'intensité du délire chez l'être récepteur. Elles reconnaissent toutes deux pour cause la contagion ; dans l'une comme dans l'autre, on retrouve les mêmes éléments essentiels du problème : 1° *différences intellectuelles entre les deux malades* ; 2° *existence d'un actif et d'un passif le premier, primitivement aliéné, communiquant son délire au second* ; 3° *intensité variable du délire, toujours plus marqué chez l'actif que chez le passif* ; 4° *guérison plus ou moins rapide de ce dernier, lorsqu'il se trouve soustrait à l'influence de son congénère*.

C'est ici que nous nous séparons complètement de l'école. Ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de notre travail, nous ne saurions croire à la communication de la folie proprement dite. Pour nous, la *folie à deux* et par folie à deux nous désignons spécialement les cas d'aliénation confirmée chez les deux sujets, est essentiellement caractérisée *par un délire partiel, ordinairement de persécution, survenant SIMULTANÉMENT chez deux individus franchement héréditaires ou simplement prédisposés, et cela, en vertu : 1° de cette prédisposition morbide ; 2° du contact intime et perpétuel dans lequel ils vivent ; 3° d'influences occasionnelles qui agissent à la fois sur eux, et jouent, à l'égard de la production de leur délire, le rôle de causes déterminantes*.

On le voit, la différence est grande entre ces deux opinions. L'une, ayant pour principe la communication du délire, s'appuie, pour la démontrer, sur un certain nombre de conditions spéciales, toujours les mêmes ; l'autre, niant l'existence de cette communication, admet simplement la *simultanéité* du délire, en raison de trois causes particulières, agissant à la fois sur les deux sujets ; 1° *prédisposition morbide* ; 2° *contact* ; 3° *influences occasionnelles*.

Discuter la première et exposer la seconde, tel est l'objet de ce chapitre.

1° Pour que la théorie de la folie à deux généralement admise soit exacte,

il faut que chacun des termes sur lesquels elle repose soit lui-même indiscutable, c'est-à-dire que dans tous les cas ; 1° l'un des individus soit plus intelligent que l'autre ; 2° que le premier, primitivement aliéné, ait, à la longue, communiqué son délire au second ; 3° que celui-ci soit toujours moins atteint que son congénère ; 4° qu'il ait guéri rapidement, lorsqu'il s'est trouvé soustrait à son influence.

Or, nous allons montrer qu'il n'en est pas toujours ainsi, en nous appuyant à la fois sur nos propres observations et sur les observations parues jusqu'à ce jour.

Régis fait ici état d'un nombre important de cas qui ne vérifient pas ces points.

Si la communication des idées délirantes n'existe pas dans la folie à deux, quelle est la cause de sa production ? C'est ici que nous allons développer notre pensée au moyen d'une observation hypothétique.

Voici deux individus, un homme et une femme, tous deux atteints de prédisposition héréditaire. L'un est le fils d'un persécuté, l'autre doit le jour à un alcoolique. Cette prédisposition morbide s'est révélée de bonne heure chez chacun d'eux par des anomalies de caractère ; l'homme est concentré, taciturne, porté à l'hypochondrie ; la femme est défiante, ombrageuse ; elle se croit à charge à ses parents et abandonnée d'eux, parce qu'elle est la plus jeune de la famille. Les tendances pathologiques de ces deux être vont croissant de jour en jour ; ils s'acheminent insensiblement vers la folie.

Si le hasard veut qu'ils ne se rencontrent jamais dans la vie, chacun ira de son côté en quête d'une influence occasionnelle qui, s'ajoutant à la tare indélébile qu'il a reçue dès sa naissance, achèvera l'œuvre commencée. Dès lors les voilà fous tous deux. Ce sont des fous ordinaires, à délire quelconque, qui ne présentent rien de particulier.

Mais que le hasard, au lieu de séparer ces deux individus les rapproche, les mette en contact, les unisse par les liens sociaux les plus étroits ; qu'il fasse de l'un le mari de l'autre, par exemple, que va-t-il advenir ?... Ici la scène change. Une solidarité intime, constante, s'établit entre les époux, qui mettent en commun, en même temps que leurs aspirations et leurs intérêts, le triste héritage paternel qui leur est échu. Leurs chances pathologiques, au lieu de rester isolées, vont se fusionner, s'accroître, se confondre ; leurs prédispositions individuelles vont former une prédisposition unique. Il n'y a plus ici deux êtres prédisposés, il n'y en a qu'un seul, n'attendant qu'une occasion favorable pour verser dans le domaine de la folie.

L'occasion survient. Ce sont des embarras d'argent, des revers de fortune, des malheurs de toute sorte qui, en raison de la fusion de ces deux esprits, identifiés l'un à l'autre, vont les atteindre à la fois, au même moment, au même degré.

Le choc reçu, l'effet se produit, d'autant plus rapide et d'autant plus puissant que l'impression morale subie par l'un, se double de l'impression subie par l'autre. Le pas est désormais franchi. Atteints tous deux, les

époux déraisonnent, puis délirent simultanément, progressivement, identiquement, ne différant pas plus sur le terrain pathologique qu'ils n'avaient différé jusqu'alors sur le terrain normal. Comme autrefois leurs idées saines, leurs conceptions malades sont aujourd'hui de tous points analogues. Le même travail morbide s'opère à la fois en eux, ils passent par les mêmes phases, ils subissent les mêmes fluctuations. Tristes aujourd'hui, sombres demain, les voici bientôt persécutés ; de jour en jour leur délire s'accroît, s'étend, se complique d'idées d'orgueil, et chaque fois, à chaque impulsion nouvelle, les deux époux, toujours unis, font un pas de plus en avant, en se tenant pour ainsi dire par la main. Une idée délirante germe-t-elle chez l'un ? L'autre aussitôt la fait sienne, et réciproquement, chacun apportant ainsi sa pierre à l'édifice qui est leur œuvre commune, le fruit commun de leurs efforts. Et de même qu'il n'y a point là deux êtres séparés, il n'y a pas non plus deux délires, il n'y en a qu'un seul, produit de la fusion de deux délires individuels. Qu'à l'élaboration de cette œuvre pathologique l'un ait contribué plus puissamment que l'autre, qu'il soit plus ardent, plus imaginatif, qu'importe au fond, puisque l'action de l'un sur l'autre est réciproque, et que c'est de cette action combinée que résulte ce tout commun, qu'on appelle « folie à deux ».

Aussi, est-ce chose impossible que de distinguer, dans ce délire, la part qui revient à chacun des époux. Interrogez-les séparément, vous serez surpris, stupéfaits, de la concordance de leurs réponses ; l'analogie est frappante, ils emploient les mêmes mots, les mêmes termes, les mêmes expressions stéréotypées, ce vocabulaire spécial des folies partielles devenues chroniques, au point qu'on croirait avoir affaire à une histoire apprise en commun par cœur. Le mari dit : « Le concierge nous a annoncé que la franc-maçonnerie nous poursuivrait jusqu'à ce que nous soyons réduits à la misère, au désespoir et au suicide. » Et la femme, interrogée à son tour, répond : « Le concierge nous a annoncé que la franc-maçonnerie nous poursuivrait jusqu'à ce que nous soyons réduits à la misère, au désespoir et au suicide. » Chercher le véritable auteur de ces phrases typiques, élaborées en commun, est chose inutile, c'est en vain qu'on le tenterait.

L'analogie d'ailleurs est aussi parfaite dans les actes que dans le langage. Sous l'influence de leur délire et de leurs hallucinations, les deux malades réagissent activement ; les voici qui changent de domicile et courent de quartier en quartier, sans jamais se croire à l'abri ; ils font plaintes sur plaintes, démarches sur démarches, importunant toutes les autorités de leurs réclamations, et cela d'un commun accord, sans se quitter jamais. Et lorsqu'un de ces actes morbides ne nécessite que l'intervention d'un seul, comme la rédaction d'une pièce écrite, par exemple, on est sûr, ou que les époux apposeront tous deux leur signature, ou que celui qui tient la plume s'inspirera de son congénère et n'écrira que fort de son consentement, de son approbation tacite. Ce qui le prouve, c'est que si le scribe, en raison même de ces écrits compromettants, vient à être séquestré, l'autre aussitôt prend la plume, et recommence la campagne, comme il prendrait l'épée d'un frère d'armes hors de combat.

Si le langage et les actes sont les mêmes, les hallucinations ne diffèrent pas davantage ; ceci est une conséquence de cela.

Quelle que soit en effet la pathogénie exacte de ce dernier phénomène, il est certain qu'il est toujours en rapport avec l'essence même du délire ; le persécuté entend, et voit parfois ses persécuteurs ; le mégalomane vit avec les puissances de la terre et du ciel ; nos époux sont en rapport tous deux avec les personnages qui tiennent le premier rang dans leur commun délire. — Cela est logique. — Si l'on admet au contraire la théorie de la contagion, l'analogie des éléments hallucinatoires ne laisse pas que d'embarrasser.

Jusqu'à un certain point, on peut comprendre qu'un individu, primitivement aliéné, communique une partie de ses conceptions malades à un autre individu de son contact ; mais qu'il lui communique en même temps ses hallucinations, cela est à peu près inadmissible.

Et maintenant, lorsqu'on sépare ces deux êtres si intimement unis, que survient-il ? Sur ce point, aucune règle fixe ne peut être posée. Qu'ils guérissent, restent aliénés tous deux, ou qu'un seul en arrive à se débarrasser de son délire, peu importe. Dans la plupart des cas d'ailleurs, cette brusque séparation, loin d'amener un résultat favorable, est suivie d'un fâcheux effet. Chacun des époux, privé de son soutien, de son sosie, semble avoir perdu une partie de son être ; il semble qu'il manque à son existence un élément essentiel, et souvent, quoi que l'on fasse, il revient auprès de son compagnon, mû par une force invincible qu'il est incapable de dominer.

Cette observation hypothétique que nous venons d'exposer paraît-elle plausible ? Peut-il se faire que la folie survienne ainsi *simultanément* chez deux individus placés dans les conditions spéciales que nous venons d'énumérer ?

Si oui, notre cause est gagnée, car cette *observation hypothétique* est une *observation réelle* ; c'est, jusque dans ses moindres détails, l'observation des époux R..., que nous rapportons plus loin ; et celle-ci elle-même, comme on peut s'en convaincre, est l'analogie de toutes nos autres observations.

M. R... est âgé actuellement de 54 ans. Il est né à N... Son père était un soldat du premier empire fait prisonnier en 1812, pendant la campagne de Russie, et transporté en Sibérie où il eut beaucoup à souffrir du froid et des privations. Revenu d'exil, il se maria peu après, et eut deux enfants, M. R..., notre malade, né en 1825, et un frère de notre malade, aujourd'hui commissaire-priseur, à N..., né en 1828.

Les fatigues, la misère, le désespoir, et surtout les rigueurs d'un long exil, avaient agi sur l'esprit du soldat ; la chute de l'empire et les événements dramatiques qui suivirent l'assombrirent davantage encore ; il devint triste, méfiant, ombrageux, et, vers la fin de sa vie, fut en butte à des idées de persécution qui dégénérent bientôt en véritable délire. Il mourut à l'âge de 82 ans.

Son unique frère était mort du choléra en 1832.

La mère du malade était d'un tempérament faible et délicat ; à la suite d'une couche malheureuse, elle resta souffrante pendant 25 ou 30 ans ; son intelligence s'était affaiblie en même temps que son corps. Elle mourut en 1858, à l'âge de 70 ans, sans avoir jamais perdu complètement la tête. Le frère du malade ne jouit pas non plus d'une

excellente santé. Il a eu la fièvre typhoïde et souffre de la pierre depuis de longues années. A l'époque de la guerre, il a eu un accès de délire ; de temps à autre il a des moments d'absence. Il habite N..., sa ville natale.

M. R..., notre malade, tient de sa mère ; il est blond comme elle, il en a le tempérament lymphatique et délicat ; jusqu'à l'âge de 7 ans, il est resté presque constamment au lit, malgré qu'on l'eût envoyé à la campagne pour le fortifier ; il a eu le croup dans son enfance ; tous les hivers il avait des engelures tellement fortes qu'elles s'ulcéraient profondément, laissant les os à découvert. D'une intelligence au-dessus de la moyenne, et doué d'aptitudes diverses, M. R... a manifesté, dès le début, un caractère triste, concentré, réfléchi ; il prenait à peine part au jeux de ses camarades ; s'isolant d'eux, se complaisant dans la solitude, il n'avait guère qu'une préoccupation, sa santé. Déjà au collège, tourmenté par ses engelures, il compulsait tous les journaux pour y trouver des indications de traitement, qu'il mettait aussitôt en usage. A l'heure actuelle, il nous raconte que l'eau de Goulard qu'il a employée en excès dans sa jeunesse contre les engelures, l'a empoisonné et que c'est là le point de départ de ses souffrances physiques, des maladies dont il souffre encore. L'oxyde de plomb pénétrait par les ulcères et s'est répandu dans le sang, qu'il a altéré pour jamais.

Au sortir du collège et avec des dispositions hypochondriaques aussi accusées, M. R... était évidemment incapable d'embrasser avec ardeur une carrière quelconque ; il s'occupa de divers métiers, fit de la peinture, de la photographie, travaillant peu, beaucoup ou point, suivant l'état mental du moment ; toujours triste, concentré, réservé, sortant à peine et ne voyant personne. A l'âge de 27 ans, cependant, il fit la connaissance de Mlle X..., aujourd'hui sa femme, avec laquelle il ne tarda pas à se lier.

Celle-ci est âgée de 45 ans. Elle est née à M..., elle est la dernière de 14 enfants. Son père, menuisier-ébéniste, faisait, en même temps, le commerce des vins, ce qui explique les excès de boisson qu'il commettait assez fréquemment. Il était d'un caractère vif, emporté, violent ; dans ses accès de colère, lorsqu'il avait bu surtout, il lui arrivait parfois de briser des meubles, de battre sa femme et ses enfants ; il est mort il y a quelques années sans jamais avoir été positivement aliéné ; il était sourd depuis longtemps. Sa femme était robuste et bien portante ; ses quatorze grossesses ne l'avaient que médiocrement affaiblie ; elle est morte à un âge assez avancé, indemne de toute affection mentale.

Des quatorze enfants issus de ce mariage, dix sont morts en bas âge, quelques-uns de convulsions, les autres d'affections diverses. Des quatre qui seuls sont arrivés à l'âge adulte, l'un, clerc de notaire, est mort il y a un an ; une seconde, mariée à un maître de pension, a eu neuf enfants et est morte également il y a quelques années ; une troisième, mariée, ayant des enfants, vit encore ; on ne connaît pas son état mental. Enfin la quatorzième, la plus jeune, est Mme R..., la femme de notre malade.

Mme R... a toujours été robuste, vive, enjouée, énergique, intelligente ; son père touchait à la cinquantaine lorsqu'elle est née. Elle prétend qu'on s'est peu occupé d'elle parce qu'elle était la plus jeune, qu'on l'a toujours négligée, occupée même ; c'est à peine si on l'a envoyée quelque temps à l'école ; elle a été obligée de terminer elle-même son instruction. Les soins que l'on prodiguait à ses aînés l'ont aigrie de bonne heure ; elle se plaignait

de son abandon, elle manifestait hautement sa jalousie. Ses sentiments d'aigreur ont persisté jusqu'à l'âge de 20 ans ; à cette époque, n'y tenant plus, et se trouvant à charge, elle a quitté sa famille et est venue se fixer à N..., pour y exercer le métier de brodeuse, emmenant avec elle une de ses cousines.

Bientôt après, elle entra en relation avec M. R...

Ils sympathisèrent presque aussitôt. L'un était maladif, concentré, mélancolique, hypochondriaque, aimant l'inaction, le repos, les petits soins ; l'autre était robuste, active, alerte, enjouée ; ce contraste plaisait à M. R... Il ne fut d'abord nullement question de mariage entre eux ; ils se lièrent à l'amiable, et ce n'est que depuis peu de temps qu'ils ont fait donner à leur union la sanction légale. Au bout de quelque temps, le séjour de N... déplaisant à M. R..., il eut l'idée de venir à Paris pour y exercer la profession de photographe ; il n'eut aucune peine à décider sa maîtresse à le suivre. Elle laissa sa cousine à N...

A partir de ce moment, leur vie devint commune, ils ne se quittèrent plus d'un instant. M. R... n'aimait que son chez lui ; il sortait à peine, ne voyait personne et vivait dans un tête-à-tête perpétuel avec sa femme. Cela ne les empêchait pas de s'entendre ; au contraire, ils s'aimaient chaque jour davantage, leurs caractères semblaient faits pour se compléter l'un l'autre. Ils partageaient les mêmes idées, les mêmes sentiments sur tous les points ; leurs occupations étaient les mêmes ; les joies et les peines leur étaient communes ; ils ne se quittaient jamais ; on pourrait dire qu'ils agissaient, qu'ils pensaient en même temps de la même façon. L'un était-il plus intelligent que l'autre, le dominait-il, pesait-il sur ses actes, sur ses décisions, sur ses pensées ? Quel était le maître ? A cette question, bien des fois posée, aussi adroitement qu'il a été possible, aucun des deux n'a répondu d'une manière affirmative. Ils ne savent pas, il n'y avait pas de maître, ils n'ont jamais pensé à ça ; ce que l'un voulait, l'autre le voulait aussitôt, ou plutôt, ils le voulaient en même temps.

En 1859, ils se rendent en Angleterre, où M. R... veut faire de la photographie ; ils y restent environ six mois. L'entreprise ne réussit pas, M. R... est souffrant ; ils reviennent, à Paris, les idées un peu tournées au noir.

En 1866, nouvelle perte d'argent, cette fois plus considérable, qu'ils chiffrent tous deux à 30 000 francs environ, c'est-à-dire toute leur fortune. Recrudescence de tristesse chez tous deux. Les voilà désormais à point, en état de réceptivité, mûrs pour la folie, qui va trouver là un terrain tout préparé, et pourra se développer à l'aise.

Bientôt en effet les idées erronées surviennent ; ils se croient persécutés.

Qu'on nous permette de remonter à l'origine du délire, d'en marquer les étapes, les phases diverses ; on verra comme tout est logique, comme tout s'enchaîne, comme tout grossit peu à peu, enfin et surtout comment les malades se laissent glisser tous deux sur cette pente de la folie, progressivement, simultanément, en se tenant pour ainsi dire par la main.

M. et Mme R..., tristes tous deux, découragés par leur insuccès et la perte de leur fortune, en étaient arrivés à se demander quelle était la cause de leur revers, à quoi ils pouvaient l'attribuer. Survient une querelle entre concierge et locataires, leurs voisins ; c'en est assez, ce sera là le point de départ de leur délire, le fondement bien fragile sur lequel ils vont étayer

l'édifice de leurs conceptions délirantes. Remarquons à ce propos qu'il n'est point rare, qu'il est même très fréquent de voir les voisins et les concierges jouer un rôle important dans le dramatique délire des persécutés ; nous avons eu bien des fois l'occasion de constater ce fait.

Voici ce qui s'était passé dans la maison qu'ils habitaient. Un jour, une de leurs voisines, une femme publique du nom de Gabrielle, avait réuni deux de ses amies, et toutes trois s'étaient assises complètement nues sur le palier ; M. et Mme R... étaient sortis en promenade. Une locataire de la maison, du nom de Léopoldine, témoin de cette scène scandaleuse, était allée en cachette prévenir le concierge, qui, au nom de la morale et de ses hautes fonctions dans la maison, avait vertement réprimandé les coupables et les avait fait rentrer dans l'ordre. Mais voici que ces trois femmes, dépitées, et ignorant l'absence de M. et Mme R..., s'imaginent que ce sont eux qui les ont dénoncées au concierge. A partir de ce moment, elles s'acharnent contre le pauvre couple, lui font mille tracasseries, et s'ingénient à lui créer des embarras ; tantôt ce sont des cancans, de mauvais bruits qu'elles font courir sur son compte ; monsieur est ci, madame est ça ; tantôt on en vient aux actes. Ce sont des morceaux de bois, de la ferraille, de vieilles chaussures qu'on échelonne sur l'escalier pour faire tomber madame ; tantôt, c'est du bruit, du vacarme qu'on fait la nuit pour empêcher monsieur de dormir. Les pauvres gens ne savent que penser, ils ne comprennent rien à ces persécutions ; enfin, Léopoldine, prise de remords, leur vient avouer qu'on les accuse à sa place, et qu'on les tient pour dénonciateurs. Ils veulent prouver leur innocence, peine perdue ! La persécution a déjà pris des proportions plus grandes. Le concierge est contre eux, Léopoldine est du complot, on a séduit un employé des postes qui se met de la partie ; les tracasseries deviennent intolérables, on chuchote dans la rue, on les insulte ouvertement ; madame est une femme publique, monsieur un calomniateur, un misérable ; ils ne peuvent ni dormir, ni s'occuper. On ameute tout le quartier contre eux, on les regarde de travers ; on fait circuler dans les environs une pétition tendant à les chasser de la maison, ils ont vu tous deux le brocanteur qui la signait. Le concierge et l'employé des postes sont francs-maçons ; ils les calomnient auprès de leurs frères, qu'ils décident à intervenir ; voilà la Franc-maçonnerie tout entière à leurs trousses.

« Il y a eu, disent les malades, deux congrès de francs-maçons, l'un tenu à Versailles, l'autre à Paris ; on s'est occupé de nous dans ces deux assemblées. » Ce n'est point tout ; le concierge les dénonce à la police, et celle-ci entre à son tour en scène. C'en est fait : ils n'y peuvent plus tenir, ils vont changer de domicile pour se soustraire à ces poursuites. Mais au moment du départ, le concierge est là qui leur dit à tous deux en ricanant : « Vous avez beau faire, la Franc-Maçonnerie vous poursuivra jusqu'à ce que vous soyez réduits à la misère, au désespoir et au suicide. » Les deux malades interrogés séparément, répètent tous deux et mot pour mot cette phrase. Ici commence une véritable course au clocher. Le malheureux couple va et vient de logement en logement, de la rue Saint-Honoré aux Ternes, des Ternes aux Batignolles, etc., pour se soustraire aux insultes et aux tourments de ses persécuteurs. Vains efforts ! La menace du concierge

est toujours là comme une épée de Damoclès suspendue sur leur tête ; elle les suit partout, ils la commentent, ils se la disent avec effroi, et elle se réalise sans cesse ! Enfin, ils se décident à se plaindre ; c'est le mari qui prend la plume et se fait l'écho des injures et des tourments subis ensemble. La femme est là, le conseillant, l'approuvant, l'encourageant ; mais déjà les idées orgueilleuses commencent à germer dans les deux têtes ; ils se demandent qui ils sont pour qu'on les persécute ainsi ; sur ce terrain, ils en arrivent bientôt à se croire des personnages ; aussi s'adressent-ils successivement, pour porter plainte, au commissaire, au préfet, au procureur, aux ministres, au président de la République, gravissant chaque fois un échelon de plus, se donnant chaque jour une importance plus grande. On leur en veut parce qu'ils sont au-dessus des autres, qu'ils ont des idées, des projets, des combinaisons qui feraient leur fortune et celle de la France ; on les empêche de travailler pour la prospérité publique. Aussi, aux plaintes se mêlent bientôt les plans de conceptions gigantesques qu'ils envoient aux ministres, aux Chambres, etc. Ici, M. R... prend la part la plus active ; sa femme le conseille, mais c'est lui qui écrit. Il traite la question des omnibus couverts, la question des cimetières, celle des égouts, d'un grand boulevard d'enceinte, de l'Exposition universelle avec bâtiments permanents ; celle de la Seine avec canaux de dérivation, celle des chemins de fer suburbains, des hôpitaux, des maisons de santé, de la Bibliothèque nationale, etc. ; il est en relations d'affaires avec les puissances étrangères ; c'est lui qui a empêché la guerre d'éclater il y a cinq ans. La femme est là, partageant ses idées, le soutenant, croyant à tout, approuvant et développant ses projets les plus orgueilleux et les plus insensés ; finalement une de ces lettres, adressée au procureur, amène M. R... devant le commissaire de police, et de là à l'asile Sainte-Anne, où il entre le 13 septembre 1879.

Le point le plus important pour nous était de savoir lequel des deux avait été persécuté le premier, ou s'était aperçu le premier des tracasseries qu'on leur faisait subir. Nous avons obtenu de chacun d'eux la même réponse. « On a commencé par tous deux, et nous nous en sommes aperçus ensemble, puisque nous étions réunis lorsque Léopoldine est venue nous dire qu'on nous en voulait parce qu'on nous croyait les dénonciateurs. » Nous avons interrogé séparément M. et Mme R... ; nous les avons poussés jusque dans leurs derniers retranchements et il nous a été impossible de leur faire dire autre chose que ces mots : « on nous a persécutés tous deux à la fois, nous l'avons appris ensemble, on en voulait autant à l'un qu'à l'autre. »

En présence de ces faits, nous pouvons affirmer qu'il n'a jamais existé chez les deux malades d'organe actif et d'organe passif. Au surplus, voici qui le prouvera mieux que nous ne saurions le faire.

M. R... nous arrive avec le certificat suivant :

« Délire des persécutions. Hallucinations de l'ouïe. Récriminations contre le gouvernement, les hauts fonctionnaires de l'Etat, les francs-maçons et les filles publiques. Interprétations erronées. Complot contre lui. Propagation de fausses nouvelles pour le perdre. Menaces de mort. Désir de faire un exemple afin d'être écouté, et protégé par la police. Lettres à l'autorité. *Conceptions délirantes similaires communiquées à sa femme.*

LEGRAND DU SAULLE. »

Certificat immédiat.

« Délire chronique avec idées de persécution et idées ambitieuses : on l'injurie, il y a un complot contre lui ; la franc-maçonnerie le poursuit ; il a un nouveau mécanisme financier qui produira des milliards ; inventions nombreuses. »

MAGNAN. »

Ainsi, M. Legrand du Saulle constate que le mari a communiqué son délire à sa femme, qu'il *est l'organe actif* ; or, dans les notes prises quelques jours après par notre médecin en chef, qui a examiné séparément les deux malades, nous trouvons textuellement ces mots : « La femme est fort intelligente et un peu excitée ; *organe actif*. » — Y a-t-il une preuve plus concluante pour établir qu'il n'y en avait pas ?

Marandon de Montyel essaya d'établir une nouvelle classification des délires à deux justifiée par l'hypothèse d'un mécanisme de contagion mentale basé sur la notion d'imitation. Voici les conclusions de son article « De l'imitation dans des rapports avec la folie communiquée » (Encéphale, 1888).

DE L'IMITATION

DANS SES RAPPORTS AVEC LA FOLIE COMMUNIQUÉE

Par le D^e E. MARANDON DE MONTYEL,

Directeur médecin en chef de l'asile public de Dijon.

Des considérations et des faits qui précèdent, découlent les conclusions suivantes :

I. Il existe une forme de folie à deux parfaitement caractérisée que l'on doit désigner sous le nom de *folie communiquée*.

II. La folie communiquée n'est qu'un cas particulier de l'imitation.

III. L'imitation, au moral comme au physique, est le besoin éprouvé par la cellule nerveuse de reproduire ce qui l'impressionne et nécessite pour se manifester une impression et une prédisposition normales dans l'ordre physiologique, morbides dans l'ordre pathologique.

IV. La prédisposition et l'expression sont entre elles le plus souvent en raison inverse ; loi qui permet de saisir une relation étroite entre les folies épidémiques du moyen âge, certaines observations éparses dans les auteurs et la communication de la folie. Elle montre qu'elles ne sont en dernière analyse que des folies communiquées.

V. La prédisposition peut être latente et exiger pour se montrer, soit une impression d'une excessive violence, soit des impressions plus faibles, mais souvent et longtemps répétées ; loi qui justifie dans certains cas

particuliers, les deux conditions accessoires signalées dans mon premier travail.

VI. La folie communiquée paraît, d'après mes observations, puiser ses forces dans l'organisme même de la victime et se laisser peu influencer par la séparation des codélinants.

Marandon de Montyel substitue le terme de folie imposée à celui de folie communiquée pour désigner les cas regroupés par Falret et Laségue, et il réserve ce terme de folie communiquée à une forme où l'un des deux délires se serait engendré par imitation. Par ailleurs il garde le terme de Régis : folie simultanée. Voici la classification qu'il propose :

Un seul halluciné,		Folie imposée
Deux hallucinés (Héréditaires)	Hallucinations et délires similaires éclatant en même temps chez deux malades sous l'influence de causes communes.	Folie simultanée
	Hallucinations et délires similaires chez le second sous l'influence du premier.	Folie communiquée

Il n'est pas inintéressant de citer une observation de Marandon qui essaya d'appliquer les recommandations de Falret et Laségue — et de noter les difficultés qui s'en suivirent. (Tiré de « Contribution à l'étude de la folie à deux » A.M.P. 1881.)

Le 10 juin 1880, entrant d'office à la division des femmes de l'asile public d'aliénés de Marseille, Marie M..., épouse B..., âgée de vingt-neuf ans, sans profession. Bien que placée en dehors de toute influence héréditaire, elle avait toujours été nerveuse, s'emportant facilement, et depuis cinq ans, à la suite d'une perte d'argent très sérieuse, était préoccupée et buvait.

Mon premier interrogatoire me fit voir chez cette malade un délire des persécutions intense, basé sur des hallucinations de l'ouïe. Des gens avaient formé un complot pour la réduire à la misère, ces misérables non contents de lui faire perdre la presque totalité de sa fortune, l'insultaient dans les rues et elle avait dû tout récemment encore changer de domicile pour se soustraire à leurs invectives et à leurs machinations. Elle avait été arrêtée, nous apprit-elle, au moment où, en plein jour, devant tout le monde, elle volait un vase dans une église fréquentée et frappait le sacristain qui s'y opposait, mais elle refusa obstinément de fournir l'explication de ce délit commis d'une façon aussi inconsidérée. Au point de vue physique, je remarquai chez cette femme une inégalité pupillaire

assez marquée, la pupille gauche était plus dilatée que la droite, et quelques légères hésitations dans la parole à la fin des réponses un peu longues. Ce vol commis en plein jour dans une église, rapproché des symptômes physiques que je viens d'énumérer, me fit redouter le début d'une paralysie générale progressive ; mais d'un autre côté le délire des persécutions était parfaitement systématisé. Je restai dans le doute et je me bornai à relever cet organisme affaibli par les toniques et l'hydrothérapie.

Cinq jours après, une amélioration notable semblait s'être produite. Marie M... mangeait, dormait bien et travaillait toute la journée à la couture. Les hésitations dans la parole avaient complètement disparu pour ne plus se remontrer, tandis que l'inégalité pupillaire persistait pour ne jamais disparaître jusqu'à la sortie. La malade disait être toute autre, reconnaissait parfaitement avoir été folle, ne voulait pas s'expliquer davantage et me promettait de me donner sous peu des renseignements détaillés. Je les eus en effet, le 17. A l'entendre elle avait fait la folle pour venir à l'asile. Voici son récit.

Elle vivait à son aise, heureuse et tranquille, quand en 1875 le malheur la frappa, elle fit de mauvaises affaires et perdit la presque totalité de ses économies. Le chagrin l'a alors minée et elle tomba malade. Elle n'a jamais fait d'excès alcooliques, ainsi que le prétendent les mauvaises langues ; mais comme elle avait l'estomac toujours faible, elle prenait souvent dans la journée du vin chaud sucré pour se donner du ton. Deux ans s'écoulèrent ainsi. En 1877, elle était toujours malheureuse en affaires, toujours souffrante, quand elle comprit enfin que toutes ses infortunes provenaient d'un complot organisé contre elle. En passant dans la rue, elle entendit chuchoter les voisins et bientôt ils ne se gênèrent plus pour se moquer d'elle et l'insulter même en public. Elle rendit œil pour œil, dent pour dent. Elle fut plus souffrante, son estomac devint de plus en plus sensible et elle fut contrainte de recourir plus souvent encore au vin chaud sucré pour se fortifier. La persécution allait toujours croissant, elle répondait aux prétendues provocations par des insultes, était en un mot en guerre ouverte avec le voisinage, quand tout à coup en 1878, sans que rien l'eût préparée à ce grand événement, la voix d'un ange se fit entendre. Cet ange lui annonça que Dieu l'appelait à de hautes destinées, qu'elle devait se préparer à sa mission par la souffrance et dès lors subir en patience tous les maux dont le Seigneur la frappait. Sa conduite changea de suite, elle devint douce, résignée et laissa en paix les voisins. Dans les premiers jours de 1880, l'ange dont depuis deux ans elle avait toujours entendu la voix, l'avertit qu'une grande épreuve l'attendait : « L'âme de votre mère souffre, elle a non seulement besoin de prières mais encore d'une expiation. Dieu exige que vous fassiez la folle pour vous faire séquestrer à l'asile Saint-Pierre ; quand le moment sera venu, je vous prévenirai. » Le moment arriva dans les premiers jours de juin. C'est en songe cette fois qu'elle fut prévenue et, à son réveil, elle se sentit entraînée par une force supérieure à commettre des actes excentriques. Elle cassa des carreaux de vitre, fit une scène scandaleuse dans une église, frappa le sacristain et fut arrêtée, examinée par un médecin et conduite à l'asile selon son désir. Elle ajouta en terminant : « Vous voyez bien que je ne suis pas aliénée. Je suis ici en expiation. Quand j'aurai accompli mon temps, l'ange m'avertira et les portes devront s'ouvrir devant moi. » Tel est l'étrange récit que nous fit

cette malade, en pleine visite et en présence de tous, avec un air de conviction profonde et sur un ton très calme.

Du 17 au 24 juin, rien de particulier dans l'état mental, sinon que la malade dissimule beaucoup. Elle est calme, travaille, mais refuse absolument de converser avec moi. Elle paraît même me traiter avec un certain mépris. Elle est, dit-elle, en expiation dans l'établissement, je n'ai qu'à bien remplir mon rôle de geôlier. Quand je lui demande si l'ange vient converser quelquefois avec elle, elle me répond qu'elle n'a point à me communiquer les faveurs dont le ciel la gratifie. L'état physique est assez alarmant : la malade a eu des vomissements de sang et présente un ensemble de symptômes qui me fait soupçonner un ulcère de l'estomac. Elle dit souffrir de cet organe depuis quelque temps et attribue ce mal, conséquence de son alcoolisme, à la persécution organisée contre elle. Un traitement par le lait, le sous-nitrate de bismuth et l'opium est prescrit.

Le 25 juin, je reçus la visite du mari. Durant ce premier entretien, il fut très réservé ; il affirma que sa femme n'était pas folle, qu'elle avait fait semblant de l'être, attendu que depuis plusieurs mois elle lui avait annoncé sa prochaine entrée à l'asile de Marseille. Il me parut avoir l'esprit très faible, mais j'avoue n'avoir nullement soupçonné alors le singulier état dans lequel il se trouvait. J'autorisai sa visite. Le lendemain 26, Marie M... m'avertit que l'ange avait fixé sa sortie au 1^{er} juillet, qu'elle en avait fait part la veille à son mari et que celui-ci devait venir la chercher au jour indiqué. Il vint en effet, à mon grand étonnement, la réclamer ce jour-là. Le second entretien ne me laissa aucun doute ; lui aussi croyait à l'ange, mais il ne l'entendait pas. Il ne me fut pas facile de bien me rendre compte du travail qui s'était fait et qui se faisait encore dans l'esprit de ce malheureux, car non seulement je refusai de livrer la malade, mais je crus prudent de couper court aux visites dans l'intérêt de l'un et de l'autre et ce fut contre moi de part et d'autre un déchaînement violent de colères et de menaces. Je pus cependant petit à petit me faire une idée nette de la situation, et voici comment les choses se sont passées.

Les premières conceptions délirantes de persécutions furent acceptées presque d'emblée. B..., esprit faible, nature essentiellement passive, avait, depuis son mariage, abdiqué tout pouvoir entre les mains de son épouse ; c'est elle qui conduisait le ménage et dirigeait les affaires. D'un autre côté cette persécution, dirigée contre eux, n'expliquait-elle pas les malheurs qui les frappaient après plusieurs années de prospérité ? Marie affirmait qu'elle avait saisi des propos de la part des voisins, propos qui lui avaient dessillé les yeux et lui avaient démontré l'existence d'un complot ourdi contre eux. Il ne vit là rien d'impossible et fut bientôt tout à fait convaincu de la haine du voisinage en entendant des insultes à l'adresse de sa femme. Ces insultes étaient réelles, elles provenaient des provocations incessantes de la malade. Il ne sut pas analyser cette situation et, dès lors, il fut autant que son épouse délirant par persécution. En 1878, quand la voix de l'ange se fit entendre pour la première fois et que Marie M... lui narra l'avenir prospère que Dieu leur réservait après leur temps de souffrance, B..., sans avoir précisément des doutes sur l'intégrité des facultés intellectuelles de sa femme, crut cette fois qu'elle se faisait illusion et prenait ses rêves pour la réalité. La persistance de la malade à l'entretenir sans cesse de ce sujet, le ton convaincu avec lequel elle exposait ses hallucinations et les conseils

qu'elle recevait d'en haut, durent agir fortement sur cet esprit débile ; mais il résulte de ses entretiens avec moi que deux raisons principales déterminèrent son adhésion. « Cette femme, disait-il, n'a jamais été folle, elle s'occupait de ses affaires comme par le passé, rien dans son ménage n'était changé, elle me le disait elle-même pour me prouver que sa tête n'était pas dérangée et j'étais bien obligé d'en convenir. » La seconde raison est toute d'intérêt : ils étaient malheureux, pourquoi Dieu ne leur réserverait-il pas une compensation ? Cette idée, développée par Marie avec chaleur, lui souriait assez, et de concessions en concessions, l'infortuné arriva à accepter les idées de grandeur comme il avait accepté les idées lypémaniaques. Cette adhésion après la séquestration à l'asile et la prédiction faite plusieurs mois à l'avance, était devenue chez lui aussi entière et aussi complète que possible. « Ma femme, s'écriait-il, n'a jamais été folle, elle ne l'est pas plus aujourd'hui que par le passé : elle a commis sciemment des actes excentriques pour obéir à la voix de Dieu ; aujourd'hui elle veut sortir, le temps d'épreuves est passé, personne ne peut la retenir. » Et là-dessus il s'emportait, me menaçait de me dénoncer pour séquestration arbitraire à l'autorité administrative et judiciaire et parlait même de me faire empoigner par la gendarmerie. Une particularité importante à signaler, car elle facilita beaucoup la chute de B..., ce sont ses idées religieuses et sa croyance au surnaturel. Il admettait en principe, conformément à la doctrine qu'on lui avait enseignée dans son jeune âge et dont il subissait toujours le joug, que Dieu communiquait avec les hommes et que les anges étaient les intermédiaires naturels entre le ciel et la terre. Avec de telles idées, les hallucinations de son épouse purent être considérées par lui non comme un produit maladif, mais comme un fait possible d'ordre surnaturel.

Du 2 au 15 juillet, Marie B... fut dans un meilleur état de santé physique, mais son maintien à l'asile détermina quelques modifications dans la forme de son délire. Par suite de mon refus d'obéir aux ordres du ciel, je fus considéré par elle comme étant de la bande de ses persécuteurs. L'ange lui avait maintenant donné pour mission d'inspecter mon service et de surveiller surtout le traitement que je faisais subir aux malades.

Le 20, une violente hématomèse mit ses jours en danger et le 22, devant la gravité de son état, je crus devoir autoriser une visite du mari. Il ne tarda pas à venir dans mon cabinet pour m'accuser à son tour d'être de la bande et de retenir son épouse dans le but de l'assassiner par mon traitement. Jusqu'à ce jour, malgré ses colères et ses menaces, il n'avait pas vu en moi un des conspirateurs. Il épousa sans hésitation cette nouvelle idée vésanique de la malade et je dus, cette fois encore, interrompre les visites. Ils s'excitaient l'un l'autre, le mari devenait plus violent à mon égard et, chose autrement grave, la femme refusait tout traitement et repoussait toute alimentation.

Ainsi tenu à l'écart, B... persista dans cette idée que j'étais de la bande. Il venait souvent me réclamer sa femme tandis que cette dernière, soit par ruse ou par suite de nouvelles hallucinations, modifiait sa ligne de conduite. On était aux premiers jours d'août, son état physique s'était sensiblement amélioré ; Marie M... m'attribuait tout le mérite de cette amélioration, reconnaissait s'être trompée sur moi, me priait de lui pardonner ses accusations injustes, essayait même de me donner des

preuves exagérées de son affection. Elle me promettait en outre de ne jamais plus parler de l'ange puisque, ajoutait-elle, vous n'y croyez pas, et tenez, à cause de lui, l'oiseau en cage. Le 13 août, la malade persistait dans ses bonnes dispositions. Désireux de voir ce qui allait se passer chez le mari dont la colère et la haine contre moi allaient toujours croissant, je ne vis que des avantages à autoriser une visite. B... subit à l'instant même l'influence de son épouse et se mit à l'unisson. Je devins pour lui comme pour elle un médecin dévoué, presque un ami, sur lequel on pouvait compter. L'expérience avait donc été décisive.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au 25 août ; la malade était toujours alitée, très affaiblie par suite de son ulcère de l'estomac — elle ne tolérait que le régime lacté —, mais fidèle à sa promesse, ne parlant jamais de l'ange, quand survint une nouvelle crise avec vomissements de sang. L'état alla sans cesse en s'aggravant et, le 29, je le jugeai désespéré. Elle parut le comprendre elle-même et me demanda avec insistance d'aller mourir chez elle : « Depuis un mois, me dit-elle, j'ai tenu ma promesse. Je ne vous ai plus parlé de l'ange, je vous jure qu'il en sera de même dehors, rendez-moi à mon mari, si je puis encore être sauvée ; la liberté seule fera ce miracle. » Certes je n'ignore pas que, dans les cas de *folie imposée*, dans l'intérêt tout à la fois de celui qui impose ses conceptions délirantes et de celui qui les reçoit, une des premières mesures thérapeutiques à prendre est la séparation des deux partenaires, mais ici j'étais en présence d'une femme alitée depuis un mois et demi, que je croyais perdue et je ne me reconnus pas le droit de lui refuser la consolation qu'elle sollicitait de mourir dans sa famille. La mort, à mon avis, ne devait pas tarder à opérer cruellement la séparation que je jugeais utile à l'état mental du mari. Elle sortit le 31.

On peut aussi citer le cas des jumeaux atteints simultanément, même séparés, de délire. Voici une observation rapportée par Ball dans « De la folie gémellaire ou aliénation mentale chez les jumeaux » (Encéphale 1884).

DE LA FOLIE GÉMELLAIRE

OU ALIÉNATION MENTALE CHEZ LES JUMEaux

Par B. BALL

OBSERVATION III. — *Singulier cas de folie. — Suicide chez deux frères jumeaux. — Coïncidences bizarres.*

La pathologie mentale soulève les plus inexplicables problèmes ; le cas suivant m'a paru entre tous singulier :

Deux frères jumeaux âgés de 50 ans, originaires de la Creuse, Martin et François, travaillaient comme entrepreneurs sur le chemin de fer de Quimper à Châteaulin.

Martin avait donné il y a cinq ans des signes d'aliénation passagère ; il y a deux mois il subissait un nouvel accès de courte durée. Sa famille affirme qu'il n'existe aucun précédent héréditaire.

Vers le 15 janvier courant, un vol de 300 francs fut commis au préjudice des deux frères jumeaux qui avaient placé leurs épargnes dans une malle commune.

Dans la nuit du 23 au 24 janvier, François, qui logeait à Quimper, et Martin, qui habitait avec ses enfants à la Lorette (à deux lieues de Quimper), faisaient à la même heure, trois heures du matin, le même rêve, s'éveillaient en sursaut, criant : « *Je tiens le voleur, je tiens le voleur, on fait du mal à mon frère* », et se livraient au milieu d'une grande agitation, aux mêmes extravagances, dansaient, sautaient sur le plancher. Martin s'élançait sur son petit-fils qu'il prenait pour le voleur, et l'aurait étranglé sans l'intervention de ses enfants. Son agitation devint progressive, il accusa de violents maux de tête, se dit perdu. Le 24 janvier on eut bien de la peine à le maintenir dans son habitation ; mais vers 4 heures du soir, il sortit, suivi de près par son fils ; il longea la rivière le Steir en tenant les propos les plus incohérents et il essaya de se noyer. Il en fut empêché par l'énergique résistance de son fils. Les gendarmes, munis d'un réquisitoire de la mairie voisine, amenèrent à 7 heures du soir, à l'asile, l'aliéné Martin dont l'agitation avait atteint les dernières limites.

Pendant que Martin arrivait d'emblée aux extrêmes limites d'une folie aiguë, son frère jumeau François, assez promptement calmé dans la matinée du 24, employait la journée à rechercher l'auteur du vol. Le hasard fit que vers six heures du soir il se trouva sur le passage de son frère, tandis que celui-ci se débattait furieux contre les gendarmes qui l'amenaient à l'asile. Il s'écria : — « *Ah ! mon Dieu ! mon frère est perdu, ils le prennent pour le voleur, ils vont l'assassiner !* » Après quelques gestes extravagants, François se rendit à la Lorette, à l'ambulance du chantier du chemin de fer, se plaignit de *violents maux de tête, se dit perdu*, tint quelques-uns des propos incohérents de son frère et demanda à être soigné, ce qui fut fait. Se disant mieux, aussitôt après, il sortit sous le prétexte de faire des commissions, et fut se noyer à l'endroit même où, à son insu, Martin avait essayé peu d'heures auparavant de le faire. On put le retirer de l'eau, mais il ne survécut pas à sa tentative.

Martin, entré à l'asile le 24 au soir, y est mort subitement le 27 au matin.

Pendant ce court séjour il n'éprouva aucun intervalle lucide, passa les deux premières nuits dans un état extrême d'agitation, se disant Dieu, l'Empereur, etc.

Le 26, à la suite d'un bain prolongé de plusieurs heures et d'affusions froides sur la tête il éprouva un peu de calme ; mais à 10 heures du soir, l'agitation recommença plus furieuse encore ; l'aliéné se précipita plusieurs fois la tête contre les murs, fut violent envers les veilleurs. Enfin le surveillant de la section venait de le remettre au lit, tout agité et sans que rien annonçât du changement, lorsque dix minutes après nous entrâmes dans sa cellule où il rendait le dernier soupir en notre présence. Les moyens les plus énergiques ne purent le rappeler à la vie.

L'autopsie, pratiquée 30 heures après la mort, nous a fait constater une hémorragie veineuse siégeant entre les deux feuillettes de l'arachnoïde sur la moitié postérieure de l'encéphale ; nous avons évalué à 400 grammes

environ le sang épanché : il était noir, fluide ou réuni en grumeaux de peu de consistance. Cette hémorragie, conséquence probable de la surexcitation et des tentatives de l'aliéné de se briser la tête contre les murs, a dû précéder de peu d'instants la mort qu'elle a occasionnée.

Ainsi ont péri deux frères jumeaux : leur folie, développée à la suite de la même cause, a présenté à peu près les mêmes particularités, a surgi à la même heure, et se serait, à l'insu des deux aliénés, terminée par le même genre de suicide, au même endroit, si l'un n'en eut été empêché par une circonstance indépendante de sa volonté.

Enfin parmi les classiques, Clérambault fut le dernier à apporter du nouveau sur le délire à deux. Il consacra de très nombreuses pages à ce sujet pour montrer en particulier toutes les formes intermédiaires qui pouvaient exister entre le délire à deux type Falret-Lasègue et celui type Régis.

D'autre part il introduisit la notion de division du travail dans l'étude du délire à deux et fit une distinction, à notre avis pleinement justifiée entre transmission du délire et transmission de la psychose.

Voici la conclusion de l'un de ses derniers articles sur ce sujet. (*Œuvre psychiatrique*, P.U.F., 1942, tome 1, p. 88.)

Les lois de Lasègue-Falret se vérifient dans notre cas. Un trait fréquent et non suffisamment noté, croyons-nous, est celui-ci : le couple délirant était, dès avant tout délire, un couple d'isolés, presque reclus, *unis par la peur de la vie en général*; un tel cas est réalisé pour certaines familles, celles surtout où l'élément féminin domine, lorsque le chef vient à manquer.

Dans notre cas, le sujet le plus débile a été le promoteur du délire ; mais il a vite cessé d'en être le conducteur.

Notre cas montre bien la Division du Travail pratiquée dans les codélirs par les facultés dissemblables des délirants. Le n° 1 a apporté certaines données, le n° 2 les a fait valoir et les agence, en apporte d'autres, introduit la haine et l'ardeur, en même temps que la rumination, dans le psychisme commun. Dans un cas publié par l'un de nous avec Guiard (*Archives de Neurologie*, 1902), sur trois sœurs, l'une personnifiait la méfiance, l'autre l'imagination, la troisième la crédulité ; dans un cas plus récent, présenté par nous (S. C. M. M., 1923, mère et fille), les rôles étaient de même partagés, et nous avons parlé, alors, de la Division du Travail comme d'une chose habituelle entre les codélirants.

S'agit-il dans notre cas de Psychoses simultanées ou de Délire communiqué ? Régis a montré des coïncidences chronologiques entre psychoses autonomes complètes, survenant chez de proches parents (psychoses familiales) ; des auteurs anglais ou américains ont rapporté des cas de *psychoses gémeillaires* exactement *synchrones* et identiques survenant chez des sujets entièrement séparés. La distinction sus-mentionnée a un intérêt pronostic ; dans le cas de Psychoses simultanées le sujet qui paraît passif (et qui n'est que le moins actif) ne guérit pas du fait de la séparation ; telle, dans notre cas de 1902, l'imaginative qui, une fois séparée de la

paranoïaque, continua son délire sous forme mégalomane. Dans le cas présent, devons-nous admettre comme Psychoses simultanées deux Automatismes Mentaux ? ou bien, d'une part, un Automatisme Mental, et d'autre part, un Délire Interprétatif, avec illusions auditives très accusées ?

Il semble bien que la Sœur soit atteinte d'un Automatisme mental véritable, d'origine soit vésanique, soit toxique. Par contre, la psychose chez le frère pourrait bien n'offrir de l'A. M. que l'apparence, sans en avoir le substratum : l'apparence d'A. M. lui viendrait du fait d'avoir été calquée sur un A. M.

Cette distinction a une grande portée doctrinale. Nous admettons, en effet, que *les délires* (autrement dit les convictions et sentiments) se transmettent, *mais non les psychoses* (autrement dit les mécanismes génétiques de ces délires). Devons-nous admettre que l'A. M. soit un mécanisme génétique susceptible d'être transmis et de prospérer ultérieurement ? il pourrait alors être un produit de suggestion, c'est-à-dire d'auto-suggestion ? Nous en doutons. Nous connaissons les A. M. semi-physiologiques de la Manie, et les A. M. fonctionnels de l'Hystérie et des états d'exaltation ; ceux de la manie nous semblent complexes et durables. Les médiums présentent un langage factice ou une écriture subconsciente acquis graduellement en peu de mois par l'exercice ; mais ces automatismes sont très partiels, *non extensifs* ; rien ne prouve qu'ils aboutissent à la chronicité, ils doivent être encore fonctionnels ; les délires spirites *permanents* consécutifs aux pratiques spirites doivent n'être que des coïncidences ; l'un de nous a agité cette question, ici-même, à propos d'une voyante célèbre (S. C. M. M., 1920).

.....
A Sainte-Anne, les hallucinations de ce second délirant ont paru n'être qu'épisodiques, alors que chez la première l'A. M. était bien vérifié (D' Sérieux).

Si les deux psychoses sont également d'origine toxique, il y aura bien eu encore Psychoses simultanées, mais d'une simultanéité sans intérêt doctrinal. Toutefois, dans ce cas même les différences de modalité et les interractions méritaient d'être présentées.

On voit que la question des Folies collectives est étroitement liée à l'étude des mécanismes générateurs des Psychoses.

Avec H. Claude et P. Mignault, Lacan écrivit en 1931 dans les *A.M.P.* un article intitulé « Folies simultanées ». Dans sa thèse en 1932 il repousse, « dans la plupart des cas de délire à deux, toute *induction* fondée sur la prétendue débilité d'un des partenaires ». Le cas Aimée n'est pas envisagé en tant que délire à deux, mais on peut noter que la mère d'Aimée délirait. En 1933 (revue *Le Minotaure*, n° 3), Lacan commente le crime des sœurs Papin et diagnostique un délire à deux. Enfin au début de son article « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Lacan prend appui sur le cas d'un couple mère/fille qu'il présente comme un cas de délire à deux.

La question du délire à deux se prolonge chez Lacan jusqu'en un point décisif de l'expérience psychanalytique. Reprise dans le champ

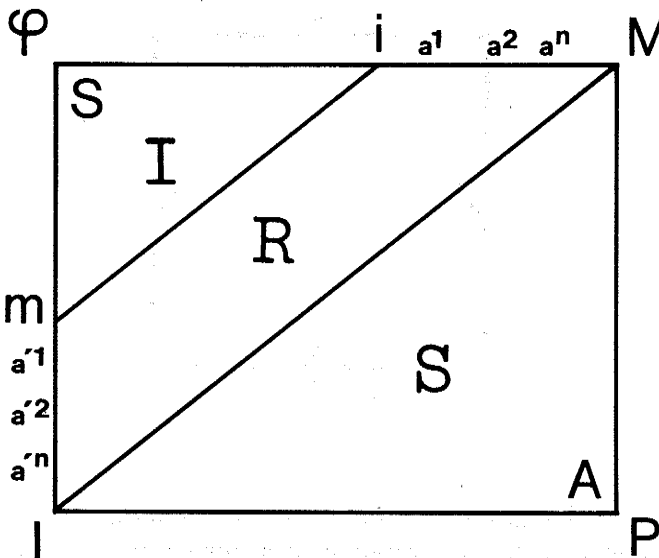
freudien elle se transforme en la question de savoir si une psychanalyse est, ou n'est pas, réductible à un « autisme à deux » (séminaire du 19/4/1977). Après les diverses désignations dont témoigne le présent dossier, celle d'*autisme à deux* mérite de voir sa nouveauté épinglée — et d'autant plus si on se souvient que le terme d'*autisme* est dû à la censure qui, chez Bleuler, a frappé le terme freudien d'*autoérotisme*.

A notre avis la discussion gagnerait à se prolonger à partir du clivage introduit par Clérambault entre délire et psychose.

Du schéma R au plan projectif

Dans « D' une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Lacan, en une note, indique à propos du schéma R ceci :

« Peut-être y aurait-il intérêt à reconnaître qu'énigmatique alors, mais parfaitement lisible pour qui sait la suite, comme c'est le cas si on prétend s'en appuyer, ce que le schéma R étale, c'est un plan projectif. Notamment les points dont ce n'est pas par hasard (ni par jeu) que nous avons choisi les lettres dont ils se correspondent m M , i I et qui sont ceux dont s'encadre la seule coupure valable sur ce schéma (soit la coupure \overrightarrow{mi} , \overrightarrow{MI}) indiquent assez que cette coupure isole dans le champ une bande de Moebius. » (*Ecrits*, p. 553.)



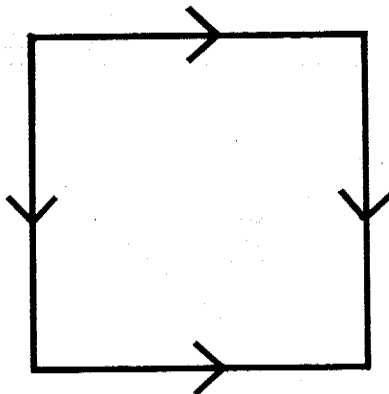
Par *raboutage*, on passe du schéma R au plan projectif — une opération de raboutage qui n'est pas dite dans le texte lacanien mais qui y est impliquée. Le raboutage en soi n'est pas une opération simple. Classiquement, les topologues définissent à propos d'un raboutage un *graphe de montage* et un *graphe des indications de montage*; Soury affirme en outre la nécessité d'une *zone de montage*. Il faut ajouter que la transformation du schéma R en plan projectif est particulière en ce qu'il s'agit d'un même bout de surface — un carré — qui se raboute sur lui-même, qui se coud sur lui-même.

Ainsi faut-il, avant la monstration de ce raboutage, poser la notion de la *zone de montage*.

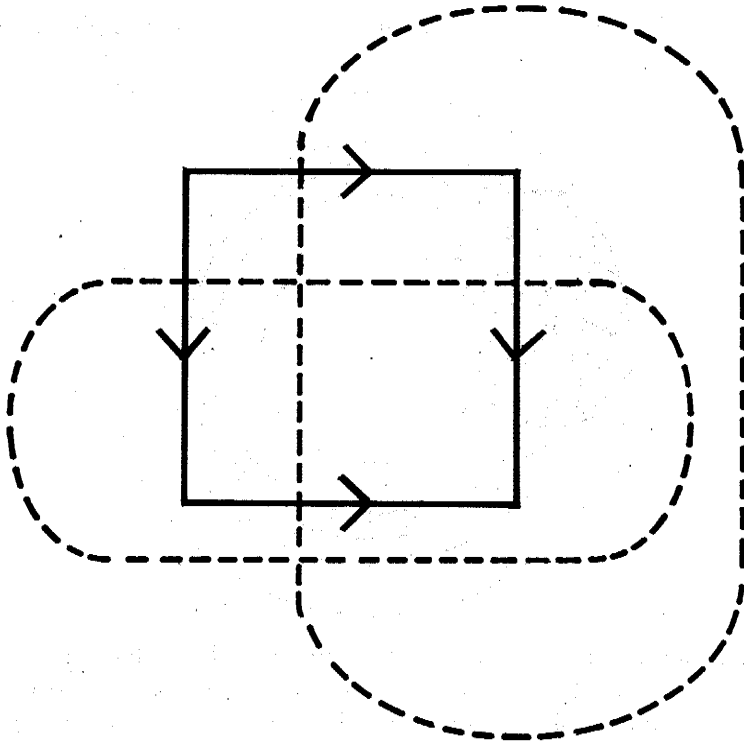
La thèse : petits morceaux concrets + indications de montage abstraites = surface concrète, n'est pas vraie. Il faut poser : petits morceaux concrets + indications abstraites + zone de montage concrète = surface concrète. Pour le schéma R, justement, cette zone de montage concrète est une bande de Moebius.

Les indications de raboutage

Pour un carré qu'on veut rabouter pour avoir un tore, on peut définir un *graphe de montage* (où les flèches montrent comment les côtés se raboutent) :

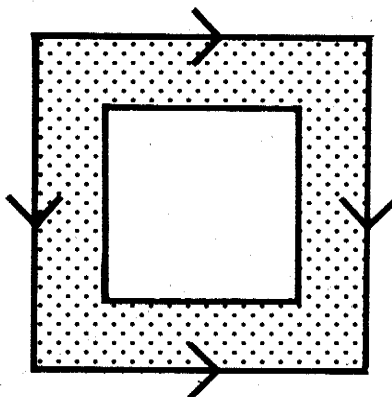


On définit aussi le *graphe des indications de montage* (en pointillé) qui montre quel morceau est rabouté avec quel morceau.

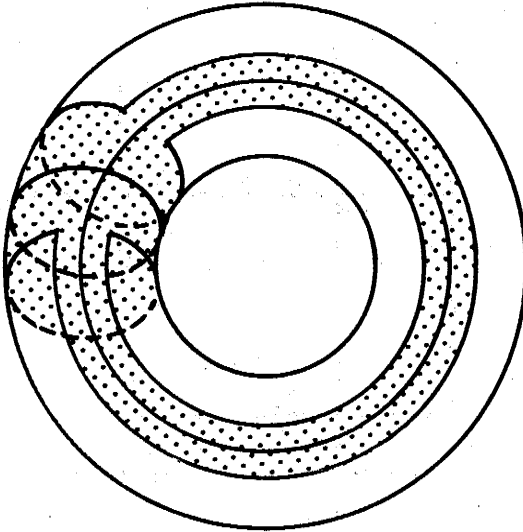


Ces deux graphes sont toujours *duaux* l'un de l'autre : à partir d'un quelconque des deux on peut obtenir l'autre.

Mais il faut aussi définir la « zone de montage » qui est *la bande de voisinage du graphe de montage* :

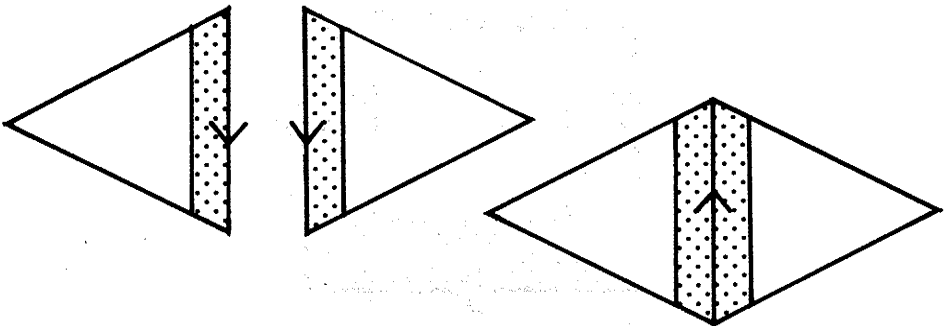


On peut alors faire le tore ; la zone de montage est remplie de points sur ce dessin.

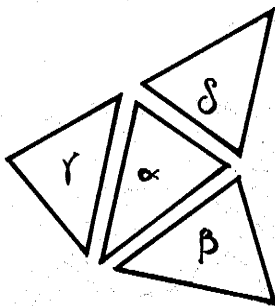


Il faut définir ainsi une *zone de montage* : s'il y a deux morceaux à rabouter, on les raboute par leurs bordures ; c'est parce que les deux bordures veulent bien ensemble faire une bande qu'on peut les rabouter. Apparemment, on les raboute par leurs bords, en fait on les raboute par leurs bordures. Cette bordure, qui est le voisinage du graphe de montage est en elle-même une surface ; c'est ce que Soury appelle la « zone de montage ». C'est elle qui permet l'opération de raboutage qu'on peut maintenant définir comme la superposition de deux phénomènes :

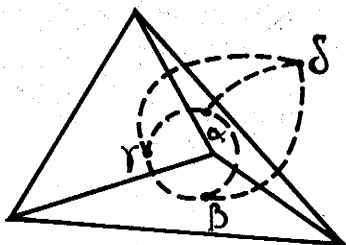
- un phénomène profond : on fait deux cicatrices (les deux bandes de montage),
- un phénomène superficiel : les deux cicatrices n'en font qu'une (les bandes se confondent et il reste une ligne, la ligne du graphe de montage).



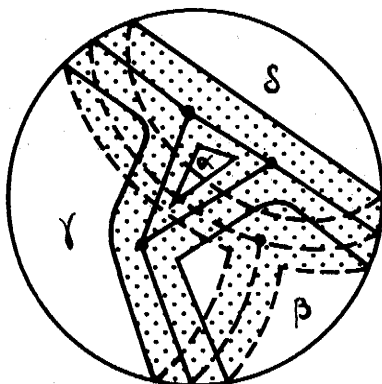
Ici, dans le cas du carré rabouté en tore, l'intuition spatiale ne fait pas défaut pour imaginer, à partir des graphes, la construction d'un objet spatial. Mais pour un cas plus compliqué comme le raboutage de quatre triangles en sphère, la zone de montage montre mieux sa nécessité :



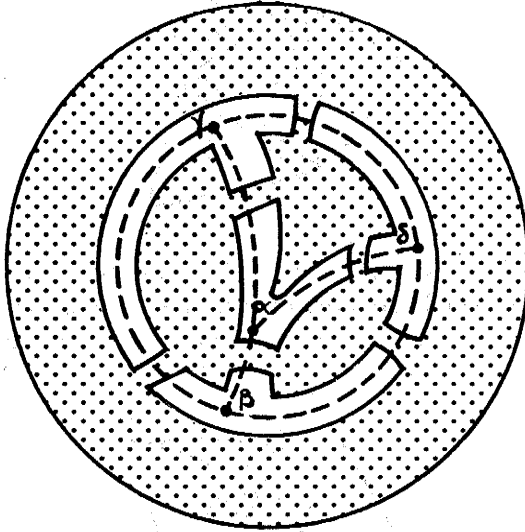
Les quatre triangles sont ici dessinés à une place qui anticipe celle qu'ils occuperont sur la sphère ; et voilà les deux graphes de montage (en ligne continue) et des indications de montage (en ligne pointillée) :



Puis, avec la zone de montage (zone ici remplie de points), voici le montage des quatre triangles en sphère :



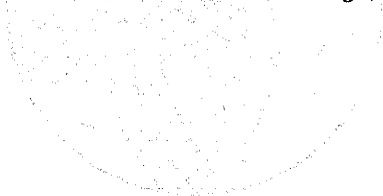
La zone de montage est indispensable pour effectuer ce montage ; on peut le montrer en réduisant les quatre morceaux à la portion congrue et en faisant occuper à la zone de montage, du même coup, une surface beaucoup plus importante :

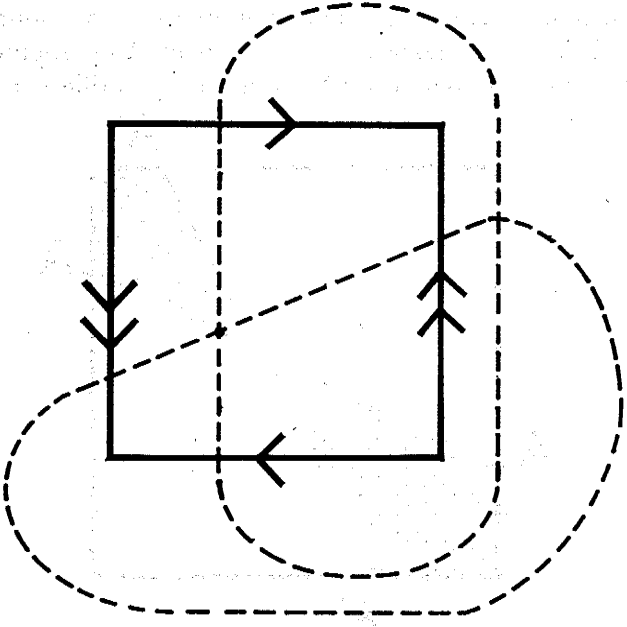


Pour le plan projectif

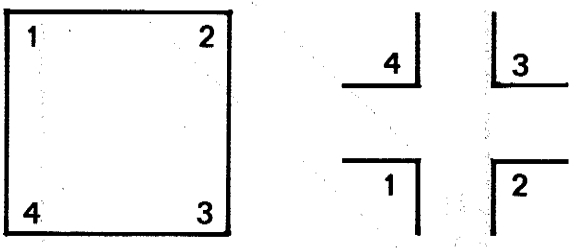
Il est faux de dire qu'un plan projectif s'obtient à partir d'un carré. Il faut indiquer la zone de montage. Ici c'est une bande Moebius.

Les indications classiques montrent qu'il s'agit de rabouter un carré en opérant des torsions, selon les graphes de montage suivants (en pointillé, le graphe des indications de montage).





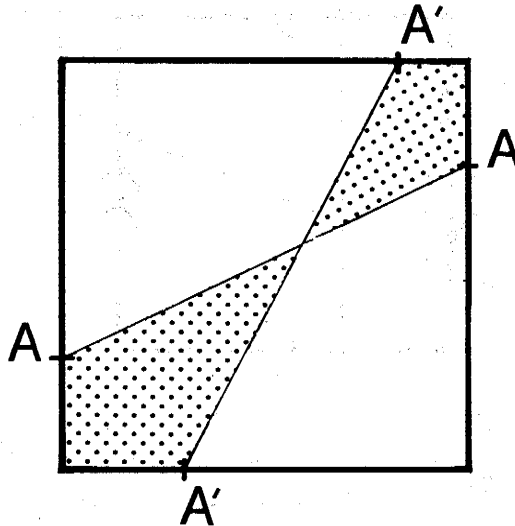
En d'autres termes encore : il s'agit de rabouter les quatre coins d'un carré comme suit :



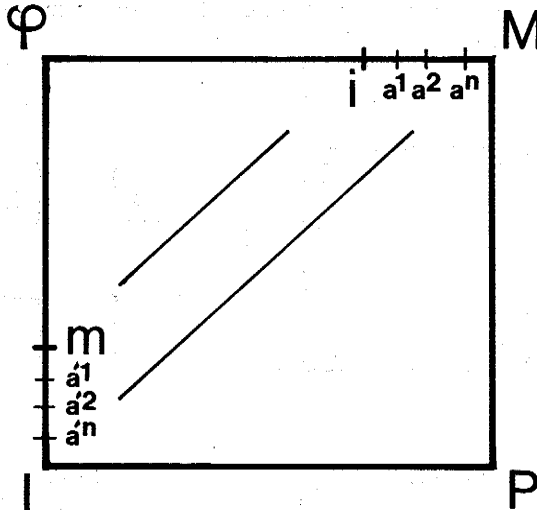
La zone de montage, jusqu'ici, n'est pas dite. Pourtant elle est impliquée dans le montage. Et c'est une illusion d'en rester aux indications abstraites de montage. La bande de Moebius, comme surface elle-même, est impliquée dans ce montage.

On peut noter que le texte lacanien, occupé à poser la thèse selon laquelle « surface = coupure », mentionne cette bande de Moebius comme coupure (fait essentiel à la compréhension de la surface), et non pas comme « zone de montage » (fait essentiel du raboutage).

Le montage du carré se fait donc selon une zone de montage qui est une bande de Moebius : Dans le schéma suivant, A se raboute avec A, et A' avec A' selon une bande de Moebius (en pointillé sur le dessin).



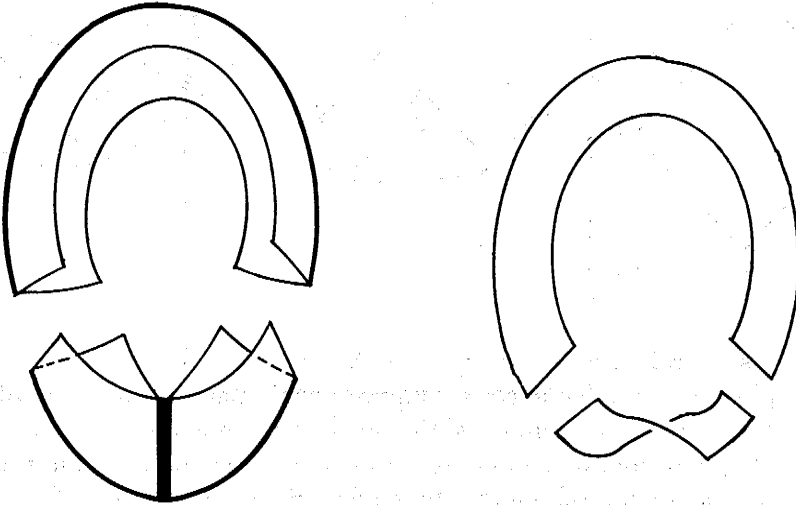
Et sur le schéma R, ce raboutage est celui de M avec m et I avec i.



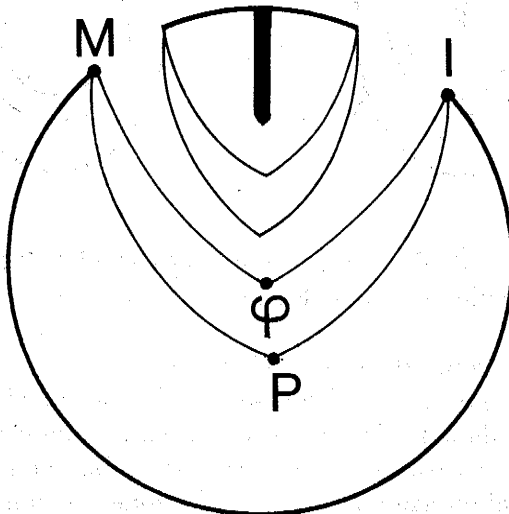
Il faut dire alors que l'orientation des séquences $m a^1 a^2 a^n I$ et $i a^1 a^2 a^n M$, marquées sur le schéma R n'est pas compatible avec ce raboutage. Ces lettres vont coïncider à la fin du montage, à cause du phénomène de recouvrement. En effet dans le dessin classique du plan projectif, on peut isoler avec le recouvrement le point de torsion de la bande de Moebius, comme le montre la série des dessins suivants. Dans

ce qui suit, les lignes les plus épaisses représentent des lignes de recouvrement, les plus fines les bords, et les moyennes les lignes de plis.

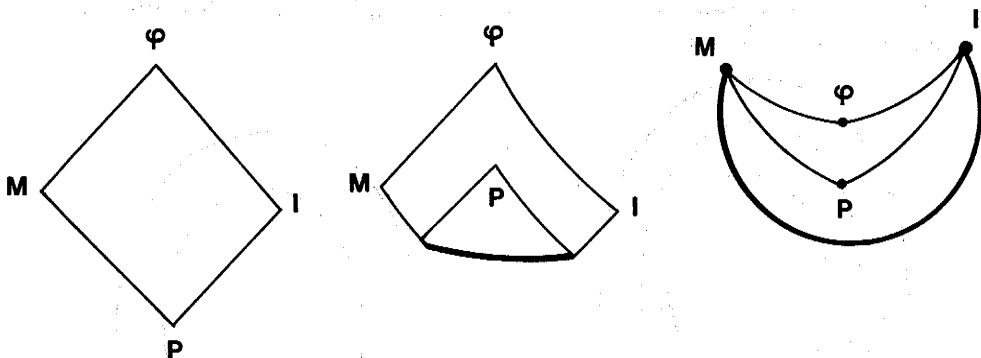
Cette ligne de recouvrement représente une réduction de la difficulté au même titre que sur la bande de Moebius simple, toute la difficulté est ramassée sur un point.



Mais reprenons le problème par l'autre bout, à *partir du dessin classique du plan projectif*. En opérant une coupure au voisinage du recouvrement, on obtient deux morceaux : un morceau avec le recouvrement et un disque sur lequel on peut repérer quatre points spéciaux, les quatre coins d'un carré.

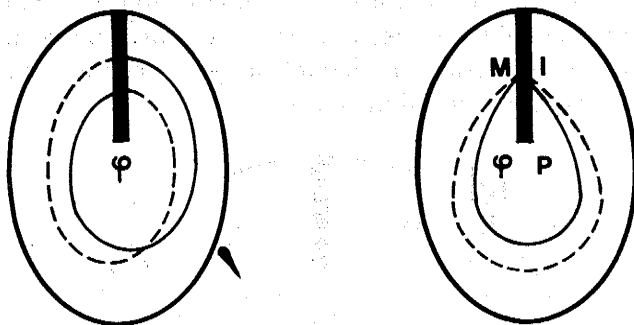


En effet par un pli, puis par déformation en souplesse, ce morceau est équivalent à un carré :



M et I sont raboutés, du coup φ et P aussi.

De plus, en parallèle avec la coupure opérée par Lacan sur le plan projectif au cours du Séminaire IX, on peut maintenant aussi voir ce carré : le point nommé alors φ se retrouve à la même place que P qui vient du dessin du raboutage du schéma R en plan projectif.

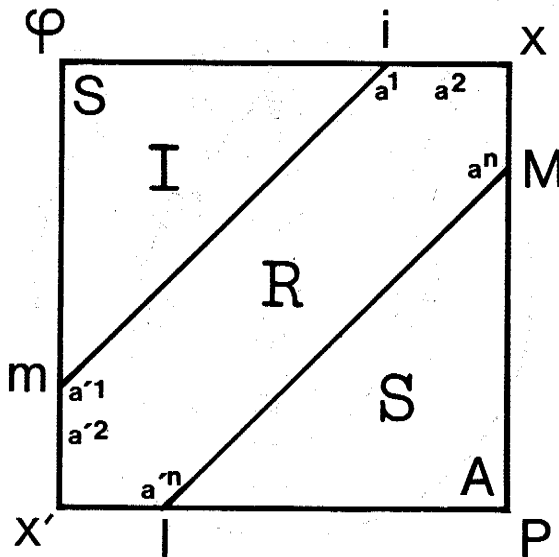


Pour les points I et M et i et m, le montage est plus difficile. Il y a des trucs qui ne fonctionnent pas. En fait on peut repérer deux séries de quatre points :

- les quatre coins du carré (M φ I P)
- les quatre points qui définissent la bande de Moebius (iMIm)

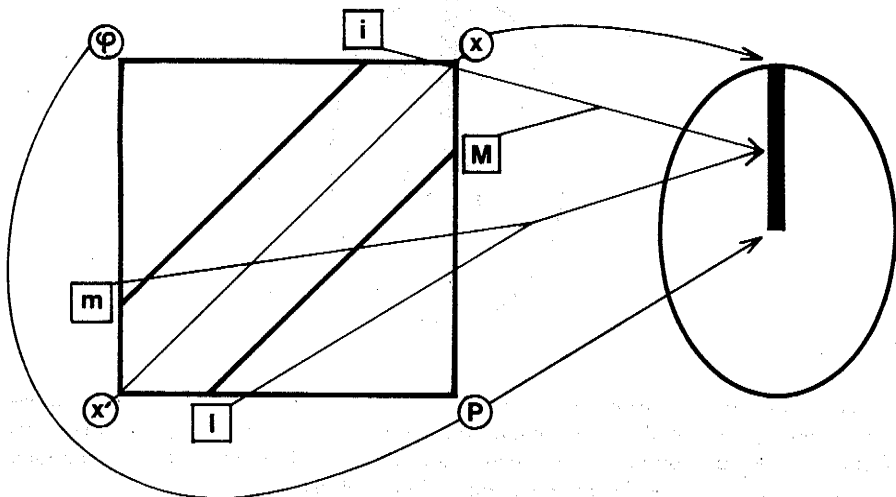
On remarque alors que les points M et I rentrent dans les deux séries. Il y a donc au niveau de M et I confusion des deux surfaces qui permettent le raboutage : le carré, et la zone de montage.

Soury propose une modification du schéma R pour rendre compte plus exactement du moment du rabouillage :

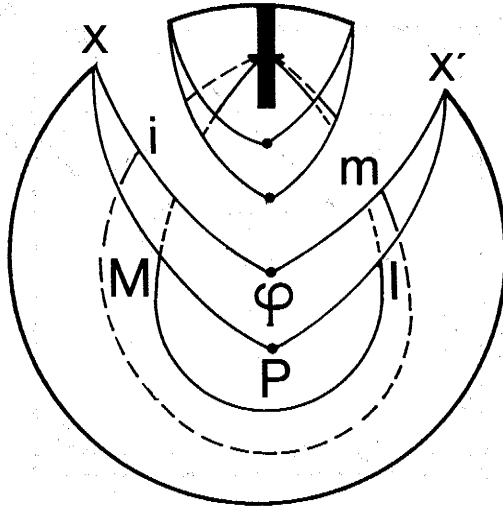


Les points x et x' représentent un dédoublement des points M et I .

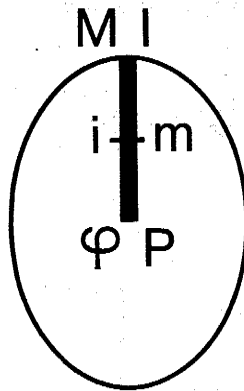
Le dessin suivant vise maintenant à permettre de suivre le destin des lettres du schéma R au plan projectif. On repère alors deux phénomènes concentrés sur la ligne de recoupement : le rabouillage et la coïncidence ; (les points entourés d'un rond se rabouillent, les points entourés d'un carré vont coïncider en fin de montage).



Le dessin suivant (issu des deux coupures opérées ici, celle qui définit le carré et celle du Séminaire IX) permet de situer sur la coupure, l'endroit de toutes les lettres.



On peut maintenant placer sur le plan projectif toutes les lettres du schéma R. On voit que beaucoup d'éléments distingués dans le schéma R sont alors confondus, et que les points x et x' disparaissent au profit des points M et I , qui désignent bien deux des coins du carré du schéma R.



L'ensemble de cet article est tiré de divers cours de P. Soury et de certaines indications également de lui. Ce cours, retranscrit par moi-même a été diffusé sous forme de brochure : on peut se le procurer à l'École de la Cause Freudienne ou à mon domicile : 2, rue Croix-des-petits-champs, 75001 Paris.

Ce que le paranoïaque ne réussit pas

« Tout analyste expérimenté pourra se rappeler une série de cas dans lesquels il a pris un congé durable des patients *rebus bene gestis* »¹ : après un succès*.

Ainsi Freud conclut-il par cette formule après avoir indiqué que si « l'analyse personnelle passe d'une tâche finie à une tâche infinie », il « n'a pas l'intention d'affirmer que l'analyse est de toute façon un travail sans conclusion (*ohne Abschluss*) »¹.

Voilà donc les données du problème qui différencient autant que faire se peut les nécessités d'un procès, des contingences de son effectuation. Avec, évidemment, la question subséquente : la cessation (*Beendigung*) d'une cure relève-t-elle de la pure contingence ? Curieuse contingence alors, dont il est bien précisé qu'elle ne peut pas... ne pas advenir. Freud en fait pour sa part « une affaire de pratique » (*eine Angelegenheit der Praxis*). Certes. Mais voilà qui ne nous apprend rien ; « l'expérience, notait déjà Lao Tseu, est une lanterne qu'on porte dans le dos, et qui n'éclaire jamais que le chemin parcouru ».

* Je traduis ici *rebus bene gestis* par « après un succès » en m'appuyant sur César (Guerre des Gaules, 1, 40, 12) où on lit : *male re gesta* : « après un échec », et César (*ibid.*, 5, 57, 1) : *occasio rei bene gerendae* : « occasion de remporter un succès. » Mais il ne faut pas oublier pour autant que les *res gestae* (dans *historia res gestae*), ce sont « les choses qui se sont effectivement passées », bien différentes des *rerum gestarum*, « les choses dont on dit qu'elles se sont passées ». En ce sens, *rebus bene gestis*, c'est aussi « les choses qui ont bien eu lieu », voire « qui se sont bien passées » (avec l'équivoque du français sur ce dernier point).

1. L'édition ici utilisée de « *Die Endliche und die unendliche Analyse* » est celle des Studienausgabe, Fischer Verlag, Francfort, 1975, pp. 357 *et sq.*

Qu'un acte survienne, en effet, à la place d'un non-savoir, et ce peut être un événement décisif ; mais croire (ou à tout le moins laisser croire) que ce même acte est une réponse *en* savoir est tout simplement une erreur, une « fausse liaison », dirai-je, en reprenant là l'une des acceptions que donne Freud du terme « transfert ». C'est confondre « savoir » et « savoir-faire » ; c'est rater d'avance ce qui pourrait subvertir un savoir.

Ainsi Zénon questionnait le savoir de son temps : si l'on admet (comme c'était le cas) que chaque durée et chaque étendue est composée d'éléments indivisibles (points et instants), alors la flèche lancée par le guerrier doit être nécessairement, tout le temps et partout, en repos. Sur quoi Diogène se lève et, sans un mot, arpente la pièce en mettant les rieurs de son côté : il se meut. Et la tradition perpétue le haut-fait (*res gestae*, pour le coup) du héros, sans trop prendre garde que la question de Zénon n'est pas le moins du monde entamée (disqualifiée) par cet acte. Que Diogène se soit pris pour une flèche, lui qui en décochait tant et tant, n'est guère étonnant ; ce qui l'est plus, c'est qu'on ait pu croire qu'il objectait au paradoxe alors qu'il le renforçait de son ignorance, incarnant d'un seul coup d'un seul l'incompétence de la physique aristotélicienne à ruiner le paradoxe lui-même.

La réponse *en savoir* a tardé, car elle impliquait rien de moins qu'une autre imagination du réel. A l'orée de la science moderne, quand le mouvement n'a plus été questionné dans sa nature, mais qu'on en a tenté une description, on a pu remarquer que le paradoxe portait, non sur le mouvement, mais sur sa conception implicite de l'espace et que loin d'être une question de physique, c'était une question de mathématique. Virage décisif où, par le biais du calcul différentiel et de la notion leibnizienne de « force » qui lui est attaché, le mouvement sortait de son statut paradoxal pour être au centre d'une nouvelle rationalité.

Freud 1938

Forts de cette leçon, il nous est permis de penser que ce que faisait Freud n'a d'intérêt qu'à être lu au regard du savoir qu'il nous a transmis (et non de ce que nous pouvons imaginer de sa personne). Or, sur ce point de la fin de l'analyse, la pointe extrême de son propos tient dans les quelques paragraphes qui concluent « Analyse finie et infinie »¹. Lisons-les à reculons.

A la première ligne du dernier chapitre, on trouve en effet une petite

phrase, à la réflexion bien énigmatique. Ayant évoqué la puissance du « refus de la féminité » chez l'homme et du « penisneid » chez la femme, Freud écrit : « On apprend aussi par là que la forme sous laquelle apparaît la résistance n'est pas importante, *que ce soit comme transfert ou non*². » Que pourrait donc être une résistance sans transfert, si l'on n'oublie pas qu'avant d'être le ciment de la relation analytique, le transfert est dès le départ chez Freud une opération élémentaire, ponctuelle et précisément définie.

Dès la *Traumdeutung*³, Freud appelle « transfert » le mode d'accrochage selon lequel une représentation inconsciente refoulée, rencontrant l'obstacle de la censure, « transfère » sur une représentation préconsciente peu investie son intensité pulsionnelle. Cette représentation préconsciente aura désormais la charge de représenter la motion pulsionnelle inconsciente.

« C'est là le fait du « transfert » (souligné par Freud), qui renferme des éclaircissements sur tant d'événements singuliers de la vie psychique des névrosés... Qu'on me passe mon penchant pour les comparaisons tirées de la vie quotidienne, mais je suis tenté de dire semblables la liaison établie pour la représentation refoulée et celle de notre pays pour les dentistes américains, qui ne peuvent exercer leur pratique sans se servir d'un docteur en médecine régulièrement diplômé comme enseigne ou couverture vis-à-vis de la loi³. »

En ce sens parfaitement délimité du mot « transfert », une résistance sans transfert se présenterait comme une résistance qui n'utiliserait pas le mécanisme du transfert pour se faire représenter, et doit alors être rapprochée de la très énigmatique « résistance de l'inconscient » dont Freud fait état dans « Inhibition, Symptôme, Angoisse » : « Il faut bien admettre qu'après la suppression de la résistance du moi, il reste à surmonter l'emprise de la compulsion de répétition, l'attraction exercée par les prototypes inconscients sur le processus pulsionnel refoulé, et si l'on veut qualifier ce facteur de *résistance de l'inconscient*, nous n'y voyons pas d'objection⁴. » Dès lors, ce type de résistance vient porter à cinq le nombre des résistances rencontrées par l'analyse ; trois sont rapportées au moi : résistance du refoulement, résistance du transfert, bénéfice de la maladie ; une au surmoi : sentiment de culpabilité et besoin de punition ; résistance, enfin, de l'inconscient.

2. *Op. cit.*, p. 392. Souligné par moi.

3. S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., Paris, 1967, p. 479. Pour le texte allemand, *Studienausgabe*, vol. II, p. 536.

4. S. FREUD, *Inhibition, symptôme, angoisse*, P.U.F., Paris, 1971, p. 88.

Si « la forme sous laquelle apparaît la résistance n'a pas d'importance », c'est que Freud en vient alors dans son argumentation sur la fin de l'analyse à remarquer que les « comportements envers le complexe de castration », s'ils possèdent bien un tronc commun (*stamm*) dans les deux sexes, trouvent chez l'un et l'autre des modes d'expression différents : « Chez l'homme, la quête de la virilité est depuis le début en accord avec le moi (*ichgerecht*) ; l'attitude qui suppose l'hypothèse de la castration est énergiquement refoulée, et souvent sa présence ne se dévoile que par d'excessives surcompensations... De cette surcompensation récalcitrante de l'homme dérive une des plus fortes résistances de transfert⁵. » Ici en effet Freud peut arguer d'une résistance du moi.

La situation diffère chez la femme du fait que la quête de la virilité n'est en accord avec le moi que pendant la phase phallique, et doit ensuite succomber au refoulement « de l'issue duquel, comme cela a été souvent montré, dépendent les destins de la féminité »⁵.

Or si la cure vient offrir à l'homme l'occasion de rééditer la résistance du moi envers l'hypothèse de la castration, Freud note bien qu'« un transfert analogue ne peut pas se produire à partir du vœu de pénis (*peniswunsch*) de la femme »⁵. A la place de la résistance de transfert de l'homme surgissent chez la femme « de sévères dépressions issues de l'intime conviction (*innere Sicherheit*) que la cure analytique ne sert à rien, et qu'il n'est pas possible de la traiter. On ne peut lui donner tort, poursuit Freud, quand on apprend que l'espoir de retrouver l'organe mâle douloureusement disparu a été le plus puissant motif qui l'a poussée dans la cure »⁵.

Arrivé à ce point où Freud cherche à articuler ce qu'il y a d'identique chez les deux sexes en dépit de leurs modes différents de manifestation, il avance son *gewachsenen Fels*⁶, abusivement traduit et colporté par la tradition analytique comme « roc de la castration ». « On a souvent l'impression, avec le désir de pénis et la protestation mâle, qu'à travers toutes les couches du psychisme, on s'est frayé un passage jusqu'au *gewachsenen Fels*, et ainsi à la fin de notre activité⁵. » Freud, toujours précis, indique bien que d'arriver là à la fin de son activité (d'analyste), ce n'est pour lui qu'une impression (*Eindruck*) : pas une certitude. La preuve en est d'ailleurs qu'il aligne à la suite immédiate des phrases relativement contradictoires. Tantôt il affirme le caractère hors-atteinte de ce roc : « Le rejet de la féminité peut n'être rien d'autre qu'un fait biologique, un morceau du grand mystère de la sexualité⁵. » Mais c'est pour aussitôt modérer très curieusement son propos : « Il est difficile de

5. S. FREUD, *Die Endliche und die unendliche Analyse*, op. cit., pp. 390-391 et 392.

dire si et quand nous avons réussi à venir à bout de ce facteur dans une cure⁵. »

Freud n'est pas un auteur timide. S'il hésite, ce n'est pas sa seule probité scientifique qui est en cause pour le retenir d'une affirmation là où elle ne serait pas de mise. C'est bien plutôt que tout ce dernier chapitre VIII d'« Analyse finie et infinie » participe de la même valse-hésitation qui l'amène à *encadrer* ce qu'il ne peut affirmer positivement sur la fin de la cure d'un double refus, lui, parfaitement explicite.

Qui voyons-nous en effet apparaître dans la fin de ce texte de 1938 ? Personne d'autre que Fliess et Ferenczi, invités pour les besoins de la cause à incarner les positions extrêmes que Freud, précisément, désavoue. Après avoir remarqué, dans le droit fil de son propos, que dans les deux cas (*penisneid* et *Ablehnung der Weiblichkeit*), « c'est ce qui va à l'encontre du sexe du sujet (*das Gengeschlechtliche*) qui tombe sous le refoulement », il poursuit : « J'ai déjà dit ailleurs⁷ que ce point de vue m'a été rapporté en son temps par Wilhem Fliess qui voyait dans l'opposition des sexes la cause véritable et le motif originaire du refoulement. Je renouvelle ici mon refus (*Widerspruch*) de l'époque, quand je refusais de sexualiser de quelque façon que ce soit le refoulement, soit de le fonder sur le biologique au lieu du psychologique⁵. »

Ainsi donc, si le *gewachsenen Fels*⁶ était bien un roc « biologique », il faudrait *ipso facto* convenir que l'analyse, rencontrant cet obstacle, sortirait de son champ en se heurtant — non à une limite — mais à une frontière.

C'est là un point décisif si l'on convient avec quelque précision de la signification de ces deux derniers termes.

Une limite est ce qui borne une série (un territoire) sans qu'on puisse rien inférer de ce qui serait au-delà d'elle. Si l'on peut dire quoi que ce soit de ce qui serait au-delà, c'est que l'on se place alors en dehors de la série elle-même, là précisément où on peut voir la série, sa limite, et ce qui éventuellement succède à la limite. On se trouve alors dans une

6. Expression fort délicate à traduire. *Fels*, c'est le roc, assurément. Mais *gewachsenen* est le participe passé du verbe *wachsen* qui signifie « croître », « pousser », ... avec parfois le sens de « ce contre quoi on se mesure »... Nous ne risquons ici aucune traduction, nous contentant de mettre en résonance un autre emploi célèbre du verbe *wachsen*, les derniers mots écrits de Nietzsche avant la folie : « *Die Wüste wächst* » : le désert croît...

7. Une note précise qu'il s'agit du texte « On bat un enfant », in *Névrose, psychose, perversion*, P.U.F., Paris, 1973, p. 240, et *Studienausgabe*, vol. VII, p. 250.

position *extrinsèque* à partir de laquelle ce qui fait limite à une série peut n'être vu que comme frontière séparant ce qui est, du coup, *de part et d'autre*. Ainsi limite et frontière sont des termes sémantiquement proches en ce qu'ils désignent tous deux un phénomène de bornage, mais énonciativement fort différents en ce que l'un (limite) est affirmé *intrinsèquement* dans la série qu'il détermine, alors que l'autre (frontière) est affirmé *extrinsèquement*, selon un point de vue qui n'est généralement pas déterminé comme tel (et c'est bien souvent celui de Sirius!).

Si l'on accepte cette précision terminologique, il est alors permis de dire que Freud invoque Fliess pour refuser au biologique une valeur de *frontière* pour le psychologique. Il est assez troublant de constater que c'est exactement ce qu'il écrivait quarante ans plus tôt au même Fliess (lettre du 22 septembre 1898) : « Mes opinions, d'ailleurs, ne diffèrent nullement des tiennes, et je suis loin de penser que le psychologique flotte dans les airs sans fondement organique. Néanmoins, en dépit de cette conviction, je n'en sais pas plus en théorie ni en thérapeutique, et je dois donc me comporter comme si se présentait à moi seulement du psychologique. Pourquoi tout cela ne s'accorde-t-il pas pour moi ? Je n'en ai encore aucun pressentiment⁸. » Freud aura donc été fidèle à sa position (hétérogène à celle d'un Fliess) qui lui interdisait de dominer du regard les savoirs pour marquer leur éventuelle articulation ; le fondement biologique qu'il a toujours appelé de ses vœux est resté un horizon, jamais rencontré comme tel.

Pour ce qui est de son texte de 1938, il n'en dit pas plus sur son refus réitéré, mais se retourne aussitôt vers Ferenczi. Paragraphe suivant : « L'importance considérable de ces deux thèmes — le désir de pénis chez la femme et la résistance contre l'attitude passive chez l'homme — n'a pas échappé à la perspicacité de Ferenczi. Dans une conférence qu'il fit en 1927, il déclara que toute analyse couronnée de succès devait être venue à bout de ces deux complexes. Mon expérience personnelle me permet de rajouter que je trouve ici Ferenczi particulièrement exigeant. A aucun moment du travail analytique on n'a autant le sentiment accablant de faire des efforts répétés et infructueux pour écarter le soupçon qu'on est en train de "prêcher dans le désert" (*Fischpredigten*) que lorsqu'on veut pousser une femme à renoncer à son désir de pénis, ou lorsqu'on cherche à convaincre les hommes que leur attitude passive envers un homme n'a pas toujours la signification de la castration, et que cela ne peut être évité dans toutes les relations humaines⁵. »

Qu'avait donc dit Ferenczi ? (et que Freud prend soin de mettre en note dans son article) : « ... tout patient mâle doit atteindre un sentiment d'égalité de droits vis-à-vis du médecin (sentiment qui vaut

comme signe de sa victoire sur l'angoisse de castration ; toutes les malades femmes doivent, pour que leur névrose passe pour complètement liquidée, en avoir fini avec leur complexe de virilité, et s'abandonner sans rancune (*ohne Ranküne*) à toutes les possibilités concevables de leur rôle féminin⁵. »

En somme : il n'y a pas de butée à l'analyse. Ou encore : toute butée est résistance, et l'analyse ne doit être considérée comme achevée que lorsqu'elle a fait litière de toute résistance. En n'affirmant ni frontière (aucune allusion au biologique ou à quelconque obstacle « naturel » à l'analyse), ni limite (aucune positivité d'un terme de bornage), cette perspective sur la fin (finalité) de la cure peut aisément basculer vers le modèle médical de la guérison, soit : la *restitutio ad integrum*⁹. Il y avait de la névrose et désormais, il n'y en a plus (même si c'est : jusqu'à la prochaine).

Si nous devons en rester là, ce double balisage effectué par Freud pour illustrer la singularité de sa position sur la question de la fin de l'analyse ne serait que détermination négative : précieuse, mais insuffisante. Le décisif revient à remarquer que ce trio mis en scène dans un texte de 1938 est celui-là même qui se mettait en place quelques vingt-huit ans plus tôt, dans l'été 1910 exactement.

Flash back

Vacances 1910 : Freud a emmené avec lui en Sicile — via Paris ! — Sandor Ferenczi : ce dernier a 37 ans, Freud 54. De ce voyage, nous n'avons guère que la relation qu'en a donné Jones¹⁰ après avoir eu accès aux échanges épistolaires entre les deux hommes. « En amitié, écrit Jones, les exigences (de Ferenczi) étaient illimitées. Il fallait qu'entre lui et Freud, il n'y eut ni indiscretion, ni secret. Naturellement, il ne pouvait exprimer ouvertement ce sentiment, mais attendait avec plus ou moins d'espoir que Freud fit le premier pas¹⁰. » En d'autres termes, Ferenczi fut un compagnon de voyage passablement casse-pieds. Il semble lui-même s'être accusé de cela dans une lettre à Freud du début octobre, lettre que Jones qualifie comme « l'un de ses longs exposés d'auto-analyse¹⁰. »

8. S. FREUD, *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, Fischer Verlag, Francfort, 1962, p. 227 et *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1969, p. 235.

9. Retour (des tissus : notion histologique) à leur état d'avant la maladie, sans séquelles.

10. E. JONES, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, P.U.F., Paris, 1961, tome II, pp. 85 et sq.

La réponse de Freud — grand épistolier — ne se fit guère attendre : elle est, plus que beaucoup d'autres, partie intégrante du texte freudien par les précisions qu'elle apporte sur le mode de conclusion de l'« histoire Fliess »¹¹.

Cher ami,

6.10.1910

Il est singulier (de voir) combien vous arrivez beaucoup mieux à vous présenter par l'écrit que par la parole. Naturellement, je savais une grande partie — la majeure — de ce que vous écrivez, et je n'ai maintenant besoin que de vous donner quelques éclaircissements. Pourquoi ne vous ai-je pas engueulé, et ouvert par là la voie à une compréhension ? Tout à fait juste, ça a été une faiblesse de ma part, je ne suis pas non plus ce surhomme psychanalytique que nous avons construit, je n'ai pas non plus surmonté le contre-transfert. Je ne l'ai pas pu, comme je ne le peux pas pour mes trois fils parce que je les aime bien et que sinon ils me feraient de la peine.

Vous avez non seulement remarqué, mais également compris, que je n'éprouve *plus* aucun besoin de cette totale ouverture de la personnalité, et vous l'avez fait remonter avec justesse à sa cause traumatique... Depuis le cas Fliess que vous m'avez vu récemment occupé à surmonter, ce besoin est pour moi périmé. Une partie de l'investissement homosexuel est retirée, et utilisée pour l'accroissement du moi propre. J'ai réussi ce que le paranoïaque ne réussit pas. — Prenez de plus en compte que je n'étais pas bien la plupart du temps, j'ai souffert de mes troubles intestinaux beaucoup plus que je n'ai voulu l'avouer, et je me reproche souvent : celui qui n'est pas un meilleur maître de son Konrad devrait, en fait, ne pas partir en voyage. La sincérité aurait dû commencer par là, mais vous ne me sembliez pas assez solide pour ne pas tomber (alors) dans un excès de souci.

Pour les contrariétés que vous m'avez occasionnées — y compris une

11. Cette lettre n'était connue à ce jour du lecteur français que de par la traduction du livre de Jones, lequel avait déjà pris soin de la traduire de l'original allemand à l'anglais. Une double traduction pouvait laisser craindre le pire (vus les fréquents massacres de traduction du texte freudien). Fort heureusement, le traducteur de Jones en allemand n'a pas cédé à la facilité de retraduire de l'anglais, et a obtenu l'original. C'est par ce biais, et grâce à la diligence de Jean-Pierre Dreyfuss et Norbert Haas, que nous en avons eu communication. Nous en proposons ici une nouvelle traduction en même temps que nous donnons l'original allemand auquel le lecteur pourra utilement se reporter. (Référence : E. JONES, *Das Leben und Werk von Sigmund Freud*, Verlag Hans Huber, Bern und Stuttgart, 1962, Band II, p. 106.)

certaine résistance passive — il en ira d'elles, somme toute, comme avec les souvenirs de voyage : par un processus de décantation personnel, les petits incidents s'effacent et le beau subsiste seul pour l'usage intellectuel.

Il était net à voir que vous me soupçonniez de grands secrets et que vous en étiez très curieux, mais (c'était) facile à reconnaître comme infantile. Autant je vous ai informé de *tous* les points scientifiques, autant je ne vous ai caché que peu de faits personnels et l'affaire avec le *Nationalgeschenk* fut, je crois, assez indiscreète. Mes rêves de l'époque, comme je vous l'ai laissé entendre, faisaient entièrement retour à l'histoire Fließ et, (vu) la nature propre de la chose, c'était difficile de vous amener à l'endurer avec moi.

Par un examen plus détaillé, vous trouverez que le contentieux entre nous n'a pas besoin d'être aussi grand que vous l'avez peut-être cru au début.

Je vous veux plutôt tourné vers le temps présent...

Cordialement vôtre,
Freud.

Lieber Freund,

6.10.10

Es ist merkwürdig, wie viel besser Sie sich in der Schrift, als in der Rede darstellen können. Natürlich wußte ich sehr viel oder das meiste von dem, was Sie schreiben u. brauche Ihnen jetzt nur wenige Aufklärungen dazu zu geben. Warum ich Sie nicht ausgeschimpft u damit den Weg zu einer Verständigung eröffnet habe. Ganz richtig, es war Schwäche von mir, ich bin auch nicht jener ps.a. Übermensch, den wir konstruiert haben, habe auch die Gegenübertrag nicht überwunden. Ich konnte es nicht, wie ich es bei meinen drei Söhnen nicht kann, weil ich sie gerne habe u. sie mir dabei leid tun.

Daß ich kein Bedürfnis nach jener vollen Eröffnung der Persönlichkeit *mehr* habe, haben Sie nicht nur bemerkt, sondern auch verstanden u auf seinen traumatischen Anlaß richtig zurückgekehrt. ... Seit dem Fall Fließ mit dessen Überwindung Sie mich gerade beschäftigt sahen, ist dieses Bedürfnis bei mir erloschen. Ein Stück homsex. Besetzung ist eingezogen u. zur Vergrößerung des eigenen Ichs verwendet worden. Mir ist das gelungen, was dem Paranoiker mißlingt. — Nehmen Sie noch hinzu, daß ich zumeist weniger wohl war, mehr unter meinen Darmbeschwerden gelitten habe, als ich eingestehen wollte, u. mir oftmal vorhielt : Wer seines Konrads⁵⁶ nicht besser Herr ist, soll eigentlich nicht auf Reisen gehen. Damit hätte die Aufrichtigkeit

beginnen müssen u. Sie schienen mir nicht gefestigt genug, um nicht in Übersorgen zu verfallen.

Mit den Unannehmlichkeiten, die Sie mir bereitet haben — eine gewisse passive Resistenz mit eingeschlossen — wird es so gehen wie mit den Reiseerinnerungen überhaupt; durch einen Selbstläuterungsprozeß schwinden die kleinen Störungen u. das Schöne bleibt allein für den intellekt. Gebrauch übrig.

Daß Sie große Geheimnisse bei mir vermuten u. sehr neugierig auf dieselben sind, war deutlich zu sehen, aber auch leicht als infantil zu erkennen. Sowie ich Ihnen *alles* Wissenschaftliche mitgeteilt, so habe ich Ihnen nur wenig Persönliches verborgen u. die Angelegenheit mit dem *Nationalgeschenk* war, glaube ich, indiskret genug. Meine Träume um die Zeit gingen, wie ich Ihnen andeutete, ganz auf die Fließgeschichte zurück, an der Sie mitleiden zu lassen, durch die eigene Natur der Sache schwierig war.

So werden Sie bei näherer Durchsicht finden, daß die Abrechnung zwischen uns keine so große zu sein braucht, wie Sie vielleicht anfangs gemeint haben.

Ich will Sie lieber auf die Gegenwart hinlenken...

Herzlich
Ihr
Freud

Ne sautons pas trop vite sur la phrase célèbre qui se trouve là. Prenons plutôt cette lettre par son côté énigmatique et obscur. Quels pouvaient bien être ces rêves « qui faisaient entièrement retour à l'histoire Fließ » ? C'est l'un des charmes du texte freudien que de laisser une chance à ce genre d'enquête.

Lors de la réédition de la *Traumdeutung* un an après ce séjour en Sicile, en 1911 donc, Freud rajoute un certain nombre de notes, dont une qu'il place en complément de son grand exemple d'« hypocrite rêve d'Œdipe » : « I... Mon ami R. est mon oncle. J'ai pour lui une grande tendresse; II. Je vois son visage devant moi un peu changé. Il paraît allongé, on voit très nettement une barbe jaune qui l'encadre¹². » Ce rêve (de février-mars 1897), Freud avoue l'avoir jugé « absurde », et donc avoir dû vaincre une vive résistance pour l'analyser. L'association qui s'impose alors est celle de son oncle Joseph, qualifié familialement

12. S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., Paris, 1967, p. 126 et *Studienausgabe*, op. cit., p. 154.

(et surtout par le père de Freud) de « tête faible »¹³. L'autre association amène à la place de l'« ami R. » l'ami ophtalmologiste Koenigstein, association qui le renvoie, par des détours que je ne reprends pas ici, à son constant désir de devenir professeur extraordinaire. Le rêve est dit « hypocrite » au sens où la tendresse manifeste ne masque rien d'autre qu'une haine latente que Freud a beaucoup de mal à envisager comme faisant partie des sentiments qui le lient à Koenigstein.

Mais juste après le récit du rêve, Freud avait écrit : « Ensuite, viennent les deux autres parties (du rêve). Une pensée et une image de nouveau, je passe¹². » Sur quoi passé-t-il, nous ne le saurons jamais, mais c'est à cet endroit qu'il rajoute donc en 1911 la note suivante : « De tels rêves hypocrites ne sont, ni pour moi ni pour d'autres, des événements rares. Au moment où j'étais occupé par la mise en forme d'un certain problème scientifique¹⁴, je me trouvais plusieurs nuits de suite avec un rêve légèrement brouillé qui avait pour contenu la réconciliation avec un ami depuis longtemps quitté. A la quatrième ou cinquième fois, je parvins à saisir le sens de ce rêve. Il tenait dans l'encouragement à faire mon deuil (*aufgeben*) des derniers restes de considérations pour la personne en question, et à me rendre complètement libre d'elle ; il (le sens) s'était déguisé de manière hypocrite en son contraire¹⁵. » Or dans l'édition anglaise, une note de Strachey vient préciser que l'« ami depuis longtemps quitté » n'était autre que Wilhelm Fliess, ce qui s'accorde bien avec ce que nous apprend la lettre à Ferenczi*.

13. Sur la « tête faible » de l'Oncle Joseph, lire l'article et les documents publiés par A. de Mijolla : « "Mein Onkel Joseph" à la une ! », in *Etudes freudiennes*, 15-16, Denoël, Paris, 1979, pp. 183 et sq. Où l'on apprend que l'« Oncle Joseph », honte de la famille, est passé en justice pour trafic de fausse monnaie. Avec à la clef dix ans de réclusion criminelle.

14. Il n'est pas anodin de remarquer ici que le « problème scientifique » en question a vraisemblablement trait aux « Mémoires d'un névropathe » de Daniel-Paul Schreber dont Freud avait eu communication en 1909, et qui fut l'objet de longues discussions avec Ferenczi... en Sicile précisément. La rédaction des *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoïa* date de décembre 1910.

15. S. FREUD, *op. cit.*, p. 132 (français) et *op. cit.*, p. 161 (allemand).

* Il est permis de penser que ce n'est pas leur seul caractère hypocrite qui a amené Freud à rapprocher en 1911 les rêves siciliens du rêve de l'Oncle (rêve important dans la *Traumdeutung* puisque, au classement selon le nombre de citations internes, il vient au second rang après celui de l'injection faite à Irma). Fliess n'est donc pas mentionné directement à propos du rêve de l'Oncle, et c'est ce qui peut surprendre quant on connaît l'épisode qui, en 1895, a failli coûter la vie à une jeune fille *soignée par Fliess et suivie par Freud* (la dénommée « Irma », en fait : « Emma »), et ceci à la suite d'une

Et donc, au moment où Ferenczi fait à Freud des offres pressantes pour rouvrir une relation aussi intense que celle qu'il avait connu avec Fliess, Freud (qui se souvient de l'affaire Swoboda**) se met à rêver de manière répétitive qu'il se réconcilie avec son ex-ami berlinois. Pour reprendre à cet endroit la métaphore célèbre, il est permis de penser que les demandes de Ferenczi ont fonctionné comme entrepreneur de ces rêves, mais que le capitaliste, c'était bel et bien les demandes de Freud à Fliess, laissées en plan par le suspens de leur relation ; demandes pour lesquelles il y avait eu proscription. Le 9 mars 1909, il écrivait encore à Jung (qui avait faibli dans sa tâche épistolaire) : « J'ai apparemment encore une hyperesthésie traumatique quand une correspondance faiblit ; je me souviens très bien de la genèse de cela (Fliess), et je ne voudrais pas revivre en toute candeur une telle expérience¹⁶. » Si, à la

négligence de Fliess. Ce dernier avait laissé dans les cavités nasales de sa patiente environ cinquante centimètres de gaze iodoformée qui déclenchèrent des séries d'hémorragies avant qu'un otho-rhino-laryngologiste viennois ne découvre, sous les yeux horrifiés de Freud, le pot-aux-roses. Max Schur a publié les lettres inédites de Freud sur cette affaire (traduites in *Etudes freudiennes*, 15-16, Denoël, Paris, 1979, pp. 151 et sq.), en mettant l'accent sur les efforts répétés de Freud pour minimiser la bévue de Fliess. « Bien sûr, écrivait Freud le 8 mars 1895, personne ne te fait de reproche, je ne vois d'ailleurs pas pourquoi on t'en ferait. Je voudrais seulement que... tu restes assuré que je n'ai pas eu besoin de regagner confiance en toi. » Mais le 17 janvier 1897 (deux ans plus tard, donc, et contemporanément au rêve de l'Oncle daté par Anzieu de janvier-février 1897), il écrit encore : « Emma (qu'il a alors en thérapie) a eu une scène où le Diable lui enfonce des aiguilles dans les doigts et pose un petit morceau de sucre sur chaque goutte de sang. Tu n'es pas du tout responsable du sang ! » De là à penser que ses associations sur l'Oncle Joseph l'ont conduit très (trop !) rapidement à la « tête faible » du cher Fliess, il n'y a qu'un pas que nous laissons au lecteur la possibilité de franchir.

** En 1904, soit deux ans après l'interruption de la relation épistolaire Freud-Fliess, ce dernier est averti par Oscar Rie (son beau-frère, médecin viennois et partenaire habituel de Freud à sa partie de tarot du samedi) qu'un jeune philosophe de vingt-trois ans, O. Weininger, vient de publier un ouvrage (*Geschlecht und Charakter*) dans lequel est affirmée la bisexualité fondamentale de tout être humain. C'était une des grandes idées de Fliess qu'il avait longuement communiquée à Freud lors de leurs « congrès ». Or Freud avait pour patient et élève un certain Hermann Swoboda, ami intime de Weininger. Freud est donc accusé d'avoir couvert, voire favorisé le plagiat. Sur toute cette affaire, lire : Bernard Vichyn : « 1904 : dernier échange épistolaire entre Freud et Fliess », in *Psychanalyse à l'université*, n° 24, Editions Répliques, Paris, 1981, p. 705. Les choses, d'ailleurs, ne s'arrêtèrent pas là : en 1906, un certain Pfenning, puis Fliess lui-même, publièrent à Berlin, à compte d'auteur, des libelles où Freud était accusé de plagiat, au-delà même de l'histoire Weininger. Il y répondit en partie par voie de presse... Où l'on voit que les « psychanalystes » n'auront pas attendu les années 1980 pour porter sur la place publique leurs débats les plus... intestins.

16. S. FREUD et C.G. JUNG, *Correspondance*, Gallimard, Paris, 1975, tome I, p. 285.

quatrième ou cinquième fois, il peut en venir à interpréter ses rêves siciliens comme accomplissement d'un désir de rupture, c'est qu'il peut alors considérer ses demandes comme caduques. C'est en ce sens du moins qu'on peut lire une des phrases-clefs de sa lettre à Ferenczi : «...je n'éprouve plus aucun besoin de cette totale ouverture de la personnalité, et vous l'avez fait remonter avec justesse à sa cause traumatique. »

Sur la pente du tout-dire qui le liait à Fliess au plus fort de sa relation (lettres, « congrès », etc...), Freud témoigne maintenant, à cet endroit, de l'existence pour lui... d'une frontière ou d'une limite ? « Une partie de l'investissement homosexuel est retirée et utilisée pour l'accroissement du moi propre. » Nous sommes là quatre ans avant l'introduction du narcissisme, et il est donc permis de lire cet « investissement homosexuel » comme le type même de l'investissement narcissique. Le mot qui s'impose d'ailleurs, vue la force de l'investissement en question, c'est celui, très freudien, de *Verliebtheit* : énamoration¹⁷. Dans ce mouvement puissant, que l'arrêt de leurs relations n'a pas véritablement suspendu, Freud rencontre avec ce rêve à répétition un fait nouveau, qui lui donne sur l'« affaire Fliess » un éclairage qui lui avait fait jusque-là défaut. Il était avant le rêve dans la position où nous serions nous-mêmes vis-à-vis de toute cette histoire si nous n'avions que la lettre à Ferenczi : toujours à même d'invoquer comme cause de la rupture... l'éloignement, le désinvestissement progressif, le jeu naturel des différences qui en viennent à écarter ce qui a été uni, le caractère ombrageux de Fliess, etc...

Mais il y a ces rêves et le désir de rupture qui, par eux, s'*accomplit*. C'est de leur fait que Freud peut dire avoir « surmonté » l'« affaire », et ceci dans un sens qui n'est plus seulement de relations inter-humaines, mais d'un travail endopsychique, de relations intrapsychiques, celles-là même donc qui lui permettent d'écrire : « J'ai réussi ce que le paranoïaque ne réussit pas. » Cette réussite est perlaborative, sinon elle n'est qu'une fanfaronnade. Détachée de son contexte — comme on la présente d'habitude — cette proposition célèbre se plie à n'importe quelle interprétation. Elle ne peut retrouver sa pertinence qu'à être rattachée à la conception que Freud se faisait à cette époque de la paranoïa. C'est encore dans les « Lettres à Fliess » (manuscrit H : Paranoïa)¹⁸ qu'il faut chercher la « caractéristique psychique essen-

17. Traduction proposée par Lacan : *hainamoration*.

18. S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse*, op. cit., p. 98 et *Aus den Anfängen der psychoanalyse*, op. cit., p. 97. J'utilise ici la traduction faite par A. Albert, S. Faladé et E. Laurent dans le cadre des publications internes de l'ex-E.F.P.

tielle » de la paranoïa. Freud évoque là le cas d'une patiente que lui avait transmis Breuer : ayant eu affaire à une tentative de séduction sans suite, elle montrait des « poussées » (drang) de paranoïa dans lesquelles les voisins la plaignaient d'avoir été laissée en plan, abandonnée, etc... Freud tente hypnotiquement de rappeler la scène de séduction : échec total. La patiente part définitivement en lui faisant savoir que tout cela l'énerve trop. « Défense ! s'écrie Freud, c'était aisément reconnaissable ! Elle ne *voulait* pas que ce souvenir lui soit rappelé. » « *Le contenu des faits, poursuit-il, demeurait donc inchangé, ce qui se transformait c'était la place de la chose (Ding) tout entière. Avant, c'était un reproche intérieur, maintenant c'était une proposition impudente venant de l'extérieur ... Le jugement, le reproche était ainsi tenu à l'écart du moi... Donc, mésusage du mécanisme de projection aux fins de défense.* »

A la lumière de ce texte, on peut apprécier la modification apportée par l'interprétation des rêves siciliens : le désir de rupture n'est plus attribué au seul Fliess dans un « mésusage du mécanisme de projection aux fins de défense » (position antérieure de Freud, renforcée par l'affaire Swoboda), il est reconnu par Freud comme sien. Voilà exactement le point que Freud avance comme sa « réussite ». L'échec du paranoïaque, à l'inverse, c'est de méconnaître absolument le « changement intérieur ». « Si nous oublions (ce changement) poursuit Freud, c'est seulement alors que ne subsiste que la partie du syllogisme qui aboutit à l'extérieur. Ainsi se présente la paranoïa avec la surestimation de ce que l'on sait de nous et de ce que l'on nous a fait... Que sait-on de nous : ce que nous ne savons pas, ce que nous ne pouvons admettre¹⁸. » Ce que Freud pendant longtemps n'aura pu admettre et dont il aura dû, en conséquence et selon sa théorie de la paranoïa, faire l'imputation à Fliess, les rêves siciliens lui permettent de le reprendre à son compte, avec « l'accroissement du moi propre ».

Nous avons acquis, chemin faisant, quelques précisions sur le double refus de Freud de suivre Fliess et Ferenczi dans leurs considérations sur l'étendue du territoire analytique, double refus qu'il est maintenant possible de rappeler en ces termes : ce territoire ne connaît pas de frontière, mais il est faux de penser qu'il ne possède pas de limite.

C'est bien ce que Freud a pu toucher du doigt dans sa liquidation de l'histoire Fliess : ce qui a mis un terme à cette liaison, ce n'est pas la seule existence de cet autre si semblable et si différent (*unheimlich*) appelé « Fliess », c'est non moins assurément un désir de rupture inhérent à la liaison elle-même. Contrairement au principe d'inertie qui veut qu'un corps en mouvement ne s'arrête qu'en heurtant un obstacle, Freud se trouve, avec ses rêves siciliens, sur la piste de la pulsion de

mort et de l'« Au-delà du principe de plaisir » : le pépin est dans le fruit aussi sûrement que la pulpe. Et c'est par là, évidemment, que nous retrouvons l'énigmatique « résistance de l'inconscient » rattachée à la compulsion de répétition ; Freud la remet donc en scène à la quasi-fin de son œuvre pour rendre compte d'une limite à l'activité de l'analyste, sans accorder pour autant à ce dernier une vue surplombante qui lui donnerait accès, et à l'analyse, et à ce qui l'excèderait. Cette impossibilité d'un point de vue extrinsèque et souverain n'est que la conséquence d'une juste conception du transfert : c'est ce qu'il faut maintenant établir.

Du transfert à l'amour :

Tout transfert est, pour Freud, un agent double par excellence : il fait le jeu de la résistance et du moi (aide à maintenir le refoulement), mais fait tout autant le jeu de la représentation inconsciente (il en permet la représentation « déformée »). C'est parce qu'il accomplit cette fonction que le transfert permet à Freud d'expliquer la présence dans les rêves de « restes diurnes »¹⁹, peu investis dans la vie diurne, précisément.

Le point où les choses basculent, c'est quand le protocole de la cure met en place ce que Freud appelle « la personne du médecin »²⁰ dans une position formellement identique à celle des « restes diurnes ». Soit : un ensemble de représentations préconscientes dès l'abord peu investies qui vont permettre — via l'« accrochage » et la « déformation » du transfert — l'expression des représentations refoulées. L'art d'interpréter freudien consistera alors, en reconnaissant les jeux complexes de la condensation et du déplacement, à passer « des déformations à ce qui a été déformé » (*von den Entstellungen zum Entstellten*)²¹, comme pour l'analyse des rêves.

S'il y a virage dans l'introduction de « la personne du médecin » à la place des « restes diurnes », c'est que le transfert se trouve maintenant opérer dans la dimension du narcissisme : ces représentations peu

19. S. FREUD, *L'interprétation des rêves*, op. cit., pp. 478-479.

20. Dans « La dynamique du transfert » (*La technique psychanalytique*, P.U.F., Paris, 1970, p. 50), Freud utilise deux expressions sensiblement différentes : soit le médecin (*Arzt*) seul (traduit alors par A. Berman : « l'analyste »), soit « la personne du médecin » (*der Person des Arztes*). Pour l'allemand, *Studienausgabe*, vol. XI, pp. 159 et sq.

21. S. FREUD, *Die Freudsche psychoanalytische Methode*, in *Studienausgabe*, vol. XI, p. 104.

investies sont localisées chez un « semblable », et dès lors les portes de la *Verliebtheit* (énamoration) s'ouvrent par où les motions pulsionnelles vont passer pour investir plus ou moins violemment certains traits singuliers composant « la personne du médecin ».

En ce sens, et comme Freud l'a très vite remarqué, l'amour de transfert n'est pas différenciable d'un autre amour. Bien plus : il exemplifie, du point de vue freudien, ce qu'il en est de la mécanique psychique de l'amour. C'est ce point même que Lacan a souligné d'une formule de sa frappe : « Le transfert, c'est la vérité de l'amour. » Ceci au sens où aimer — quelle que soit l'éventuelle variété des formes de l'amour — implique au moins ceci : que des représentations soient épinglées du fait du jeu littéral de l'inconscient pour être alors investies par des motions pulsionnelles refoulées (très généralement œdipiennes). Une telle conception des choses noue (sans pour autant les confondre) transfert et amour. Plus précisément : s'il est des transferts sans amour (cf. les « restes diurnes »), il n'est pas d'amour sans transferts.

Ceci s'accorde à ce que les analystes, Freud en tête, ont toujours remarqué dans les cas de névrose « de transfert », à savoir que l'amour de transfert se présente comme une réédition des configurations œdipiennes particulières²², et plus précisément, du « choix d'objet infantile primaire », comme Freud s'exprime dans les « Trois essais sur la théorie de la sexualité »²³.

Or il est à souligner que ses conceptions à cet endroit ont connu un véritable chamboulement entre 1903 (date des « Trois essais ») et 1923 (« L'organisation génitale infantile », « La disparition du complexe d'Œdipe »)²⁴.

Dans le premier temps, Freud présente le complexe d'Œdipe comme l'organisation par laquelle les motions pulsionnelles isolées, alimentées par le courant « tendre » (*zärtliche Strömung*) convergent²⁵ vers le parent du sexe opposé jusqu'à ce que (pour le garçon au moins) le complexe de castration vienne faire voler en éclat cette position

22. S. FREUD, « Observations sur l'amour de transfert », in *La technique psychanalytique*, op. cit., p. 116.

23. S. FREUD, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Paris, 1962, p. 99 et « Psychologie de la vie amoureuse » in *La vie sexuelle*, P.U.F., Paris, 1969, p. 57. (En allemand, *Studienausgabe*, vol. V, p. 200.)

24. S. FREUD, in *La vie sexuelle*, op. cit., pp. 113 et 117.

25. « L'ensemble des tendances sexuelles se dirige vers une personne unique et cherche à atteindre son but en elle. » (in *La vie sexuelle*, pp. 113-114) et « ... *das sämtliche Sexualstrebungen die Richtung auf eine einzige Person nehmen, an der sie ihre Ziele erreichen wollen* » (in *Studienausgabe*, vol. V, p. 237).

subjective. Plus tard, passée la puberté, le courant sensuel (*sinnliche Strömung*) serait venu réinvestir les voies frayées par le courant tendre, et désigner ainsi tout naturellement l'*objet génital*.

Freud apporte à ces vues, en 1923, une correction décisive : « Le caractère principal de l'organisation génitale infantile réside en ceci que, pour les deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat du génital, mais un primat du phallus²⁶. »

Il importe ici de distinguer les statuts complètement hétérogènes de « génital » et « phallus ». Est dit « génital » un objet du monde (ici le parent de sexe opposé) qui, s'il est l'objet d'une « convergence », ne l'est que dans un sens particulier du verbe converger. Ce verbe possède en effet un sens physique (ou géométrique), et un sens arithmétique. Dire : « les rayons lumineux convergent vers le foyer de la lentille » (Littré), c'est admettre qu'il existe un point donné *sur chaque rayon* où la multiplicité est réduite à l'unité ponctiforme du foyer. Mais dire : « les termes de la série U_i convergent vers une limite α », c'est dire (presque au contraire) que s'il existe un point où la multiplicité est là aussi réduite à l'unité, ce point (ce nombre) n'est aucun des termes de la série (alors que le foyer n'est qu'un point particulier de chacun des rayons). La notion arithmétique de convergence (posée en toute clarté seulement en 1819 par Cauchy) indique que n'est jamais rencontrée, aussi loin qu'on pousse l'énumération des termes de la série, le point de convergence. Il est certes *désigné* (et calculable sous certaines conditions), mais il est hétérogène à « la série des termes ».

Cette distinction terminologique permet de dire avec précision la modification apportée dans la théorie de la libido par la thèse du primat du phallus : Freud est passé par là d'une notion géométrique de la convergence à une notion arithmétique.

Le point au regard duquel les deux sexes vont avoir à se déterminer n'appartient à aucun : le phallus n'est pas l'apanage de la masculinité. Il est à penser comme la limite (arithmétique) vers laquelle convergent, de manière différente, deux séries. Et ce qui vient soutenir une telle argumentation, c'est la nature strictement symbolique du phallus : sa présence ne se lira que sur fond d'absence, son absence sur fond de présence.

Nul ne le rencontrera sur son chemin.

C'est exactement ce qu'on peut dire d'une limite (en reprenant

26. S. FREUD, « L'organisation génitale infantile », in *La vie sexuelle*, op. cit., p. 114.

l'expression de Lacan pour le névrosé vis-à-vis du phallus) : une série (convergente) n'est *pas sans* désigner une limite, mais cette dernière n'est figurable qu'au prix d'un calcul supplémentaire qui *lie (lit) autrement* les termes présentifiés de la série. L'introduction du terme « phallus » ne doit, en ce sens, que peu de choses à l'enquête empirique : elle rompt la simple succession des termes empiriques pour mettre en place un terme symbolique qui ordonne autrement des fragments de réalité, mais ne leur est pas homogène. C'est du fait de n'avoir pas admis ce point méthodologique que Jones (à sa façon, mais comme les autres membres du « Comité ») s'est vu contraint de rejeter la thèse du primat du phallus : il a cherché (et trouvé, avec le concept d'*aphanisis*) ce qui, non seulement serait commun aux deux sexes, mais *appartient en propre à chacun*. Il fallait bien, évidemment, pour soutenir l'universalité du complexe de castration, trouver quelque chose au regard de quoi s'ordonnaient l'un et l'autre sexe ; et c'est là que nous pouvons retrouver la pertinence de l'opposition plus haut développée : frontière vs limite. Ou bien il existe une frontière commune entre les deux sexes, pensable comme une intersection (fût-elle réduite à une ligne) :

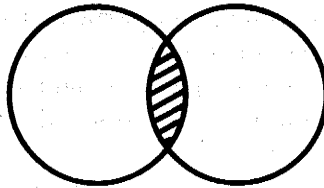


FIG. 1

Ou bien les deux sexes se positionnent à l'endroit d'une commune limite :

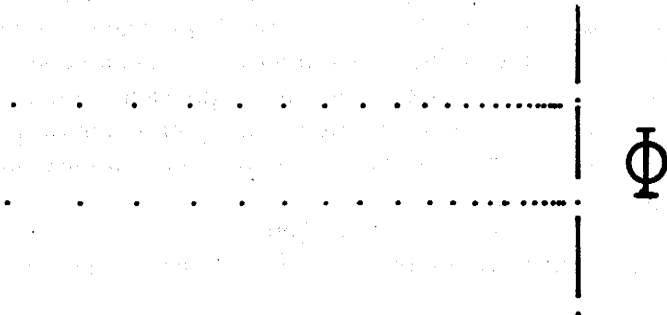


FIG. 2

La position de Freud en 1923 me paraît opter sans ambiguïté pour la seconde solution. Et si cela a donc profondément remanié sa théorie de la libido, il n'en a pas été de même pour la conception du transfert dans la cure.

La valeur phallique « du » transfert

Freud (et à sa suite toute la tradition freudienne) a soutenu que la spécificité de la technique analytique tenait en dernier ressort à ce point : le transfert mis en œuvre dans la cure a à être analysé. A défaut de quoi on serait alors dans l'incapacité de démarquer la cure analytique de toute autre pratique de suggestion. Mais est-ce à dire qu'il faut *interpréter* le transfert ? L'interprétation, selon Freud, revient à proposer au patient des « représentations d'attente » (*Erwartungsvorstellung*) dont la pertinence se juge à leur capacité à soutenir des transferts. Quand Freud lance à son patient qu'il dit « *Jauner* » à la place de « *Gauner* », et que l'autre lui répond : « *Das schein mir doch zu jewagt* » (au lieu de « *gewagt* »), c'est dans ce transfert littéral exemplaire que Freud trouve confirmation de sa « représentation d'attente »²⁷.

La spécificité de la cure apparaît dès lors décalée : la succession des « coups » marquables du terme « transfert » se trouve par la cure *domiciliée, comptabilisée, mise en série* : moyennant quoi on peut — et c'est capital — parler non plus seulement *des* transferts, mais « du » transfert. Il est repérable (a contrario) qu'un certain bla-bla-bla psychanalytique en est venu à réduire toute l'affaire « transfert » aux sentiments d'hainamoration qui lient les deux partenaires ; et ce n'est rien de moins qu'oublier l'inconscient. C'est tout simplement renouveler l'erreur première de Freud dans sa théorie de la libido et croire que, les transferts convergeant au sens géométrique (comme les rayons lumineux) vers la « personne du médecin », c'est cela même qui en constitue l'objet. On ne s'étonnera pas de lire sous la plume d'un des tenants de la « génitalité » : « ... ce qui importe surtout dans une analyse, ce n'est pas tant ce que dit ou fait l'analyste, que ce qu'il est²⁸. » Propos « hénaurme » au regard d'une pratique essentiellement langagière ; mais cet aveu contient sa part de vérité. Encore faut-il la lire, car elle n'a rien d'immédiat.

27. S. FREUD, « Konstruktionen in der Analyse », *Studienausgabe*, vol. XI, p. 402.

28. S. NACHT, « La thérapeutique psychanalytique », in *La psychanalyse d'aujourd'hui*, P.U.F., Paris, 1967, p. 135.

Qu'est-ce que « est » la « personne du médecin » *dans le transfert* ? Nous l'avons dit et répété : une collection de représentations dont chacune s'offre à un transfert. C'est alors le mot « collection » (ou tout autre qui subsumerait un pluriel sous une unité) qui appelle commentaire. Ce qui fait l'un (unifiant), ici comme ailleurs, c'est le narcissisme ; plus exactement, le caractère foncièrement narcissique de l'investissement d'objet tel que Freud l'a posé avec « Pour introduire le narcissisme ». *Le transfert* est dès lors ce qui noue la détermination signifiante du sujet (chaque transfert) à la problématique narcissique (et donc au choix d'objet).

Or la seule chose qui menace explicitement le narcissisme, Freud dixit, c'est le complexe de castration, soit : le point à partir duquel s'ordonne ce qui, du coup, sera dit « l'un » et « l'autre » sexe. « L'on ne peut apprécier, écrit Freud, à sa juste valeur la signification du complexe de castration qu'à la condition de faire entrer en ligne de compte sa survenue à la phase du primat du phallus²⁹. » Ce nouage de la détermination signifiante et du narcissisme est ce qui donne sa valeur phallique *au* transfert dans la cure, ce qui fait que *le* transfert s'inscrit dans l'ordre de la castration. En supportant les transferts, l'analyste les inscrit dans une série qu'investit le narcissisme, et c'est par là que la castration est mise en jeu d'une manière repérable. Mais c'est par là aussi que la vérité de ce qu'« est » l'analyste se donne à lire : hormis les représentations qu'il supporte, son « être » n'est plus que ce qui se dérobe à la mesure de la saisie qui le convoite. Son « être » est bel et bien décisif, mais pas au titre d'une positivité dont il s'agirait de préciser les caractères pertinents : le mot « être » n'est là que l'index d'une pure métonymie, un des noms de ce qui échappe à l'investissement narcissique. Lieu hémorragique (amoralgique ?) de la passion amoureuse.

Ce trou (que Freud affirme contre Ferenczi) n'est aucune extériorité (contre Fliess). Le penser comme limite (arithmétique) de la série des transferts réalisés, comme ce qui échappe à l'investissement narcissique (mais l'ordonne, aux deux sens du terme), c'est le propre de l'opération freudienne qui installe le primat du phallus comme *ratio* de la détermination sexuelle, donc de la détermination subjective, donc des transferts.

Abraham a été, parmi les membres du « Comité », celui qui s'est le plus efforcé de suivre Freud dans ses considérations sur l'organisation génitale infantile. Dans son analyse des développements de la libido, il a

29. S. FREUD, « L'organisation génitale infantile », in *La vie sexuelle*, op. cit., p. 115.

fait surgir cette notion d'*amour partiel* (*partialliebe*) — d'où est partie la notion d'« objet partiel ». Rapportant, entre autres, le cas d'une patiente qui rêvait de lui sans les organes génitaux, il dit « corroborer par là la constatation de Freud sur le stade phallique » en observant un stade d'amour objectal qui exclut une partie non négligeable de l'objet lui-même. « Du fait de sa zone génitale, conclut-il, le névrosé ne peut pas aimer entièrement l'objet. L'analyse des névroses nous a conduit à considérer ces inhibitions libidinales comme les effets du complexe de castration³⁰. » La suite est d'une autre veine puisque, jugeant cet état de choses fâcheux, Abraham considère que « ce n'est qu'à l'étape génitale proprement dite » que tout pourra être aimé dans l'objet.

Sans plus reprendre ce dernier point, Lacan a cependant donné suite à ces observations en ajoutant : c'est là « l'amour moins l'objet partiel »³¹. Cet « amour partiel » de l'objet levé par Abraham illustre bien, en effet, la phase phallique, à condition qu'on s'aperçoive qu'il n'est passible d'aucune complétude : la survenue du complexe de castration étant précisément ce qui rend impraticable l'investissement « total ».

Si on conçoit le transfert dans la perspective du primat du phallus (convergence arithmétique), et non plus dans celle de la génitalité (convergence géométrique), alors le caractère irréductiblement partiel de l'amour de transfert inscrit dans « la personne du médecin » ce manque où d'aucuns placent son « être ».

Ce qui fait la justesse de la première de ces conceptions, ce n'est pas seulement qu'elle se révélerait plus adéquate au regard de la réalité empirique en jeu dans les cures, c'est qu'elle est en accord avec la définition de départ de chaque « transfert ». Ce qui est, dans chacun, investi par la motion pulsionnelle inconsciente, ce n'est ni le préconscient comme tel, ni a fortiori le moi : c'est une représentation (topiquement localisée, évidemment), et rien d'autre. A cet égard, et du point de vue du narcissisme, chaque transfert rate son coup en mettant en branle une machinerie signifiante à lui profondément étrangère.

Qu'on me passe aussi une comparaison : nous investissons les instruments de notre efficacité technique qui nous assurent d'une certaine emprise sur le monde. Mais dès que ceux-ci s'agitent un tant soit peu au-delà de nos espoirs (qu'il y ait à la clef échec ou réussite), l'effet produit est aisément repérable : angoisse, de voir se développer comme un cancer, dans une ignorance absolue de nos petites personnes,

30. K. ABRAHAM, *Développement de la libido*, (Œuvres complètes, tome II, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1966, p. 308.

31. J. LACAN, *Le transfert*, séminaire inédit, p. 141.

cela même sur quoi nous prenions usuellement appui et qui va désormais son chemin sans plus nous demander notre avis. Le narcissisme est à la remorque des déterminations significantes.

Le transfert est bien répétition, mais il faut s'entendre : non seulement réédition d'événements infantiles (choix d'objet), mais succession indéfinie de coups dont, chacun n'étant jamais le bon du point de vue du narcissisme, il faudra encore et toujours en remettre pour que vienne à se dévoiler *au niveau de la série* ce qui était déjà là dans chacun des coups, soit : l'indépendance de la machinerie significative elle-même.

C'est là, me semble-t-il, ce que Freud a parfaitement pressenti en installant comme limite à l'activité de l'analyste et la compulsion de répétition, et ce « gewachsenen Fels » qui ordonne la détermination sexuée du sujet. Dire qu'il existe à cet endroit une résistance sans transfert, une résistance qui échouerait à se faire représenter par une opération de transfert, c'est pointer le caractère irréductible du matériau avec lequel tout transfert s'élabore ; c'est figurer la *cause matérielle* du procès.

Conclusion

Cette figuration (risquons le mot : *Darstellung*) est véritablement le point où Freud peut arguer d'une réussite qui ne serait pas celle du paranoïaque. Si l'on s'en tenait en effet à son seul *Deutungskunst*, à son art d'interpréter les formations de l'inconscient à partir des transferts, bien malin qui pourrait dire la différence entre l'analyste et le paranoïaque. Freud lui-même a parfaitement perçu la proximité, saluant en Schreber un véritable collègue.

Le pas-de-côté s'est trouvé effectué par l'introduction du mythe œdipien *et du complexe de castration* qui lui est intrinsèquement (et explicitement) rattaché. J'ai cherché à faire valoir que la thèse du primat du phallus — élaborée seulement tardivement — est ce qui permet de ne plus considérer l'Œdipe uniquement comme un mythe, mais comme un principe structural d'organisation. La construction du père totémique est de la même veine ; par elle, Freud parvenait à faire porter sur l'ensemble de la famille humaine ce qui n'avait trait jusque-là qu'aux seuls Labdacides (Œdipe). Mais cette universalisation de l'Œdipe restait encore prisonnière d'une perspective principalement mythique. La thèse du primat du phallus est ce qui a permis à Freud de dégager en toute clarté la prévalence de la détermination symbolique dans la constitution du sujet.

Ce point est celui-là même sur lequel Lacan a appuyé la majeure partie de son effort d'enseignant. Cherchant à situer la singularité de l'analyse, il écrivait : « Dans le symbolique, nous avons le mythe œdipien... retirez l'Œdipe, et la psychanalyse, dirai-je, est tout entière justiciable du délire du président Schreber³². »

C'était là sa façon de marquer ce que le paranoïaque ne réussit pas : à savoir que la chaîne des interprétations développe une structure, celle que *le* transfert dans la cure est à même de révéler. Encore faut-il pour cela s'appliquer à tirer les conséquences du fonctionnement des transferts dans la dynamique narcissique : c'est là que la conclusion sicilienne de l'« histoire Fliess » peut prendre une valeur exemplaire.

32. J. LACAN, Proposition du 9 octobre 1967, *Annuaire de l'E.F.P.*, 1977, p. 15.

Paul Alerini

Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse

Un père avait été convié à donner son avis sur la psychothérapie de son fils, dans une institution médico-psychologique. Il s'était alors livré à une inspection en règle des locaux pour y chercher l'emplacement des micros et des magnétophones. C.R.S. de son métier, faisait-il un contrôle de routine ? ou bien s'il nous avait pris au mot, cherchait-il les « écoutes » là où nous avons proposé d'écouter son fils ? Nous avons rapporté cette histoire dans une réunion de synthèse, et quelqu'un s'en saisit pour faire de ce fait divers un argument pour la théorie antipsychiatrique de l'absence de barrière entre soignants et soignés. « Il n'y a rien d'étonnant, dit-il, il fait comme nous, il interprète ! » Ce collègue n'avait pas réussi à nous convaincre et pourtant sa réponse nous avait surpris comme un raisonnement par l'absurde, laissant une trace interrogative. On ne peut pas comparer deux démarches aussi différentes, pourtant le même terme qui les désigne évoque une caricature violente, ou l'envers et l'endroit d'une même chose ; mais comment les séparer ? Comment cerner ce qu'elles ont en commun ?

L'interrogation a été relancée par la lecture de Lacan et de Freud. On trouve chez Freud des notations qui révèlent la particularité des paranoïaques à porter une interprétation rigoureuse sur l'inconscient des autres.

Lacan démontre la divergence qui existe entre la psychanalyse qui intervient sur le symbolique et la connaissance paranoïaque qui se situe dans l'imaginaire spéculaire. C'est un attribut du moi, donc commun à tous, qui prend une expansion démesurée dans la psychose. Mais la psychanalyse n'est pas l'évacuation pure et simple de cette connaissance commune, elle doit adopter « *un détour qui revient en somme à induire*

dans le sujet une paranoïa dirigée »¹. Cette thèse est antérieure à la mise au point sur le fondement de la psychose et la notion de *Forclusion du Nom-du-Père*. Elle recentre le débat, mais n'exclut pas un nouveau parallèle. Ainsi : « *Si l'on aperçoit qu'une paranoïa réussie apparaîtrait aussi bien être la clôture de la science, si c'était la psychanalyse qui était appelée à représenter cette fonction, — si d'autre part on reconnaît que la psychanalyse est essentiellement ce qui réintroduit dans la considération scientifique le Nom-du-Père, on retrouve la même impasse apparente, mais on a le sentiment que de cette impasse même on progresse* »². Notre propos se situera entre paranoïa dirigée et paranoïa réussie, dans la zone où nous souhaitons progresser, du fait même des impasses que nous y trouverons.

L'articulation et le sens

La définition du terme « interprétation » comporte plusieurs acceptations qui ont en commun l'action de donner une signification : 1° *action d'expliquer, de donner une signification claire à une chose obscure...*

2° *action de donner une signification aux faits, aux actes, aux paroles...*³

Donner une signification claire à une chose obscure, l'inconscient, telle pourrait être la démarche de la psychanalyse. Donner une signification aux faits, actes, paroles serait le versant paranoïaque de l'interprétation.

Mais l'interprétation psychanalytique doit être précisément une autre action que ce don de signification qu'elle représente dans l'opinion courante. Cette première approche situe le problème dans les rapports du signifiant au signifié à partir de deux citations repères :

A. « *La folie est vécue toute dans le registre du sens* »⁴. » L'interprétation paranoïaque (car c'est de la paranoïa qu'il s'agit dans la folie en question) fait partie d'une totalité de sens, au même titre que les autres phénomènes de la psychose : les troubles du langage, les hallucinations, l'hypochondrie... Tout est envahi par la signification : ces phénomènes

1. J. LACAN, « L'Agressivité en psychanalyse », *Ecrits*, Le Seuil, p. 109.

2. J. LACAN, « La Science et la vérité », *Ecrits*, Le Seuil, pp. 874-875 (l'impasse apparente est que la science de la vérité comme cause ne voudrait rien en savoir. Formule de la Forclusion).

3. L. ROBERT, *Dictionnaire*, S.N.L., 1970.

4. J. LACAN, « Propos sur la causalité psychique », *Ecrits*, Le Seuil, p. 166.

déchiffrent le sujet, qui les déchiffre en retour. Cette généralisation de la signification apparaît dès la description initiale de la psychose interprétative de Sérieux et Capgras : « *illimité est le champ des interprétations* »⁵, avec le retour centripète vers le sujet il s'agit « *d'un délire de signification personnelle : "tua res agitur" telle pourrait être la devise de l'interpréteur* »⁶. C'est de cela que l'interprétation psychanalytique s'écarte, encore qu'elle passe pour y appartenir, dans le propos de ceux qui la refusent (« je ne veux pas être tout interprété »).

B. « *Ce n'est pas l'effet de sens qui opère dans l'interprétation, mais l'articulation dans le symptôme des signifiants (sans aucun sens) qui s'y sont trouvés pris* »⁷. C'est la définition la plus succincte et la plus radicale que Lacan donne. Elle conduit à plusieurs développements dans un registre qui n'est plus celui de la signification.

• « *Les signifiants sans aucun sens* » impliquent la théorie du langage et d'autre part le mécanisme du refoulement qui en découle. C'est le registre autonome du réseau des signifiants, par rapport à l'ensemble des significations, qui en est l'élément premier.

Les choses n'ont d'existence pour le sujet que par leur englobement dans le système des significations. L'ensemble de significations est découpé par l'empreinte qu'il subit du réseau des signifiants. En retour, avec le temps, dans la diachronie, le réseau des significations réagit sur le système des signifiants et le modifie. L'ensemble ne tire sa garantie en tant qu'ensemble que du signifiant⁸. Cette autonomie des systèmes et leurs interactions dialectiques donnent au langage son équivoque et sa polysémie fondamentale, sa partition en différents claviers permettant à l'interprétation d'opérer.

• « *Ce n'est pas l'effet de sens.* » L'effet de sens existe dans l'interprétation, il consiste en l'apparition d'une signification nouvelle mais il est secondaire, il n'est pas le phénomène de l'interprétation lui-même, se situe dans le registre du *Non-Sens*, celui où, selon Freud, agit le mot d'esprit qui fait apparaître « *le sens dans le non-sens* » en utilisant « *le jeu sur les emplois multiples du mot, les alliances de mots* »⁹. Ce registre est celui du réseau des signifiants.

5. SÉRIEUX ET CAPGRAS, *Les folies raisonnantes*, Alcan, 1909, p. 32.

6. *Idem*, p. 35.

7. J. LACAN, « Position de l'inconscient », *Ecrits*, Le Seuil, p. 842.

8. J. LACAN, « La chose freudienne », *Ecrits*, Le Seuil, p. 414 (résumé de l'ordre de la chose).

9. S. FREUD, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, tr. Marie Bonaparte, N.R.F., p. 130.

● « *L'articulation des signifiants.* » Située à ce niveau, l'interprétation utilise les deux aspects de l'articulation : l'agencement des pièces, l'articulation verbale. *L'agencement des pièces* que sont les signifiants : assemblage d'éléments qui ont perdu leur double articulation, de signifiant à signifiant d'une part et avec les signifiés d'autre part. Ils sont réarticulés par l'interprétation qui restaure un ordre et remet en marche un mouvement dialectique. C'est une « *reconstruction de signifiants* »¹⁰. *L'articulation verbale* ajoute une dimension qui est celle de la parole. C'est la parole du sujet, analysant, qui est en cause puisque l'interprétation suppose une mise en liberté, un avènement de la « *parole pleine* »¹¹, dans la mesure où le symptôme est « *langage dont la parole doit être délivrée* »¹².

Pourtant, quand il est question d'interprétation, c'est de l'analyste intervenant qu'il s'agit, mais cette intervention peut aussi bien se dérouler, par la ponctuation, la scansion, comme Lacan l'a introduit dans le maniement de la suspension de séance.

● « *Pris dans le symptôme.* » L'interprétation répond au mécanisme du refoulement qui produit le symptôme, lequel est un piège à signifiants et à parole aliénée. Elle défait ce piège en suivant le chemin qui a abouti à sa constitution. « *Il y a coextensivité du développement du symptôme et de sa résolution curative*¹³. » Le mécanisme de la constitution du symptôme est une substitution de signifiants, comme celui des formations de l'inconscient, selon la structure de la métaphore, le symptôme est « *signifiant d'un signifié refoulé* »¹⁴. L'interprétation joue, comme le mot d'esprit, sur la substitution de signifiants, elle a un effet de *métaphore* qui « *se place au point précis où le sens se produit dans le non-sens, c'est-à-dire ce passage que Freud a découvert et qui franchi à rebours donne ce mot qui en français est le "mot" par excellence* »¹⁵. La métaphore produit un sens inédit, inattendu et diffère de l'accrochage à une signification par l'interprétation au sens paranoïaque. Ce franchissement, le *pas de sens*, se fait par le jeu des signifiants dans leur chaîne autonome.

10. J. LACAN, « Remarques sur le rapport de D. Lagache », *Ecrits*, Le Seuil, p. 677.

11. J. LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits*, Le Seuil, p. 254.

12. *Idem*, p. 269.

13. J. LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits*, Le Seuil, p. 280.

14. *Idem*, p. 280.

15. J. LACAN, « Instance de la lettre dans l'inconscient », *Ecrits*, Le Seuil, p. 520.

C'est là qu'apparaît la divergence des deux interprétations, il n'y a pas opposition véritable autour de la question du sens, mais une séparation entre l'une qui, dans la paranoïa, désigne directement une signification et l'autre qui, dans la psychanalyse permet à un sens de se produire. Mais il apparaît aussi un glissement facile autour de cette charnière, de l'articulation des signifiants pris dans le symptôme aux déviations herméneutiques ou explicatives qui conduisent à un effet de rétorsion agressive.

L'empire des signes

Si nous reprenons le problème du point de vue de la paranoïa, nous sommes amenés à considérer la structure commune aux phénomènes de la psychose : délire, hallucinations, interprétations, troubles du langage... C'est un aspect de la « *relation de l'homme au signifiant* »¹⁶ et du statut de sujet qui lui est corrélatif. Le délire de signification personnelle « *objective le sujet dans un langage sans dialectique* »¹⁷. Cette structure se révèle dans les hallucinations verbales de Schreber entre les termes pleins de la langue de fond et les termes vides des ritournelles, entre les messages sur le code et le code de messages. De même l'interprétation paranoïaque se situe entre les formules explicatives et les « *phénomènes qu'on a appelés à tort intuitifs, pour ce que l'effet de signification y anticipe sur le développement de celle-ci. Il s'agit en fait d'un effet de signifiant, pour autant que son degré de certitude (degré deuxième : signification de signification) prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente d'abord à la place de la signification elle-même* »¹⁸. Entre ses formes pleines et ses formes vides, le processus interprétatif s'impose comme un impérialisme de la signification (nous reviendrons plus loin sur l'importance du traitement qu'il accorde aux vides). D'autre part, ce processus immobilise le jeu réciproque des réseaux des signifiants et des signifiés et amène une fixité de leurs rapports, responsable de la croyance fermement établie du paranoïaque dans une signification toujours présente. Elle est cependant relative,

16. J. LACAN, « Du traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Le Seuil, p. 574.

17. J. LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits*, Le Seuil, p. 280.

18. J. LACAN, « Du traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Le Seuil, p. 538.

c'est un équilibre provoqué par le remaniement de ces rapports dans le déclenchement de la psychose :

A l'appel du Nom-du-Père à la place où il est forclos répond un bouleversement qui aboutit à un niveau où « *signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante* »¹⁹. Cette stabilisation impose au signifiant la perte de sa fonction de représenter le sujet pour un autre signifiant, d'où le statut spécial du sujet, objectivé dans la paranoïa, d'où le figement du signifiant dans un rapport univoque au signifié. Ceci répond au « *figement de l'idée du sémantème qui tend à se dégrader en signe* »²⁰. La structure paranoïaque répond à un assignement à résidence du sujet et de ses signifiants, c'est une structure qui fait du langage *un enchaînement linéaire d'unités univoques* (un système de signes) qui représentent quelque chose pour quelqu'un.

• Le processus paranoïaque fait *signe de tout*. C'est la démarche du bricolage qui récupère tous les matériaux disponibles, qui fait rentrer n'importe quoi dans sa construction. D'où l'esthétique d'art brut des textes paranoïaques et la poésie qui naît du rassemblement des éléments hétéroclites qu'on y trouve. Le catalogue en est dressé par le président Schreber dans le texte de son délire et le répertoire de ses hallucinations verbales, tout comme dans la description des interprétations faites par Sérieux et Capgras : actes, faits, gestes, mimiques, regards, tons de voix, ainsi que pensées, sensations, souvenirs, rêves... Au premier plan règne le langage... « *il n'est pas de signe symbolique plus important que le mot pour ces sujets : la parole et l'écriture sont une source intarissable du "délire d'extrospection"* »²¹. Ce qui est méconnu avec ce terme d'extrospection, et qui apparaît dans l'analyse lacanienne, c'est le fait qu'il s'agit de la parole du sujet, matériau d'élection qui y prend là un caractère d'extranéité apparu en clair dans les hallucinations verbales.

De plus, elle n'exclut pas le double sens, mais avec la contrepartie de la fixité et de l'univocité du signe. « *L'expression perçue prend un sens emblématique, de véritables jeux de mots constituent autant d'arguments aux yeux de l'interprétation* »²². » C'est important, cela apporte une nuance à ajouter à la différenciation paranoïa-psychanalyse, l'interprétation psychanalytique n'est pas seulement un procédé de verbalisation des signifiants, utilisant les jeux de mots. La parenté avec le mot d'esprit indique qu'il s'agit d'une intervention dont nous avons

19. J. LACAN, « Du traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Le Seuil, p. 577.

20. J. LACAN, « Propos sur la causalité psychique », *Ecrits*, Le Seuil, p. 167.

21. SÉRIEUX ET CAPGRAS, *Les folies raisonnantes*, Alcan, 1909, p. 36.

22. SÉRIEUX ET CAPGRAS, *Les folies raisonnantes*, Alcan, 1909, p. 38.

souligné l'effet inattendu, la surprise d'un sens inédit. La nuance est dans l'équivoque sur laquelle elle joue qui s'oppose au caractère univoque de l'interprétation paranoïaque. De plus s'ajoute à cette fixité, une mise à niveau des matériaux de bricolage, une égalisation dans l'utilisation significative qui aboutit à une différenciation de ceux-ci.

La bête noire

L'indifférenciation étant antinomique de la fonction symbolique, est-ce là la raison qui rend dans la pratique l'interprétation paranoïaque incompatible avec l'interprétation psychanalytique ?

André Green écrit : « *Les transferts délirants, seuls cas où le psychiatre et l'analyste risquent de mourir au champ d'honneur* » ... « *La paranoïa — psychose passionnelle — est la bête noire du psychanalyste* »²³.

La rencontre en pratique du paranoïaque et du psychanalyste a un parfum de drame. Après notre mise en relation de l'interprétation au processus paranoïaque et à ses autres éléments, nous sommes conduits à considérer le rapport de l'interprétation à la connaissance paranoïaque et en quoi ce rapport est impliqué dans l'échec des cures.

La connaissance paranoïaque est un attribut du moi et elle est commune à tous, on ne la rencontre pas seulement chez les délirants, alors est-elle évitable dans toute analyse ? La bête noire est elle le seul fait des paranoïaques ou le fait du moi de tout un chacun ? Les modes d'échecs paranoïaques des cures se manifestent sous la forme d'une part d'une *éternisation du transfert dans l'identification* et d'autre part du *passage à l'acte et de la violence explosive*. Rappel de l'équilibration figée et du bouleversement du moment fécond, mais aussi rappel des deux modes de résolution du délire.

L'arrêt sur l'image

L'exemple d'une éternisation sans analyse possible nous vient d'un homme de cinquante ans qui ne nous quitte plus depuis de nombreuses

23. ANDRÉ GREEN, « Passions et destins des passions », *Nouvelle Revue Française de Psychanalyse*, n° 21, p. 25.

années. Il est venu consulter pour un accès dépressif à la suite de la mort de son père, après un passage difficile où il avait combattu sa famille pour lui obtenir une sépulture dans leur caveau. Il avait dû affronter une opposition ancienne remontant au mariage de ses parents. Sa mère, juive, était rejetée par la famille paternelle de souche corse. Il avait, avec ses parents et son frère aîné, subi les préjugés raciaux de la période de guerre et gardé des rapports ambigus avec les Corses en général. Son combat pour la tombe de son père, il l'avait mené seul et sans l'appui de sa mère ni de son frère, puis après avoir eu gain de cause il s'était effondré. Dans les premières séances il apparut qu'un délire se développait accompagné d'hallucinations, de symptômes hypocondriaques et psychosomatiques (ulcère de l'estomac, orchite, coliques néphrétiques...). Puis il cessa de parler, sauf pour échanger quelques banalités ou pour indiquer dans quel état il se trouvait : sa situation professionnelle, son couple, ses relations amicales se dégradèrent progressivement. Mais dans l'hostilité générale, le seul lien bienveillant, demeurait notre cabinet autour de la seule présence avec laquelle tous ses tourments s'apaisaient et cessaient les tortures.

La psychothérapie lui apparaissait comme la seule planche de salut, le moyen de survivre, alors que son entourage accusait au contraire celle-ci d'être l'instrument de son aggravation. Nous assurions pour lui le seul lieu de repli, le point de référence, voire une protection contre ses persécuteurs, une bonne mère semblait-il. Récemment la mort du frère, emporté par un cancer foudroyant, vint apporter un jour nouveau à ce déroulement immuable. Il recommença à nous parler, avouant que, malgré son affliction, il sentait qu'il avait une raison véritable de souffrir, il avait moins de rancœur envers ses supérieurs hiérarchiques, il portait moins d'attention à la malveillance de ses collègues de bureau et se sentait moins déprimé.

Pendant douze ans, il n'avait pas parlé ni écouté pour autant les paroles que sans cesse il nous réclamait. Il nous semblait que nous étions immobilisé avec lui, dans un lieu fixe, en un point invariable. Derrière la bienveillance, se cachait mal l'agressivité persécutoire « *stagnation d'un de ces moments, semblable en étrangeté à la figure des acteurs quand s'arrête de tourner le film* »²⁴. Cette fixation qui rend interminables la cure et le transfert répond à un *arrêt sur l'image*, évoquent la fin de la séquence du miroir, après la phase jubilatoire où l'enfant « *veut fixer son attitude et ramener pour le fixer un aspect instantané de son image* »²⁵.

24. J. LACAN, « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits*, Le Seuil, p.111.

25. J. LACAN, « Le stade du miroir », *Ecrits*, Le Seuil, p. 94.

Il nous fixait dans une image définie, fraternelle, celle qu'il avait entrevue dans l'instant du regard de notre première rencontre. Avec son regard tout-puissant il conservait un cliché photographique, une pellicule gelée à travers laquelle on pouvait aisément apercevoir l'agressivité transitive. C'était un corps à corps imaginaire, un match nul où le combat restait en suspens mais enchaîné à une série de signifiants ; le judaïsme, les Corses, l'écartèlement entre les deux...

Ce n'était pas l'exclusion de toute joute, la ruse de la raison et le repli obsessionnel du sujet au lieu de l'Autre : deux partenaires semblables se tenaient face à face, en deçà de toute parole mais supposant un Autre tiers, exclu et tout-puissant. La fonction du regard, sa force immobilisatrice dans l'arrêt et le statu-quo traduisaient la puissance de l'Autre primordial, en retrait à la manière dont il est situé au stade du miroir. La fixité est relative au regard et elle ramène l'interprétation au niveau des perceptions dont Sérieux et Capgras ont voulu l'isoler. Elle s'oppose à l'écoute qui est préalable à l'interprétation psychanalytique, elle n'est pas dirigée sur les signifiants mais sur les significations dont elle suit le dessin, comme celui des formes devinées dans les nuages.

Violence et passions

• L'éternisation de la cure dans une fixité de l'identification imaginaire, ce n'est pas ce que craignent le plus les psychanalystes. Le drame, c'est l'éclosion du délire et le passage à l'acte. Si l'on cite les violences voire les meurtres paranoïaques on publie aussi des récits de cure où c'est le paranoïaque qui subit les effets répressifs : recours aux forces de l'ordre, internement (tel le malheureux homme au magnétophone). L'éclosion du délire suggère un accident dans le transfert alors que le passage à l'acte se présente comme une issue, une résolution du délire, tenant lieu d'un moment de conclure. André Green évoque l'érotomane et le persécuté-persécuteur et la remise en question qu'ils ne manquent pas de susciter. « *Le psychanalyste ne manque pas de s'interroger sur ce qui dans le contre-transfert a pu donner prise à cette efflorescence délirante* »²⁶. Plus encore que la violence réelle n'est-ce pas cette brutale interrogation qui terrorise les psychanalystes ? L'explosion délirante et l'issue dans le passage à l'acte remettent en cause l'analyste et indiquent qu'il y a eu pour lui défaillance, qu'il existe chez lui des zones de méconnaissances, des points aveugles.

26. ANDRÉ GREEN, « Passions et destins des passions », *Nouvelle Revue Française de Psychanalyse*, n° 21, p. 25.

C'est son aveuglement qui donne prise à la puissance du regard paranoïaque. Outre son pouvoir d'arrêt, celui-ci possède une faculté de divination qu'il emprunte à l'Autre primordial. Freud en donne une description détaillée dans chacun des articles qu'il consacre à la paranoïa. Il y a autre chose qu'une simple projection de ce qui est rejeté en soi-même, une aptitude à « *trahir justement l'inconscient*²⁷ », et à avoir « *toujours raison* »²⁸. Freud constate en effet que les paranoïaques « *se laissent guider par leur connaissance de l'inconscient en déplaçant sur l'inconscient d'autrui cette attention qu'ils soustraient au leur propre* »²⁹. La connaissance paranoïaque apporte à l'interprétation paranoïaque une efficacité et une vérité que peut revendiquer l'interprétation psychanalytique. La différence se situe au niveau où l'une et l'autre interviennent. Lacan apporte à la description de la connaissance paranoïaque une importance qui dépasse en quantité celle qu'il a accordée aux autres entités cliniques. Issue du stade du miroir, elle utilise les langages du moi, et rend compte de la *capture du sujet par l'image spéculaire*. Le sujet subit l'empreinte (*Pragung*) de l'image de l'autre qui régit sur le même mode d'identification objectivante ses relations à la connaissance. Cette connaissance disparaît en partie avec la dissolution du complexe d'Edipe et persiste dans d'autres modes d'identifications, l'*einführung*, les calculs stratégiques, les manœuvres diplomatiques... mais aussi dans le temps pour comprendre nécessaire, qui engendre des « *sujets indéfinis sauf par leur réciprocité* »³⁰. Cette connaissance dans son efficacité implique à tous les niveaux la toute-puissance de l'Autre, y compris dans le jeu où l'on gagne, qui se situe dans « *l'impasse que comporte toute intersubjectivité purement duelle, celle d'être sans recours contre un Autre absolu* »³¹.

L'interprétation psychanalytique se situe au-delà du temps pour comprendre où réside un point de chevauchement avec la connaissance paranoïaque. Elle se place dans le moment de conclure. Faute de ce moment et dans un rapport d'opposition à l'interprétation analytique, survient le passage à l'acte comme issue : « *l'acte agressif résoud la construction délirante*³². » Dans le cas d'un tel échec d'une cure

27. S. FREUD, « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa », in *Cinq Psychanalyses*, tr. M. Bonaparte, P.U.F., p. 264.

28. S. FREUD, « Quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, l'homosexualité et la paranoïa », in *Névrose, Psychose, Perversion*, tr. J. Laplanche, P.U.F., p. 275.

29. S. FREUD, *idem*.

30. J. LACAN, « Le temps logique », *Ecrits*, Le Seuil, p. 206.

31. J. LACAN, « Le séminaire sur la "lettre volée" », *Ecrits*, Le Seuil, p. 58.

32. J. LACAN, « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits*, Le Seuil, p. 110.

psychanalytique, soldée par un passage à l'acte, il y a interprétation non articulée, adressée au psychanalyste et portant sur son inconscient, la position qu'il occupe dans le transfert et l'impasse où il se trouve dans sa propre analyse, non finie.

L'univers toujours partiel

• Le rapport de l'interprétation à la connaissance paranoïaque indique l'aspect imaginaire de la fixité de la signification. Elle répond à la toute-puissance de l'Autre, en raison de quoi s'étend l'empire des signes. Il inclut dans son système les vides, les blancs du texte, les temps morts, les doutes mêmes. « *Si l'explication est cherchée en vain par le malade, cette difficulté suscite une nouvelle interprétation, on veut l'embrouiller, on agit sur lui par des voies détournées*³³. » Les structures imaginaires deviennent prévalentes et « *n'atteignent qu'après une organisation discursive longue et pénible à établir, à constituer cet univers toujours partiel qu'on appelle un délire* »³⁴. Boucle impossible à boucler, matière qui s'échappe de toute part, le délire est illimité comme l'interprétation et comme le texte, déroutant le lecteur, du président Schreber.

L'absence de limite est liée à l'utilisation généralisée de tous les éléments, y compris ceux qui donnent leur valeur structurale aux éléments signifiants : les vides, les coupures, les ponctuations, les limites.

C'est la dimension de l'espace qui prévaut sur la modulation du temps : l'instant du regard est fixé dans un instantané photographique durable, le temps pour comprendre englobe tout et n'aboutit pas à un moment de conclure, le processus spatialise le langage qui est dominé par l'image, « *selon un formalisme qui tend à réduire le discours à un alignement de signes* »³⁵.

Cette généralisation de l'image, selon le mode de connaissance le plus archaïque de l'homme comporte à la fois le caractère de complétude et celui d'une insuffisance liée à l'absence de limite comme telle. A ceci correspond la configuration de l'Autre primordial : « *Site préalable du pur sujet du signifiant*³⁶. » Il est complet parce qu'il inclut le signifiant

33. SÉRIEUX ET CAPGRAS, *Les folies raisonnantes*, Alcan, 1909, p. 32.

34. J. LACAN, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite », *Écrits*, Le Seuil, p. 393.

35. J. LACAN, « Le temps logique », *Écrits*, Le Seuil, p. 208.

36. J. LACAN, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Le Seuil, p. 807.

du sujet, il correspond au pur sujet de la stratégie des jeux, accessible au calcul de la conjecture et relevant d'une possible exhaustion, c'est-à-dire excluant toute aberration psychologique. Autre complet mais marqué d'une insuffisance, celle d'un manque structural, d'une modulation temporelle nécessaire à la psychanalyse et à l'opération de l'interprétation. Un autre niveau est exigé par elle, qui redouble l'articulation des signifiants et des signifiés, un autre passage, un changement d'étage que le graphe du désir permet de saisir.

- Dans la pratique de la psychanalyse la rencontre de la paranoïa est une source d'interrogations, portant sur le lieu d'où l'on peut susciter cette mise en parallèle, où se poser ces questions. La délimitation d'une frontière objectivable entre l'un et l'autre champ procéderait d'une position analytique en même temps qu'elle supposerait un regard détaché de toute insertion dans le terrain d'étude lui-même, ce n'est pas la position que nous avons occupée.

Les points de rencontre que nous avons suivis dans leur trajet circulaire se situent dans une zone de confins, où sa place le mécanisme de l'interprétation avec les différences relatives à l'un et à l'autre domaine. Ce mécanisme est une armature que nous ne pouvons isoler que de façon artificielle. Ainsi l'interprétation paranoïaque ne peut être envisagée dans ses rapports au sens, sans la situer dans une structure qui comprend les autres phénomènes de la psychose et la connaissance paranoïaque. C'est de ce point de vue paranoïaque, à partir du champ dans lequel opère la paranoïa, que nous avons porté nos regards sur l'interprétation psychanalytique. Ce n'est pas d'un survol de la zone frontière que nous avons établi les différences. Il apparaît alors le même aspect artificiel de cette armature fonctionnelle de l'interprétation psychanalytique, c'est « ce qui opère » qui y est décrit, mais il manque des éléments qui lui sont corrélatifs.

D'abord, cette articulation des signifiants du symptôme, cette mise en liberté de la parole captive, cette scansion du discours, cette modulation du temps, c'est ce qui procède d'une *énonciation inconsciente*. Ce trait n'apparaît pas dans notre propos, sauf dans l'exemple qui nous a servi de départ « il fait comme nous, il interprète ». L'interprétation psychanalytique avec son effet de restauration d'un ordre et d'un mouvement dialectique dépasse le niveau de l'énoncé. Elle n'est pas isolable des conditions dans lesquelles elle opère. Le psychanalyste ne peut occuper la place qui permet l'interprétation que s'il sait se soustraire aux postes imaginaires dans lesquels le transfert cherche à le localiser, elle est fonction de la neutralité (*ne.euter* ni l'un ni l'autre qui laisse la place à un Autre). C'est autour de cet Autre comme lieu, témoin de la vérité, siège de la parole, que tourne le circuit des points de

rencontre paranoïa-psychanalyse. Autre manquant, parce que décom-
plété d'un sujet, lui-même, $\$$, soumis à la refente, cet *Autre barré n'est
pas lieu commun* à la psychanalyse et à la paranoïa.

Le graphe du désir dans sa forme intermédiaire (*graphe
n° 3*) matérialise le passage à cet Autre de la psychanalyse. Un double
point d'interrogation fait issue hors du cercle de l'Autre complet et
constitue une dérivation du cercle de l'Assertion. Il soutient la *question
de l'Autre*, que la question « che vuoi » ? « Que veux-tu ? » symbolise,
adressée au sujet par la puissance invoquée, suscitée par une
incantation provocatrice. C'est la question inattendue qui répond à une
demande, elle est saisissante, terrifiante dans l'étourdissant vacarme des
échos qui la répercutent.

**Dans la suite de la dissolution
de l'Ecole Freudienne de Paris
par J. Lacan**

littoral

**La seule revue de psychanalyse
qui porte ce nom**

Jean-Jacques ou Jean-Baptiste ?

L'effort pour échapper au déterminisme onomastique peut orienter toute une vie. Nom du père ou nom d'un étranger dans la sphère duquel une même appellation fait glisser, un signe commun rassemble deux individus, faisant du sujet le double inquiétant d'un autre dont l'existence empiète sur la sienne et auquel il est contraint de se mesurer. Et sans doute le vertige croît-il encore, quand la gloire accompagnant une similarité de goûts et d'occupations s'attache à un rival que l'âge met en situation de père, imposant une succession.

« Rousseau le Second »

Tel fut le cas de Jean-Jacques Rousseau, fils de sang de l'horloger Isaac Rousseau, mais fils « liturgique » — au sens où l'on oppose passion sanglante et passion liturgique — du grand poète Jean-Baptiste Rousseau, mort en 1741 dans l'exil et la disgrâce. C'est à M. de la Martinière, secrétaire près l'Ambassade de France à Soleure, qu'il revint de prononcer les paroles qui décidèrent de cet héritage. Nous sommes en 1731, Jean-Jacques a dix-huit ans ; il s'est lié d'amitié avec un moine grec, rencontré au cabaret, et entame avec lui une tournée de quête en Europe « pour le rétablissement du Saint-Sépulcre ». Mais c'est d'un tout autre rétablissement qu'il s'agira ! Le faux archimandrite se trouve démasqué et son jeune complice, tout piteux, réduit à se jeter aux pieds de l'ambassadeur. C'est là que se produit un incroyable revirement de sort : au lieu de réprimandes, des paroles de bonté ; au lieu du renvoi, un accueil hospitalier ; au lieu de la disparition dans l'anonymat, un nouveau baptême, par lequel l'adolescent reçoit une nouvelle fois la

marque de son nom. Ce n'est pas la prison qui attend le jeune escroc, mais la chambre même de Jean-Baptiste Rousseau !

« En me conduisant dans la chambre qui m'était *destinée* [M. de la Martinière] me dit : cette chambre a été occupée sous le Comte du Luc par un homme célèbre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le *remplacer* de *toutes manières* et de faire dire un jour Rousseau premier, Rousseau second¹. »

Ainsi la chambre de Soleure devient-elle la chambre du destin : celle de Jean-X?-Rousseau, du poète et du proscrit. Chambre commune aux deux Rousseau, notons-le : Jean-Jacques ne succède pas à Jean-Baptiste ; il est censé pouvoir le « remplacer » c'est-à-dire pouvoir occuper la place même de Jean-Baptiste, telle qu'elle a été définie par celui-ci. Or l'auteur des *Confessions* d'avouer aussitôt : « Cette conformité, qu'alors je n'espérais guère, eût moins flatté mes désirs, si j'avais pu prévoir à *quel prix* je l'achèterais un jour. » Prix de la gloire et prix du nom, sans doute ; mais aussi prix d'« un » nom très particulièrement connoté dans l'imagination du public.

Lectures nocturnes, cantate à l'ambassadrice, lettres en vers, poèmes... L'enthousiasme de Jean-Jacques pour son homonyme se soutient à travers le temps et, douze ans plus tard, il garde l'habitude de se promener au Luxembourg, « un Virgile ou un Rousseau dans [la] poche », se remémorant « tantôt une ode sacrée et tantôt une Bucolique »². Et à Montmorency il se peint toujours particulièrement curieux d'apprendre des détails sur la vie de « l'illustre banni », à l'égard duquel l'estime du curé de Groslay n'a d'égale que son « horreur » pour « le fourbe Saurin »³, personnage sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Mais, pour saisir toute l'ambiguïté des rapports du second Rousseau au premier, rappelons ces formules écrites dans la période de Montmorency et publiées sous le titre « Mon portrait » : « Jamais Homère ni Virgile ne furent appelés de grands hommes quoiqu'ils soient de très grands poètes. Quelques auteurs se tuent d'appeler le poète Rousseau le Grand Rousseau durant ma vie. Quand je serai mort, le poète Rousseau sera un grand poète. Mais il ne sera plus le Grand Rousseau. Car s'il n'est pas impossible qu'un auteur soit un grand homme, ce n'est pas en faisant des livres ni en vers ni en prose qu'il deviendra tel⁴. »

1. Jean-Jacques ROUSSEAU, « Confessions » IV, *Pléiade*, Gallimard, p. 157. C'est nous qui soulignons.

2. « Confessions » VII, *op. cit.*, p. 288.

3. « Confessions » X, *op. cit.*, p. 504.

4. Jean-Jacques ROUSSEAU, « Mon portrait », *Pléiade*, Gallimard, p. 1129.

Réserveons pour l'instant la question de savoir ce qu'est un grand homme aux yeux de Rousseau pour examiner le modèle que le grand poète offrait à son jeune disciple. Fils de cordonnier comme Jean-Jacques le sera d'un horloger, Jean-Baptiste est un parvenu de la plume que ses mérites signalent très tôt à ses contemporains. « Ce jeune homme nous effacera tous », s'exclame Boileau. Doté de manie ambulante comme plus tard Jean-Jacques, il suit un ambassadeur au Danemark et un maréchal à Londres pour se fixer à Paris dans la maison d'un directeur des finances. Rappelons que Jean-Jacques, rêvant de devenir maréchal, entra au service d'un colonel ; qu'il travailla près l'ambassadeur de France à Venise et qu'il rentra à Paris pour s'attacher à un fermier général. Jean-Baptiste refuse une direction de ferme générale, Jean-Jacques une pension du Roi. Les deux auteurs, prodigieusement doués, s'essayaient dans tous les genres littéraires à la fois : comédies, poèmes, opéras, épigrammes, contes, apologues, etc. Ils se montrent si fertiles que — comme il arrive d'ailleurs fréquemment à l'époque — on ne cesse de leur attribuer des pièces qu'ils n'ont point faites, comme de leur ôter la paternité de leurs œuvres. Mais, surtout, la vie des deux hommes se trouve brisée par le même coup du destin : un arrêt du Parlement de Paris qu'ils doivent, l'un et l'autre, prévenir en prenant la fuite.

Jean-Baptiste est condamné au printemps 1712⁵ pour des couplets satiriques et licencieux dirigés contre La Motte-Houdart et sa clique :

« Quelle fureur trouble mes sens !
 Quel feu dans mes veines s'allume !
 Démon des couplets je te sens :
 Le fiel va couler de ma plume.
 Livrons-nous à l'esprit pervers... »

Cet « esprit pervers » lui fut fatal et il eut beau dénier sa responsabilité dans l'affaire qui tombait par ailleurs on ne peut plus mal, puisqu'il était précisément question de son entrée à l'Académie et de la transmission éventuelle à son profit de la pension de Despréaux : le paquet de couplets remis par un savetier à un « petit décrotteur » fut la source d'un premier procès. Jean-Baptiste incrimine alors le géomètre Saurin, — celui que Jean-Jacques nomme « le fourbe Saurin » — rejetant sur lui la responsabilité des « maudits couplets ».

Sans doute le savetier fut-il condamné, ou plutôt « sacrifié », si l'on en croit les partisans de Jean-Baptiste ; mais la cabale se déchaîna contre

5. Très exactement le 7 avril 1712. Sur toute cette affaire, cf. *Œuvres de Jean-Baptiste Rousseau*, tome V, Londres, 1753.

notre auteur et Saurin se rendit le public favorable, en opposant ses mœurs à celles de son adversaire. C'est le paquet apporté, cacheté, au café *Le Laurent* et adressé à M. Boindin de l'Académie des Inscriptions qui constitue « le vrai corps du délit ». Nous le reproduisons ci-contre ; mais toute l'affaire mériterait une analyse approfondie, d'autant plus que le langage employé — langage ecclésiastique et policier, langage de l'Inquisition — est celui même que reprendra Jean-Jacques dans les *Dialogues* : « œuvres de ténèbres », « mystère d'iniquité », etc.

Le bannissement perpétuel fut donc décrété pour Jean-Baptiste. Or, cinquante ans plus tard, exactement le 9 juin 1762, Jean-Jacques est décrété de prise de corps et *l'Emile* brûlé à Paris⁶. Mais le point le plus étrange est l'inversion exacte des situations : si Jean-Jacques est condamné, c'est précisément pour avoir eu l'audace de revendiquer son ouvrage. Voici le texte de l'arrêt : « Que l'Auteur de ce livre n'ayant point *crain*t de se nommer lui-même, ne saurait être trop promptement poursuivi ; qu'il est important, puisqu'il s'est fait connaître, que la Justice se mette à portée de faire un exemple... » Ainsi dans les deux cas le rapport au « nom » paraît-il extravagant : le premier Rousseau est accusé malgré un défaut de nomination, le second pour un excès de nomination. Le premier Rousseau est condamné pour avoir à son insu produit sa signature, le second pour s'être affiché, en ajoutant une signature inutile !

Bref, n'assumez pas ou assumez votre œuvre, le résultat est identique. Voilà ce que le destin semble dire à Jean-Jacques. Et il y a de quoi être épouvanté : était-ce Jean-Jacques qui répétait inconsciemment le destin de Jean-Baptiste ou bien était-ce le Parlement qui, par un automatisme inconcevable, inscrivait son sort dans les mêmes lettres ?

Alors commence un exil dont la route est commune aux deux Rousseau : Suisse et Angleterre avec, en plus, pour Jean-Baptiste, l'Autriche et la Belgique. Dans l'errance des proscrits, c'est la même alternance d'encouragements et de déceptions avec, de surcroît, la trahison du même homme : Voltaire. Voltaire, qui avait appelé le premier Rousseau son « maître » et reconnu le second comme son disciple ! Cela ne l'a pas empêché de railler méchamment *l'Ode* de Jean-Baptiste à la postérité : « Voilà une lettre qui ne parviendra pas à son adresse ! » Et, s'il s'efforcera par la suite de faire revenir Jean-Baptiste en faveur, on sait comment il s'acharnera contre Jean-Jacques.

6. Jean-Jacques ROUSSEAU, « Confessions » XI, L'arrêt du Parlement condamnant J.-J. Rousseau a été reproduit dans les *Œuvres complètes* de 1782 (Supplément tome I). On consultera également l'article de G. Lanson paru dans le premier volume des *Annales J.-J. Rousseau*, 1905.

Le Veritable Paquet,

adresse

à Monsieur Boindin

Et par Consequent

Le Vrai Corps du Délit.

²
Quelle fureur trouble mes sens ?
Quel feu dans mes veines s'allume ?
Demon des couplets je te sens :
Le fiel va couler de ma plume .
Livrons nous a l'esprit pervers .
Une foule d'objets divers
Vient ici s'offrir a ma vüe
Quelle matiere pour mes vers ?
De nouveaux faits quelle recrue !

Jean-Baptiste ne put obtenir sa réhabilitation ; il rentra en secret à Paris, mais le danger était trop grand pour lui d'y séjourner. Sa correspondance contient à ce sujet des propos qu'on croirait de Jean-Jacques, tant par l'état d'esprit qu'ils révèlent que par le balancement équilibré de la formule : « Je préférerai toujours la condition d'être malheureux avec courage à celle d'être heureux avec ignominie⁷. » Mais Jean-Baptiste, à la différence de Jean-Jacques, mourut en exil, après maintes vexations, médisances et calomnies, parmi lesquelles figurait celle d'avoir désavoué son obscure naissance, en refusant de reconnaître son père en public⁸.

Que le fait soit établi ou non, l'anecdote atteste dans l'esprit du public l'association entre déni de paternité littéraire et déni de paternité naturelle. Or on sait que rien ne fit plus de scandale que l'abandon présumé de ses enfants par Jean-Jacques. Mais, de même que la non-reconnaissance touchait chez celui-ci la progéniture et non l'ascendant, l'on avait tendance à lui ôter ses « enfants » littéraires, plus qu'à lui en attribuer d'illégitimes.

Un deuxième point frappe dans ce ragot qui touche à sa mise en scène. Jean-Baptiste sort du théâtre où l'une de ses comédies vient d'être applaudie. Son père l'attend, venu tout exprès savourer le triomphe de son enfant. Il l'aperçoit de loin et lui ouvre les bras. Mais « le fils indigne » passe, indifférent, et murmure cette phrase monstrueuse : « Je ne vous connais point. » La comédie vire ici au drame bourgeois et le rire ambigu s'efface au profit d'une vertueuse indignation.

Combien cette histoire put toucher Rousseau, on le mesure à la manière dont il idéalise son père dans *Les Confessions*, faisant de ce personnage fantasque et peu scrupuleux⁹ le modèle de l'artisan et du citoyen, lecteur de Plutarque et passionné de vertu. Mais il faut lire la correspondance, par exemple cette lettre de 1732, pour sentir l'ambivalence des rapports du père et du fils : « Malgré les tristes assurances que vous m'avez données que vous ne me regardiez plus pour votre fils, j'ose encore recourir à vous comme au meilleur de tous les pères [...]. Triste sort d'être abandonné d'un père dont on aurait pu faire les délices et la consolation ; mais plus triste sort de se voir forcé d'être à jamais *ingrat et malheureux* en même temps, et d'être obligé de traîner par toute la terre sa misère et ses remords¹⁰ ! »

« Ingrat et malheureux » — Si Jean-Jacques souffrit toute sa vie d'être

7. Lettre au Baron de Breteuil.

8. Cf. *Œuvres choisies de J.-B. Rousseau*, 1823, préface de L. Sauger.

9. Cf. E. RITTER, « La famille et la jeunesse de J.-J. Rousseau », in *Annales J.-J. Rousseau*, tome XVI, 1924-25.

10. *Œuvres de J.-J. Rousseau*, Ed. Furne, 1835, vol. 4, p. 161.

considéré comme un ingrat malgré lui, c'est aussi que l'ingratitude de son homonyme Jean-Baptiste était notoire, comme le fit paraître l'affaire de Vienne en 1717. Jean-Baptiste, avec cette intempérance de plume qui le caractérise, n'avait pas résisté à l'envie de faire une chansonnette sur une des maîtresses de son protecteur. Il s'agissait du Prince Eugène, fin diplomate autant qu'homme de guerre, qui venait de s'illustrer dans la guerre de Succession ; l'affaire fit grand bruit et Jean-Baptiste dut quitter la capitale pour un nouvel exil.

Mais ce qui devait contrarier le plus Jean-Jacques, c'est de trouver dans son homonyme un exaspérant clivage entre les aspirations les plus élevées et les tendances à la débauche. Jean-Baptiste n'est pas seulement l'auteur d'odes sacrées, où se fait sentir tout l'amour qu'il portait à la vertu. On lui doit aussi des poésies érotiques plus ou moins obscènes qu'il appelait ses *Gloria Patri*. Et le bruit courait qu'il poussait l'audace jusqu'à faire lecture le même jour et au même lieu des deux types d'écrits. L'on conçoit dès lors comment fut renforcé chez Rousseau le besoin de se disculper des insinuations qui empoisonnèrent sa vie et suivant lesquelles, « plongé dans les plus brutales débauches, il [aurait] passé sa vie dans les tavernes et les mauvais lieux »¹¹. Non, sa vie n'est pas « coupée en deux parties » et des « inclinations rampantes » ne sauraient souiller celui qui honora l'humanité de tant d'« altièrres productions ».

Le fait est pourtant là. Rousseau, lui aussi, s'est senti la proie d'un « délire de vertu » ; et il a péniblement vécu non seulement la discordance entre ses « âmes hebdomadaires » mais l'opposition mise à ses tendances au moralisme par un goût du naturel, en lui-même nécessairement indifférent à la vertu. Que le dessein de se justifier ait toujours été plus ou moins sous-tendu par celui de se connaître, l'inquiétude chaque fois ravivée de Rousseau suffit à en témoigner. « Mais moi, détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même¹² ? »

A quoi fait écho la formule du deuxième dialogue : « Notre vrai moi n'est pas tout entier en nous¹³. »

Qu'est-ce à dire ? Dans quoi notre « moi moi » se trouve-t-il aussi ? Dans « eux », dans « tout », et d'abord dans un « nom » et dans une « figure ». Etrange à cet égard le fait que Rousseau ait si souvent modifié son nom propre ; de même qu'il change de religion, il s'attribue un nouveau patronyme et une nouvelle patrie. Ainsi se nomme-t-il Vaussore de Villeneuve et se prétend-il parisien, lorsqu'il séjourne à

11. « Dialogue », I, *Pléiade*, Gallimard.

12. Première promenade.

13. « Dialogues », *Pléiade*, Gallimard, II, p. 813.

Lausanne en 1730 : Vaussore était l'anagramme de Rousseau et Villeneuve la deuxième partie du nom de Venture qu'il prétendait contrefaire. « Je n'étais plus moi-même », avoue-t-il, pris dans cette aventure délirante que Venture désigne par aphérèse. Rappelons qu'en 1737, lors de l'aventure avec M^{me} de Larnage, il se fait passer pour un jacobite anglais, nommé Dudding et qu'à partir de 1767 il se fait appeler Jean-Joseph Renou, pseudonyme auquel il ne renoncera que trois ans plus tard. Quant à Thérèse Levasseur, il la déclare sa sœur et la baptise M^{lle} Renou pour l'épouser quelques mois plus tard. Et à Du Peyrou, qui lui demande sous quels noms l'union a été conclue, Rousseau répond : « Je ne sais pourquoi vous vous imaginez qu'il a fallu, pour me marier, quitter le nom que je porte [celui de Renou] ; ce ne sont pas les noms qui se marient, ce sont les personnes ; et quand, dans cette simple cérémonie, les noms entreraient comme partie constituante, celui que je porte aurait suffi, puisque *je n'en reconnais plus d'autre*¹⁴. »

Se donner à soi-même un nom et le prétendre légitime, n'est-ce pas le crime d'*ubris* par excellence ? Sans doute Rousseau abandonnera-t-il ce projet. Et il prétendra, au contraire, avoir été lui-même amputé de son nom par un public auquel « il a plu » de le « réduire » à son nom de baptême¹⁵.

De fait, nombre de textes de l'époque font état de Jean-Jacques, alors qu'on peut se demander quel écrit mentionne Diderot en l'appelant Denis, Condillac Etienne, d'Holbach Paul-Henri ou d'Alembert Jean ; sans parler de Voltaire qui n'a pas de prénom ! Etre réduit à son nom de baptême, n'est-ce pas le propre d'un homme « sans nom », ni noble, ni bourgeois ? C'est le fait d'un domestique, d'un rustre et d'un « homme ordinaire », bref de celui-là même auquel Rousseau voulait à tout prix éviter d'être identifié. « J'aimerais mieux être oublié de tout le genre humain que regardé comme un homme ordinaire. »

Ainsi la confusion toujours possible de son nom avec celui de Jean-Baptiste Rousseau ravale Jean-Jacques au bas de l'échelle sociale et littéraire, le précipitant dans le *no man's land* des « petits pillards sans talent ». Or le comble de l'horreur, c'est bien ceci : ne plus même avoir la qualité de « monstre », l'allure de « l'homme terrible et vigoureux », mais la « mine basse et risible » d'un « petit escroc »¹⁶.

Voilà ce que Jean-Jacques ne saurait soutenir. Aussi bien son rapport

14. « Lettre à Du Peyrou », *Correspondance Générale*, XVIII, p. 328.

15. « Dialogues », I, *Pléiade*, p. 663.

16. Expressions utilisées dans les « Dialogues ».

avec Jean-Baptiste n'a-t-il cessé de l'obséder, comme si ce père liturgique qu'il désavouait empiétait davantage sur sa propre existence qu'un père réel ; ou plutôt comme si deux pères se fondaient en un seul et écrasant géniteur dont l'inexistence même se faisait plus redoutable au fil des ans.

Et, de fait, tout se passe comme si Jean-Baptiste Rousseau commandait, par-delà la mort, le destin de cet *alter ego* qu'il leste de ses propres talents, mais aussi de ses pensées conflictuelles et de son goût dangereux pour une parole inentravée, vouée à exclure qui la profère du cercle de la bonne société. Face à Jean-Baptiste, Jean-Jacques, n'étant jamais dans une position d'affrontement qui lui permettrait de décharger sa propre agressivité, demeure dans un état « d'intimidation », au sens éthologique du terme. Au lieu de saisir l'efficace de « Rousseau » — *nomen, omen* — tout se passe comme s'il réalisait directement le signifiant ennemi, se laissant non seulement fasciner, mais manœuvrer par lui. C'est ainsi que « Jean-X?-Rousseau » prend vie et, s'infiltrant dans son sang pour en changer la nature, constitue comme sa deuxième chair : aussi impensable que la première, mais plus dangereuse encore de par l'aspect incontournable du conflit qu'elle entretient avec la première.

« Sitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis », constate Rousseau au VII^e livre des *Confessions* ; mais n'avait-il pas prévu le fait en déclarant dès 1741 qu'un disciple de la vérité se devait de « toujours rester inconnu » ?¹⁷ Or si tout nom illustre tend à devenir le tombeau qui enferme le cadavre d'un homme, étouffé par l'auteur, combien à plus forte raison le nom qu'un autre a déjà illustré ne pèsera-t-il pas d'un poids intolérable sur celui qui, prétendant demeurer « ce que l'a fait la nature »¹⁸, veut rester lui-même « sans contrainte et sans obstacle » ?

Si Rousseau se décrit « enterré tout vif »¹⁹ par des ennemis qui ont trouvé l'art de lui faire souffrir une mort interminable, n'est-ce pas déjà du bois de son propre nom qu'est fait le cercueil où il « étouffe » ? Qui l'accuse finalement dans cet extraordinaire procès dressé contre lui-même avec cette verve et ce sens de l'humour dont il fait souvent preuve ? Peut-être ne serait-il pas si paradoxal d'adopter une lecture de *Rousseau juge de Jean-Jacques* telle qu'on y trouve matière à la plus extraordinaire des comédies. Car, que cela même qui devrait nous faire gémir vienne à susciter les ris, tel est bien le mystère de l'art suprême :

17. « Le Persifleur », *Pléiade*, I, p. 1112.

18. « Dialogues », II, *Pléiade*, p. 789.

19. Histoire du précédent écrit, *Pléiade*, p. 985.

celui qui fait croire à l'irréalité des folies pourtant les plus naturelles à l'homme. Cette capacité de recul, nous voudrions montrer comment elle se développe chez Jean-Jacques parallèlement au délire contre lequel il eut toute sa vie à lutter ; et cela dans un contrepoint serré où la dramatisation se mêle la désinvolture face à tout ce qui détermine un sujet, en lui-même innommable. Mais nous ne saurions faire plus, dans le cadre restreint qui nous est imparti, que poser des jalons pour une étude à développer.

« *Il brille en femme* »

Aussi déterminante que la nuit d'avril 1731 à Soleure, fut en 1729 le « jugement » porté sur notre auteur par un certain M. d'Aubonne qui n'hésitait pas lui-même à écrire des comédies, lorsque son honneur exigeait d'être vengé. La comédie de M. d'Aubonne « me plut, écrit Rousseau²⁰, et me fit naître la fantaisie d'en faire une pour essayer si j'étais en effet aussi bête que l'Auteur l'avait prononcé : mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant *L'Amant de lui-même*. Ainsi quand j'ai dit dans la préface de cette pièce que je l'avais écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années ».

Dix-huit ans, c'est l'âge qu'avait en réalité Rousseau à Soleure, l'âge où, de toute évidence, s'éveille sa vocation littéraire ; donc l'âge auquel il aurait pu écrire sa première comédie et l'âge où il l'a très certainement pensée. Comme plus tard à Soleure, Jean-Jacques se trouve en position humiliée : non encore parce qu'on le découvre *complice d'un escroc*, mais parce qu'il paraît pour ainsi dire *escroc par nature*. M. d'Aubonne « se chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étais propre, et s'il me trouvait de l'étoffe, de chercher à me placer [...]. Il s'y prit très bien pour me faire jaser, [...]. J'étais enchanté de lui. Le résultat de ses observations fut que, *malgré ce que promettaient mon extérieur et ma physionomie animée*, j'étais, sinon tout à fait inepte, au moins un garçon de peu d'esprit, sans idées, presque sans acquis, très borné en un mot à tous égards, et que l'honneur de devenir quelque jour *Curé de village* était la plus haute fortune à laquelle je *duisse* aspirer »²¹.

Bref, Jean-Jacques à beau posséder le physique et — peut-être — le nom, l'essentiel lui manque et il est transformé en « menteur malgré lui », à moins qu'il ne se fige en médiocre pour l'éternité. Rappelons que

20. « Confessions », III, *Pléiade*, p. 120.

21. *Ibid.*, p. 113.

Rousseau avait d'abord écrit : « La plus haute fortune à laquelle je *pusse* aspirer »²², ce qu'il ratura au profit de « la plus haute fortune à laquelle je *duisse* aspirer ». Comment marquer plus clairement ce sentiment d'un rétrécissement du champ des possibles ? La capacité mentionnée se transforme en l'unique chance, nulle échappatoire n'est permise, le destin de Jean-Jacques est fixé par avance : il est « jugé ». Tout l'esprit de Rousseau est là. A radicaliser en utilisant l'asyndète, l'opposition des sentiments et des idées, on pourrait croire qu'il rend l'évocation du jugement porté sur lui encore plus humiliante. Mais, en même temps qu'il profile l'événement dans la dimension d'une eschatologie déterminée, il tire parti de la situation pour ridiculiser le noble pédant qui, avec une totale absence de générosité, renvoie au néant l'enfant qui s'était naïvement découvert à lui. Ainsi la satire sociale, se mêlant subtilement au drame métaphysique, ôte toute lourdeur au texte. Bref, ce que Jean Starobinski appelle le « téléphisme » de Rousseau²³ se combine avec un changement de registre : Rousseau soigne le mal par le mal, mais déplace le registre de ce mal du niveau de l'individu à celui des mœurs.

Mais suivons l'histoire du premier véritable écrit de Jean-Jacques. Lorsqu'il monte à Paris, l'été 1742, sur quoi pense-t-il « occuper (de lui) l'univers »²⁴ ? Quelle est sa nouvelle « fontaine de Héron » ? La première, on s'en souvient, s'était cassée non loin de Turin et, avec elle, s'était effondré tout « l'édifice » de la fortune de Jean-Jacques. Comment alors courir le monde ? Que faire en compagnie du vaurien dont il s'était engoué, mais « engoué au point de ne pouvoir le quitter »²⁵ ? M. Bâcle, tel était le nom du personnage, nom dans lequel nous ne pouvons nous empêcher de voir une aphérèse de débâcle. La nouvelle fontaine de Héron, nous dit-il à la fin du Livre VI, c'est son système de musique, qui est une nouvelle méthode de notations musicales. Mais le destin d'une fontaine de Héron, c'est d'être « cassée » et tel fut le sort de la *Dissertation sur la musique moderne*, que Rousseau publia chez Quillau sans aucun profit pour lui, de célébrité ou d'argent²⁶.

22. Cf. note de B. GAGNELIN et R. RAYMOND dans leur première édition de la *Pléiade*, p. 1284.

23. Cf. « Le remède dans le mal », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 17, printemps 1978, Gallimard. Etre atteint de « téléphisme », c'est soigner le mal par le mal, en imitant le héros Téléphe qui, blessé par Achille, retourna une nouvelle fois contre lui la lance qui l'avait touché.

24. « Confessions », II, *Pléiade*, début.

25. « Confessions », III, p. 99.

26. « Confessions », VII, pp. 286-287.

Restait alors une fontaine de remplacement : le fameux *Narcisse* que Rousseau avait emporté à Paris. Et qu'il présenta bientôt à Marivaux. La pièce « lui plut, et il eut la complaisance de la retoucher »²⁷, note Rousseau, qui ne s'étend pas davantage sur ce point. Mais, deux ou trois ans plus tard, il présente l'œuvre aux Italiens. Les suffrages lui sont acquis ; et voilà notre auteur « ennuyé de faire [sa] cour à des comédiens », les « plantant là », suivant son expression !²⁸ Ce n'est qu'au moment où son *Devin du village* remporte un éclatant succès que Jean-Jacques se décide à faire jouer son *Narcisse* à la Comédie Française²⁹. Notons au passage ce point important : le détachement des Italiens dont Rousseau était pourtant l'ardent défenseur. « La pièce fut reçue avec applaudissements et représentée sans qu'on en nommât l'auteur. » Et Jean-Jacques ajoute l'étrange commentaire suivant : « Pour moi, je m'ennuyai tellement à la première que je ne pus tenir jusqu'à la fin, et sortant du spectacle, j'entrai au café de Procope où je trouvai Boissi et quelques autres, qui *probablement s'étaient ennuyés comme moi*. Là je dis hautement mon "peccavi", m'avouant humblement *ou fièrement* l'auteur de la pièce, et en parlant *comme tout le monde en pensait*. Cet aveu public de l'Auteur d'une mauvaise pièce qui tombe fut fort admiré et me parut très peu pénible³⁰. »

Commentaire saisissant au moins sous deux aspects : d'une part, Rousseau interprète les regards et les silences avec une certitude qui ne laisse place à aucun doute. De l'autre, il joue en quelque sorte sur la surprise des convives, qu'il transforme en spectateurs auxquels il présente la série finie de ses métamorphoses : d'abord simple inconnu, il devient auteur, mais auteur qui tombe. Puis, par un de ces miracles permanents chez Rousseau qui du « moins » font sortir le « plus » ou du « plus » le « moins », voici que l'auteur qui tombe se transforme en homme admirable. La correction du texte est à cet égard significative : Rousseau n'avouait d'abord qu'« humblement ». « Ou fièrement » est une adjonction qui témoigne du privilège accordé par Rousseau au moment du bonheur reconquis, quand l'estime et la fierté de soi reviennent à l'homme naturel, détaché de son œuvre.

Or l'histoire de la carrière de *Narcisse* peut se reconstituer. Et le dossier, tel qu'il a été établi par Jean Starobinski, fait clairement apparaître que « la carrière de la pièce commençait bien »³¹. S'il n'y eut

27. *Ibid.*, p. 287.

28. *Ibid.*, p. 341.

29. « Confessions », VIII, p. 387.

30. *Ibid.*, pp. 387-388. C'est nous qui soulignons.

31. *Pléiade*, II, p. LXXXVII.

pas de troisième représentation, la faute doit très vraisemblablement en être attribuée à Rousseau, qui, dès avant la première, montrait un défaitisme peu commun. N'écrivait-il pas à son ami Mussard qu'on allait donner « la première et probablement l'unique représentation de *Narcisse* ? »³²

Parlant de sa comédie dans la préface qu'il lui adjoint en 1752, il déclare que, s'il s'est « enfin senti le courage » de la publier, il n'aura « jamais celui d'en rien dire ». Ce n'est qu'un de ces « amusements de jeunesse », un de ces *enfants illégitimes* que l'on caresse avec plaisir en rougissant d'en être le père, à qui l'on fait ses derniers adieux, et qu'on envoie chercher fortune, *sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront*³³.

Ne pouvant parler de son œuvre, Jean-Jacques sera donc réduit à parler de lui-même. Procédé dont nous avons vu qu'il lui était familier : de l'auteur — bon ou mauvais, à la limite qu'importe ? — on revient à l'homme dont seule compte l'excellence d'intention. Jean-Baptiste Rousseau est un « grand poète ». Pour autant est-ce un « grand homme » ? Le grand homme est celui qui avoue. « Sans malice plutôt que bon »³⁴, il ne sait pas « mettre son prix en montre »³⁵ et, la perfection n'étant pas de ce monde, il n'est pas parfait. Aussi doit-il confesser non seulement ses fautes, mais — ce qui est bien plus délicat — ses travers et ses grotesques. Car « ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux »³⁶.

Mais pourquoi Jean-Jacques devrait-il rougir de son *Narcisse* ? De fait, l'extraordinaire ambivalence dont il témoigne à l'égard de cette œuvre — la seule des six ou sept pièces écrites par lui qu'il ait publiée — nous oblige à considérer non seulement son rapport au théâtre et à la comédie, mais l'investissement tout particulier dont cette œuvre était le fruit.

D'ores et déjà rappelons cette formule de Jean-Jacques nous apprenant la petite célébrité dont il jouissait comme auteur de théâtre : « On vient tous les jours me faire des compliments sur des comédies et d'autres pièces de vers que je n'ai point faites et que je ne suis pas capable de faire. C'est la conformité du nom de l'Auteur avec le mien, qui m'attire cet honneur »³⁷. Jean Starobinski, qui cite ce texte, rappelle

32. *Correspondance Générale*, II, p. 33, cité par J. STAROBINSKI.

33. Préface à « *Narcisse* », *Pléiade*, II, p. 963.

34. « *Dialogues* », II, *Pléiade*, p. 774.

35. *Ibid.*, p. 809.

36. « *Confessions* », I, *Pléiade*, p. 18.

37. « *Correspondance générale* », pp. 305-306, cité par J. STAROBINSKI, *Pléiade*, I, p. LXXXIII.

qu'un certain Pierre Rousseau avait donné deux comédies en 1747 et 1749. Cela expliquerait sans doute la confusion immédiate des contemporains. Mais, si l'impact de ces fausses attributions fut essentiel, ne faut-il pas recourir à l'hypothèse que le nom de « Rousseau » ne jouait un rôle déterminant que subsumé sous celui de « Jean-Baptiste Rousseau » ? Ce dernier — mort en 1741 — avait d'ailleurs écrit et fait représenter un très grand nombre de comédies qui s'étalent sur plus de deux volumes dans l'édition de Londres de 1753 : *Le Flatteur*, *l'Hypocondre*, *le Dupe de soi-même*, *les Aveux chimériques*, *les Capricieux*, etc. Nous citons les titres qui nous paraissent les plus significatifs, comme marquant le registre dans lequel Jean-Baptiste prétend se situer : l'analyse du « caractère », mais en tant que celui-ci relève à la fois de la nature et de la société. Or, si Jean-Jacques continue cette étude, c'est bien dans l'effort pour toujours distinguer « l'homme » de « l'homme de l'homme ». Comment, de fait, pourrait-il souscrire au jugement porté par Jean-Baptiste sur la comédie ? Si la comédie a quelque utilité, écrit ce dernier, ce n'est pas tant de corriger les hommes que de montrer ce qu'il faut faire pour vivre avec des hommes incorrigibles³⁸ ?

Mais venons-en au thème de la comédie : le héros, Valère, s'éprend d'une « fille anonyme », dont il aperçoit le portrait ; et s'engoue d'elle d'une façon si totale qu'il veut sur l'instant remettre son mariage avec Angélique, quitte à se voir deshérité. Or ce portrait, c'est celui de lui-même que sa sœur s'est amusé à faire peindre, paré comme une femme de « fleurs » et de « pompons ». Toute la comédie repose alors sur une série de quiproquos dus au fait que Valère ne veut pas démordre de sa *certitude* concernant l'existence d'un original féminin de ce portrait, si bien qu'il n'entend littéralement pas les admonestations les plus claires, du type « voilà votre portrait »³⁹.

S'il y a donc comique, celui-ci ne réside pas dans le fait de s'éprendre de soi-même, mais dans celui de ne pas reconnaître l'objet de sa passion. Ainsi se constituent les « révolutions » de Rousseau, au sens astrologique du terme : la méconnaissance devient principe de reconnaissance. Valère « brille » en femme « avec de nouvelles grâces » ; il devient alors « une espèce de femme cachée sous des habits d'homme, et ce portrait ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel »⁴⁰. D'où le trouble qui s'ensuit : qui suis-je ? Homme ou femme ? Etre amphibie, androgyne ?

38. Préface au « Capricieux », *Œuvres de J.-B. Rousseau*, Londres, 1753, t. V.

39. « Narcisse », scène IX, *Pléiade*, II, p. 1000.

40. *Ibid.*, scène I, *Pléiade*, II, p. 977.

Et par-delà le problème métaphysique de l'identité sexuelle, c'est tout le domaine des mœurs et des mœurs homosexuelles qui se trouve concerné : les plus judicieux de ses contemporains n'ont pas dû se faire d'illusion sur l'équivoque du déguisement utilisé par Rousseau⁴¹. Or, il suffit de se rappeler le dégoût exprimé par Jean-Jacques à l'égard des pratiques homosexuelles et sa condamnation réitérée d'un onanisme impénitent (« ce dangereux supplément qui trompe la nature »)⁴² pour faire l'hypothèse d'une gêne possible devant l'exhibition de tendances contre lesquelles il n'a cessé de lutter.

Mais plus frappante encore dans ce texte est l'indulgence dont Rousseau témoigne à l'égard d'un amour de soi dont on voit mal comment il pourrait se distinguer de l'amour-propre autrement que par des sophismes. Si cet engouement de l'être humain pour lui-même est un défaut, nous dit Rousseau, c'est un défaut naturel. « Puisque (Valère) est si aimable, a-t-il si grand tort de s'aimer⁴³ ? » D'ailleurs, n'est-ce pas « le vice universel de son âge »⁴⁴ ? En donnant l'absolution à son jeune fat, Jean-Jacques semble encore moins soucieux de morale que Jean-Baptiste, lequel peint ses petit-mâtres au vinaigre. Ainsi décrit-il Adramon comme un « blanc-bec éventé qui n'est qu'enlumine/Qu'occupe uniquement sa petite figure »⁴⁵. Si l'on compare, par ailleurs, la pièce de Jean-Jacques à celle de Marivaux, *le petit-mâitre corrigé*, on s'aperçoit à quel point la notion même de « correction » est étrangère à Rousseau : le motif de la sœur de Valère, en faisant peindre son portrait, est surtout de « rire à ses dépens ».

Car l'intérêt de la pièce de Jean-Jacques est de montrer comment le ridicule tient à la nature avant de tenir au personnage. D'où l'aspect odieux du stratagème : le portrait truqué ne met pas seulement en question l'identité du personnage ; il oblige à s'interroger sur la possibilité même de l'amour, en tant que celui-ci vise un objet étranger. Or, Rousseau l'écrivait déjà dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, « (...) le moral de l'amour est un *sentiment factice*, et célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour établir leur emprise, et rendre dominant le sexe qui devrait obéir »⁴⁶. En somme, *l'amour est*

41. Voir à ce sujet les remarques de Jacques SCHERER, *Pléiade*, II, p. 1363. Le comédien Lanoue qui joua *Narcisse* au Français reprit la pièce à son compte pour inverser les sexes, dans sa comédie intitulée *La Coquette corrigée*.

42. « Confessions », III, *Pléiade*, p. 109.

43. « Narcisse », scène II, *Pléiade*, p. 980.

44. *Ibid.*, scène V, *Pléiade*, II, p. 995.

45. J.-B. ROUSSEAU, « Les aveux chimériques », in *Œuvres de J.-B. Rousseau*, Londres, 1753, tome IV.

46. « Discours sur l'origine de l'inégalité », *Pléiade*, III, p. 61.

factice et l'amour de soi naturel. A cette théorie, Rousseau aura beau apporter tous les redressements possibles, l'anti-nature étant issue de la nature et l'amour-propre s'opposant à l'amour de soi ; reste ce fait : « la seule passion naturelle à l'homme est l'amour de soi-même ou l'amour-propre, pris dans un sens étendu⁴⁷. » Quelle assertion pourrait se montrer plus corrosive ? Rousseau ne situe pas seulement sa critique dans la perspective des moralistes français de la fin du xvii^e siècle ; donnant à l'amour de soi une assise ontologique, il en fournit cette justification que La Rochefoucauld évite soigneusement de lui apporter. L'amour-propre est principe de destruction, écrit ce dernier, il « se hait lui-même » et « conjure sa perte », « enfin, il ne se soucie que d'être, et pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi »⁴⁸. Quelle distance à l'amour de soi « toujours bon et conforme à l'ordre », dont nous parle Rousseau⁴⁹ ! Or, de lui-même, Rousseau fut non tant l'ennemi que la victime.

De fait, n'était-il pas investi d'une mission ? « Chacun a sa vocation sur terre ; la mienne est de dire au public des vérités dures, mais utiles⁵⁰. » Et s'il nous captive encore, n'est-ce pas pour avoir rempli cet office à son propre détriment ? Car *s'aimant dans sa figure et s'aimant dans son nom*, il éprouve à ses dépens que la figure met en vitrine et que le nom jette en prison. « L'essence de mon être est-elle dans leurs regards⁵¹ ? » La vitrine se souille et Jean-Jacques se voit « défiguré ». Le destin de mon être est-il dans mon nom ? Le verrou de la répétition se referme de plus en plus vite et Jean-Jacques s'éprouve la victime d'un sacrifice dont il avait pourtant été aussi l'officiant. « J'espère qu'un jour on jugera de ce que je fus par ce que j'ai su souffrir », avoue-t-il. « J'envie la gloire des martyrs⁵². » De fait, la victime s'implique toujours davantage dans une immolation qui se fait de plus en plus cruelle et absurde, jusqu'au moment où Rousseau parvient enfin à retrouver une paix qu'il doit à ses ennemis.

Mais le sacrifice de Rousseau n'a point pour fonction de racheter l'humanité. Jean-Jacques n'a rien d'un Christ, il *ne prétend à aucune solution* et s'offre *comme malgré lui* à l'hostilité qu'il déchaîne. Subsiste pourtant la revendication de son unicité. La nature a cassé le moule,

47. « Emile », II, *Pléiade*, p. 322.

48. *Maximes supprimées*, p. 563.

49. « Emile », II, *Pléiade*, p. 491.

50. « A Ribotte », *Correspondance générale*, VI, p. 259.

51. *Pléiade*, I, p. 985.

52. Du 26-02-70. Cf. Editions Furne, tome V.

l'entreprise « n'eut jamais d'exemple » et son exécution « n'aura point d'imitateur » : Rousseau ne s'est pas reconnu de disciple et ne se prétend pas davantage chef d'école. Rien ne se transmet qu'à l'aventure. Mais le prix qu'il en coûte, quel être conscient pourrait consentir à le payer ? Et pourtant il y a une « Providence »... Jean-Jacques ou Jean-Baptiste ? L'œuvre se poursuit.

« Des trésors aveuglants d'authenticité »

En août 1979, alors qu'il vient de retrouver son refuge favori, à Port Lligat, Dali « pour la 20^e fois », dit-il, répète sa vérité¹.

« Les foules défilent et défileront devant mes tableaux parce que leur instinct soupçonne obscurément et avec éblouissement que mes œuvres cachent des trésors aveuglants d'authenticité que personne n'a encore aperçu ; trésors extra-artistiques qui le seront de plus en plus peut-être et sans peut-être. »

C'est par un écrit que Dali invite à aller à la recherche de ces trésors, un écrit qu'il prononce comme une « vérité », qui se veut franche, absolue, totalisante, qui ne souffre aucune contestation, pas plus d'ailleurs que l'authenticité dont il se réclame. Les termes qu'emploie Dali comme « obscurément », avec « éblouissement » et trésors « aveuglants », sont autant de jalons posés sur le chemin de sa peinture, jalons lumineux, scintillants sur la voie du clair-obscur de ses tableaux.

C'est au lieu-dit des ombres et des lumières qu'il conviendra d'aller chercher « les trésors cachés » à ce point de rencontre où, de leur entrecroisement, jaillit cette autre forme, nouvelle, insoupçonnée, dont brusquement la vision s'impose au regard, en même temps que meurt celle-là même qui lui a donné naissance.

C'est tout l'antagonisme de la vie et de la mort qui se joue dans l'alternance des apparitions-disparitions des formes, dans cette mise en scène picturale de leur rapport dialectique, sur la toile de fond du drame dalinien.

1. Catalogue expo. Centre G. Pompidou, p. 17.

Seule la dissimulation semblait pouvoir rendre compte de l'intensité de ce drame, cette dissimulation poussée au paroxysme sur les toiles et qui recouvre l'ensemble de son œuvre.

« La nature aime à se cacher » disait Héraclite, dont Dali se réclame, reprenant la maxime à son propre compte, pour bâtir son œuvre sur une manière de paradoxe, qui le force à exhiber la dite « nature » dans une geste provocatrice, en même temps qu'il le condamne à la dissimuler avec une pudeur obsédante, dans le labyrinthe tortueux de son talent et les arcanes de son imagination.

Par l'utilisation et la maîtrise des images doubles, triples, voire multiples, Dali renoue avec un effet pictural vieux de plusieurs siècles déjà, dans lequel s'étaient illustrés les peintres de fantaisie des xvi^e et xvii^e siècles. Arcimboldo avec ses célèbres *ghiribizzi* (jeux caricaturaux) était passé maître dans l'art du camouflage où ce qui paraissait de loin représenter des personnages en buste, de face ou de profil, tout à fait conformes à la tradition picturale de la Renaissance, s'avérait de près n'être qu'un habile assemblage, parfois réversible, d'éléments variés tels que fruits, fleurs, légumes ou autres poissons, comme en témoigne le fantastique portrait de « l'amiral ».

Bracelli, de son côté, dans un recueil célèbre « *Bizarrie di varie figure* », révéla par un article de « L'Amateur d'Estampes » en 1928, présente une cinquantaine d'estampes datées de 1624.

Parmi celles-ci, Kenneth Clark² attire notre attention dans une remarquable étude faite en 1929 sur une série de personnages dont les compositions humaines sont figurées par divers ustensiles assemblés (casseroles, raquettes, etc.) et voit avec juste raison, dans ces inventions insolites, l'application des recherches maniéristes dans le domaine de la « représentation figurée » — c'est-à-dire, selon cet auteur, l'assimilation symbolique ou fantaisiste d'une image à un concept.

L'originalité de Bracelli, sa force suggestive, aussi bien que sa précision du trait, comme celles d'ailleurs d'Arcimboldo, ne pouvaient pas laisser Dali indifférent au phénomène de la double image, qui se transforme en une autre image ou du moins l'évoque, au premier coup d'œil ou à force d'être regardée fixement.

Odilon Redon, dont l'idée était de mettre « la logique du visible au service de l'invisible », écrivait dans *A soi même* : « le sens du mystère, c'est d'être tout le temps dans l'équivoque, dans les double, triple aspects des soupçons d'aspect (image dans image), formes qui vont être, ou qui le seront selon l'état d'esprit du regardeur³. »

2. Kenneth CLARK, in *Print Collector's Quarterly*.

3. *A soi-même*, journal (1867-1915), Paris, 1922, rééd. 1963.

Le souci de Dali va être de « systématiser la confusion », en élaborant la méthode paranoïaque-critique⁴. De quoi s'agit-il ? De mettre au service de l'inconscient « la force du pouvoir paranoïaque », par un mouvement « actif de la pensée », véritable « crise mentale » mais qui grâce à son caractère actif, se trouve aux antipodes de l'hallucination, l'automatisme et autres états passifs.

Le but à atteindre est « de contribuer au discrédit total du monde de la réalité », en produisant volontairement « de nouveaux simulacres menaçants (qui) agiront habilement et corrosivement avec la clarté des apparences physiques et diurnes ». En effet « l'activité paranoïaque se sert toujours de matériaux contrôlables et reconnaissables », « la réalité du monde extérieur est mise au service de notre esprit ». Au-delà donc de l'activité délirante, volontairement mise en acte, il s'agit de faire surgir « l'idée obsédante », celle-là même qui se répète, se dédouble, se multiplie au cœur des toiles : « C'est par un processus nettement paranoïaque qu'il a été possible d'obtenir une double image : c'est-à-dire la représentation d'un objet qui, sans la moindre modification figurative ou anatomique soit en même temps la représentation d'un autre objet absolument différent, dénuée elle aussi de tout genre de déformation ou anormalité qui pourrait déceler quelques arrangements. »

« L'obtention d'une telle image double a été possible grâce à la violence de la pensée paranoïaque qui s'est servie, avec ruse et adresse, de la quantité nécessaire de prétextes, coïncidences, etc., en en profitant pour faire apparaître la deuxième image qui, dans ce cas, prend la place de l'idée obsédante⁵. »

Ainsi comme l'écrit Lacan⁶, « le délire se révèle très fécond en fantasmes de répétition cyclique, de multiplication ubiquiste, de retours périodiques sans fin des mêmes événements, en doublets et triplets des mêmes personnages parfois hallucinations de dédoublement de la personne du sujet. »

Alors se pose la problème du pourquoi d'une telle « systématisation », en même temps que se pose celui de cet intérêt si étrange, grandissant dans le déroulement de l'œuvre dalinienne, pour ce phénomène de l'image hallucinatoire, comme il la nomme lui-même ? En quoi ce « jeu lugubre », pour reprendre le titre de l'un de ses tableaux — des apparitions-disparitions d'images —, fait-il partie intégrante de la

4. « L'Ane pourri », in *La Femme visible*, Paris, 1930.

5. Voir *L'Enigme sans fin*.

6. J. LACAN, « Problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », Revue *Le Minotaure*, n° 1, 1933, p. 69.

personnalité de Dali ? Est-il possible qu'un phénomène aussi particulier et complexe que celui de l'alternance des apparences-contre apparences, envahisse et hante à ce point l'œuvre d'un peintre, sans que cela prenne sens ? N'est-ce pas Dali lui-même qu'il convient d'aller chercher dans les « trésors cachés » de ses tableaux, et qui transparaît dans cette toile de « l'homme invisible », commencée en 1929 abandonnée et inachevée en 1933, en même temps qu'il écrit « la femme visible » ?

Le visible, l'invisible tels qu'ils s'articulent dans l'ensemble de l'œuvre de Dali, tels qu'ils s'imbriquent dans une exclusion mutuelle au cœur des toiles, semblent constituer le nœud central de la perception du monde de Dali, le point nodal où vient *s'incruster* la construction paranoïaque-critique de l'idée obsédante.

Quelle est donc cette idée obsédante, dont la place prise dans la toile par la deuxième image semble jaillir du fond de l'invisible pour apparaître, furtive, un instant au monde du visible ?

C'est précisément à cette question et à celles qui précèdent que nous tenterons ici d'apporter un début de réponse.

Pour ce faire, nous avons volontairement limité notre recherche à un va-et-vient incessant entre les textes de Dali et sa peinture, moins dans l'espoir que les uns éclaircissent quelques mystères de l'autre, que dans le respect du postulat qui nous a servi de point de départ, à savoir, qu'il s'agit là d'un tout, d'une unité signifiante, dont les deux formes d'expression, l'écriture et la peinture, nous paraissent se rejoindre. Nous ne citerons à cet effet que l'exemple de « la vie secrète de Salvador Dali »⁷, véritable portrait de l'artiste, et dont le premier chapitre s'intitule d'ailleurs : « Autoportrait anecdotique. »

I

L'angélus de Millet

ou

*La rencontre fortuite sur une table de dissection
d'une machine à coudre et d'un parapluie*

Dans l'arsenal des idées obsédantes qui peuplent l'univers dalinien, celle de l'Angélus de Millet tient une place de choix, par son apparition

7. *La vie secrète*, Ed. Idées-Gallimard, 1952.

précoce d'abord, et par l'insistance du phénomène de répétition auquel elle a donné lieu, ensuite.

Après qu'il eut quitté la classe de l'ineffable Monsieur Trayter, personnage « fantastique » qui « ressemblait à un Tolstoï matiné de Léonardo »⁸, le jeune Salvador se retrouve dans l'école des Frères Figueras « qui essayaient avec zèle et quelques fois avec cruauté, nous dit-il, d'attirer mon attention »⁹. Mais, « je continuais les rêveries entamées chez Monsieur Trayter et, les devinant en péril, je m'y accrochais avec d'autant plus de force, y clouant mes ongles comme à une bouée de sauvetage »¹⁰.

Ces rêveries portent principalement sur deux tableaux dont l'un d'eux constitue sans nul doute la plus obsédante mais aussi la plus dramatique interrogation que Dali ait eu à résoudre : « On allumait alors, à droite, le corridor donnant accès à la classe et à travers la porte vitrée, je pouvais observer les tableaux peints à l'huile qui décoraient les murs. De ma place, je n'en voyais que deux : l'un représentait une tête de renard sortant d'un terrier et portant une oie morte dans sa gueule, l'autre, était une copie de l'Angélus de Millet¹¹. » Dans la note en référence à ce passage, Dali nous précise que « ce tableau qui produisait en moi une angoisse indéterminée mais si poignante que le souvenir des deux silhouettes immobiles m'accompagna plusieurs années durant déclenchant toujours le même malaise continu et louche, ce tableau dis-je, finit par disparaître de mon imagination, jusqu'en 1929. A cette date, j'en trouvais une autre reproduction et je fus repris par le même malaise ».

L'idée obsédante est là, tenace, troublante, provoquant ce malaise, cette angoisse qui, si elle se double « d'un plaisir secret et fin qui brillait au fond de ma peur comme la lame argentée d'un couteau »¹², n'en demeure pas moins ce dont Dali ne pourra se défaire avant 1963, date à laquelle, après y avoir consacré tant de peintures, il publiera « le mythe tragique de l'Angélus de Millet ».

L'image de l'angélus se présente à lui comme image paranoïaque, en tant que porteuse d'un « simulacre » et dont l'objet serait chargé d'un contenu délirant, d'une intentionnalité latente, faisant de cette œuvre, la peinture la plus troublante, la plus énigmatique, la plus dense, la plus riche en pensées inconscientes qui ait jamais été. Il se crée, face à cette

8. *La vie secrète*, p. 53.

9. *La vie secrète*, p. 78.

10. *Ibid.*, p. 78.

11. *Ibid.*, p. 78.

12. *Ibid.*, p. 79.

image, une sorte de contraste, d'opposition entre la sérénité pesante de ce moment crépusculaire et le désordre, l'émoi, le trouble provoqué par le choc émotionnel ressenti. Seul le jeu des associations, véritable phénomène délirant actif, est capable de venir à bout de ce drame profond, insoupçonnable qui se cache derrière ce que Dali nomme « le simulacre obsessif, énigmatique et menaçant de cette soi-disant prière crépusculaire et désertique qui s'appelle officiellement encore de ce nom imprécis et recéleur : l'Angélus de Millet ».

Dans sa recherche, Dali est stimulé par l'interprétation psychanalytique du tableau de Léonard De Vinci : « La Vierge et sainte Anne » par Pfister¹³ qui y décéla la représentation cachée d'un vautour.

L'attitude proche d'une sidération dans laquelle se trouve Dali face à l'Angélus le conduira à découvrir une forme dissimulée entre l'homme et la femme de « l'angélus ». Cette forme, géométrique, qu'une radiographie du tableau vint confirmer, ne pouvait être, dans le processus délirant de Dali, que la présence d'un cercueil, celui du fils mort. Ainsi jaillit le drame profond et secret, comme en filigrane, contenu dans le tableau, au-delà de « l'inquiétante étrangeté » des personnages et de leur recueillement insistant : drame à la source des malaises et angoisses éprouvées par Dali.

L'activité paranoïaque-critique telle que définie plus haut en s'emparant de cet élément troublant le place au centre de tout un développement associatif et délirant, pour aboutir à une interprétation selon laquelle la femme, apparemment soumise, est dans une position qui précède l'acte d'agression sexuelle, comme la mante religieuse avant l'accouplement mortel, et l'homme, qui lui fait face, se trouve comme hypnotisé, déjà anéanti par la femme. Ainsi, le père et le fils sont-ils condensés en une seule personne, victimes de l'accouplement et de la fécondité !

Comment Dali aurait-il pu ne pas être troublé par un tel drame, lui dont le frère était mort à l'âge de 7 ans, d'une méningite et ce, trois ans avant sa propre naissance ? « Désespérés, mon père et ma mère ne trouvèrent de consolation qu'à mon arrivée au monde. Je ressemblais à mon frère comme deux gouttes d'eau se ressemblent : même faciès de génie, même expression d'inquiétante précocité... Mes parents me baptisèrent Salvador, comme mon frère. Ainsi que ce nom l'indique, j'étais destiné à sauver...¹⁴. »

L'obsédante répétition, à reproduire (re-produire) sous les formes les

13. DALI, par erreur, fait référence à Freud et non à Pfister.

14. *La vie secrète*, pp. 12-13 et 15.

plus variées, voire les plus dérisoires ou provocatrices, cet *Angélus* si énigmatique, semble une tentative éperdue d'en maîtriser le drame, dans un jeu conjuratoire et ce, depuis « les chants de Maldoror » en 1933-1934, où « l'Angélus » apparaît à Dali « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection (la terre crépusculaire), d'une machine à coudre (la femme) et d'un parapluie (l'homme) », jusqu'à l'éclatement en forme de croix de Malte de « La gare de Perpignan » en 1965.

Dans ce dernier tableau, le sacrifice du fils est transposé sous les traits du Christ en croix avec sa couronne d'épines, flottant, presque invisible, juste au centre de la composition. Si ce Christ est si difficilement perceptible, c'est qu'il se trouve au lieu où la lumière est la plus vive, la plus intense, et dont l'incandescence irradiante illumine le reste du tableau. On ne peut s'empêcher de penser alors aux « trésors aveuglants » dont il parle en 1979. Or, de cet aveuglement, voici que jaillit un autre personnage, flottant dans l'espace lumineux, et qui n'est autre que Dali, soi-même, dont les bras ridiculement écartés se trouvent dans l'axe de ceux du Christ. En se situant ainsi, en surimpression d'avec le Christ, c'est-à-dire le sauveur, Dali imprime dans la toile le poids de ce qu'il succombe d'être lui-même, un Salvador...

Il est ainsi au centre d'une double relation qui le lie, dans l'axe vertical du tableau, où il s'est représenté deux fois, à la silhouette féminine du bas et qui n'est autre que Gala, sa femme, tandis que dans l'axe horizontal, il entre en relation avec les deux personnages de l'Angélus représentés ici dans la même attitude de recueillement que dans la peinture de Millet. Par rapport à eux, il est au lieu exact de cette forme géométrique si troublante, source de tant d'angoisse du tableau de Millet, mais qui plus est, complètement encadré par celle qui sert de prétexte à la croix du Christ. Dali, le Salvador, mais aussi Dali, l'enfant mort. S'agit-il ici d'une représentation métaphorique de la position cruciale (au centre de la croix) dans laquelle il se trouve, en tant qu'objet du désir inconscient des parents — figurés ici par les personnages de l'Angélus — au lieu exact de l'enfant mort, en même temps que sauveur ? « Vieillirai-je enfin ? J'ai toujours débuté par la mort. Mort et résurrection, révolution et renaissance, tels sont les mythes daliniens de ma tradition¹⁵. » Et plus loin :

« Ma vie, en lutte constante pour l'affirmation de ma personnalité, était à chaque instant une nouvelle victoire sur la Mort... Je refusais de traiter avec elle », mais à ne pas vouloir pactiser avec la Mort, c'est la

15. *La vie secrète*, pp. 403-404.

folie qui le guette. « Gala-Gradiva m'avait guéri une fois de la folie par son amour. Redevenu pratique, je venais de réussir ma "gloire" surréaliste. Mais une rechute menaçait cette réussite, car je m'enfermais dans mon image réalisée. Il fallait briser cette chrysalide. Il fallait que je croie réellement à mon œuvre. Elle-même. Elle m'avait appris à marcher ; il fallait que j'avance comme une Gradiva à mon tour. Il fallait que je perce le cocon bourgeois de mon angoisse. Fou ou vivant ! Je l'ai toujours répété : vivant vieillissant jusqu'à la mort, l'unique différence entre moi et un fou, c'est que je ne le suis pas¹⁶ ! »

Car au-delà de ce qui pourrait apparaître comme la représentation d'un égocentrisme outrancié, c'est tout le drame de Dali qui se joue, Dali mort ou vif, fou ou pas, à la recherche de sa propre identité.

Ainsi, tel un Narcisse en quête d'une source, Dali s'avance dans la voie de sa propre conquête, par le cheminement tortueux et douloureux de ses toiles, véritables pages d'écriture, où vient s'inscrire, dans une représentation métaphorique, le procès métonymique de son désir.

II

Narcisse ou le table-eau

En 1973, Dali peint « la Métamorphose de Narcisse » et propose un « mode d'observer visuellement le cours de la métamorphose de Narcisse », qui constitue, avec le poème l'accompagnant, l'application intégrale de la méthode paranoïaque-critique : « Si l'on regarde pendant quelques temps, avec un léger recul et une certaine "fixité distraite", la figure hypnotiquement immobile de Narcisse, celle-ci disparaît progressivement jusqu'à devenir absolument invisible. »

« La métamorphose du mythe a lieu à ce moment précis, car l'image de Narcisse est transformée subitement en l'image d'une main qui surgit de son propre reflet. Cette main tient au bout de ses doigts un œuf, une semence, l'oignon duquel naît le nouveau Narcisse — la Fleur. A côté, on peut observer la sculpture calcaire de la main, main fossile de l'eau tenant la fleur éclose¹⁷. »

C'est tout le mythe de la transformation, de la transfiguration, qui est

16. *La vie secrète*, note, p. 363.

17. Catalogue expo. Centre G. Pompidou, pp. 285 et sv.

ici présent (transformation du corps en main, de la tête en oignon). Et le poème, quant à lui, vient occuper la place de l'Echo, dans la perception miroitante du table-eau.

« Quand l'anatomie claire et divine de
Narcisse se penche
sur le miroir obscur du lac,
quand son torse blanc plié en avant
se fige, glacé,
dans la courbe argentée et hypnotique de
son désir,
quand le temps passe
sur l'horloge des fleurs du sable de la
propre chair,
Narcisse s'anéantit dans le vertige cosmique
au plus profond duquel
chante
la sirène froide et dionysiaque de sa
propre image.
Le corps de Narcisse se vide et se perd
dans l'abîme de son reflet,
comme le sablier que l'on ne retournera pas. »

Cet extrait concerne la moitié gauche du tableau qui n'est d'ailleurs pas sans nous rappeler, par sa structure arrondie, la représentation du Narcisse de Caravage.

La composition générale se fait selon un double axe vertical, figuré en partie par la falaise, et horizontal, suggéré par la surface miroitante de l'eau, mais qui se prolonge au-delà, dans la fissure de la main — c'est donc là encore de l'entrecroisement de ces figures (la position cruciale) que jaillit le drame de la métamorphose.

Le poème, quant à lui, semble faire allusion à la métamorphose telle qu'on peut la lire chez Ovide. Or, le texte d'Ovide, propose à la fois la première et la plus complète version du mythe qui combine en effet les deux motifs de l'illusion et de la reconnaissance.

Narcisse venu apaiser sa soif auprès d'une source est saisi dès l'abord par l'image qu'il aperçoit dans l'onde (vers 416), prenant pour un corps ce qui est eau. Que l'objet de son désir soit sans corps (vers 417), Narcisse n'en a d'abord aucunement conscience, qui ne se doute pas davantage qu'il se désire lui-même et qu'en lui l'objet du désir ne fait qu'un avec son sujet (vers 425). Que voit-il ? Il l'ignore ; mais ce qu'il voit l'enflamme, et la même erreur qui trompe ses yeux, les excite (vers 430-431). C'est le thème de l'illusion qui se supporte d'une

méconnaissance. La méconnaissance de Narcisse est si grande, si entière, qu'à ce point de la fable, le narrateur se trouve contraint de manifester sa présence au vocatif, en une tentative invocante de rompre ce cercle infernal, dans lequel son héros est pris. Cette tentative, contrairement à l'usage fréquent de l'époque, ne s'adresse pas au lecteur mais à Narcisse lui-même, qui devient un personnage assez « crédule » pour vouloir saisir des apparences fugitives (vers 432) et pour ne pas s'apercevoir que ce qu'il croit discerner dans l'eau n'est que l'ombre d'une image réfléchie.

« Narcisse tu perds ton corps
emporté et confondu par le reflet millénaire
de ta disparition,
ton corps frappé de mort
descend vers le précipice des topazes aux
épaves jaunes de l'amour,
ton corps blanc, englouti,
suit la pente du torrent féroce minéral
des pierreries noires aux parfums âcres,
ton corps... »

invoque à son tour Dali, dans une même tentative, de le soustraire au caractère fallacieux de sa rencontre. Et l'appel, sur le mode du vocatif, de se poursuivre dans son poème :

« Narcisse,
comprends-tu ?
la symétrie, hypnose divine de la géométrie
de l'esprit, comble déjà ta tête
de ce sommeil inguérissable, végétal, atavique
et lent
qui dessèche la cervelle
dans la substance parcheminée
du noyau de ta proche métamorphose. »

Mais l'invocation demeure sans réponse et Narcisse pétrifié, fossilisé dans l'attitude expectative de contemplation, reste insensible à la faim, au besoin de sommeil et va mourir, victime de ses propres yeux (vers 440).

Pendant, il ne le fera pas sans avoir pris la forêt à témoin de son sort et de « l'erreur » qui le fait dépérir (vers 447), passant ainsi de l'instance purement perceptive à la position de sujet parlant. Malgré cela, l'erreur, d'être nommée par Narcisse, ne lui reste pas moins

ce sera la fleur,
 le nouveau Narcisse...
 Lequel Narcisse prend nom chez Dali :
 — Gala —
 mon Narcisse —

dit-il, introduisant par là même une nouvelle dimension à la métamorphose de Narcisse, où vient s'inscrire tout le procès de la résurrection : dans la vie secrète, il déclare par ailleurs que « ma métamorphose est tradition, car la tradition est précisément changement et réinvention d'une autre peau. Il ne s'agit pas de chirurgie esthétique ou de mutilation mais de renaissance. Je ne renonce à rien. Je continue ».

Ainsi le tableau de son côté s'éclaire d'un jour nouveau en ce qu'il fait surgir, du corps pétrifié de Narcisse — « si immobile que l'on croirait que tu dors » —, et hors du cercle spéculaire, ce « nouveau Narcisse », graine (oignon), fleur et fruit d'une espérance de vie nouvelle. On pense aux versets 37 et 38 du chapitre 15 de la première Epître aux Corinthiens et à l'enseignement que saint Paul nous y dispense : « Ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui sera un jour, mais un simple grain de froment par exemple, ou de quelques autres céréales. A cette semence, Dieu donne un corps selon qu'il l'a voulu, et à chaque semence un corps particulier. »

La spécularité chez Dali joue surtout par rapport à l'axe vertical, imaginaire, pour donner naissance à la main, porteuse de la fleur. Mais cette main réalise de part et d'autre de la fissure horizontale qui la traverse l'unité englobante du Narcisse et de son reflet. Elle est reconstruction, résurrection unifiante, en un « corps propre », de ce qui choit du Narcisse pétrifié, celui de la phase « hypnotique de son désir ».

D'où vient alors cette force, cette pulsion qui préside à la résurrection du corps ? Nous croyons la voir, l'entendre devrais-je dire, dans l'invocation gestuelle du « groupe hétérosexuel » qui « dans les fameuses poses de l'expectation préliminaire, pèse consciencieusement le cataclysme libidineux, imminent, éclosion carnivore de leurs latents atavismes morphologiques ». Et ce n'est point un hasard si ce groupe, en arrière-plan sur le tableau, se trouve au point de jonction entre le Narcisse minéral et le Narcisse végétal, manière de transition entre l'un et l'autre ; car, en effet, l'aventure hétérosexuelle est celle précisément ayant donné naissance à Dali et elle a pour nom : Gala.

« J'approchais de la grande épreuve de ma vie, l'épreuve de l'amour », celle dont se supporte « le leitmotiv de ma pensée de mon esthétique et de ma vie : mort et résurrection ».

incompréhensible, et ce n'est qu'au moment où il va lui-même cesser de parler à la troisième personne de l'être qu'il voit et qu'il désire — mais ne peut posséder — qu'il va enfin reconnaître pour telle son image dans le miroir. Mais cette reconnaissance, loin de manifester en lui « l'assomption jubilatoire de son image spéculaire », telle que Lacan la décrit, plonge au contraire Narcisse dans le plus profond désarroi, à tel point, que le dialogue qui s'établit avec l'image répondant à ses signes, par le mouvement des lèvres, mais dont les sons ne peuvent parvenir à ses oreilles, ce dialogue ne donne à lire que l'ombre d'une parole, qui n'est qu'un reflet, un écho. Il n'en demeure pas moins que c'est dans l'élément du langage, dans l'instance du discours que s'opère la reconnaissance, l'identification.

Mais ce passage, de la méconnaissance à la reconnaissance, au travers du registre symbolique ne parviendra pas pour autant à soustraire Narcisse de la mort, qui succombera donc de n'avoir su, ni voulu, rompre le cercle où déjà il se consumait avant même que d'avoir reconnu son erreur. L'assomption narcissique de l'image spéculaire conduit Narcisse non point à cette identification où se précipite le « je », mais au renoncement qu'il effectue en ce corps même, de n'être plus qu'un reflet, une ombre, l'ombre de ce corps désiré mais inaccessible. De ce corps, jadis tant aimé de *Echo*, il n'en restera rien, pas même un cadavre, mais en son lieu et place une fleur : le Narcisse.

Il ne reste de lui
 que l'ovale hallucinant de blancheur de sa tête,
 sa tête, chrysalide d'arrière-pensées
 biologiques,
 sa tête soutenue au bout des doigts de l'eau
 au bout des doigts
 de la main insensée,
 de la main terrible,
 de la main coprophagique,
 de la main mortelle
 de son propre reflet.

C'est ainsi que Dali fait éclore la fleur de « l'oignon que Narcisse a dans sa tête », cet oignon ovoïde, dont il nous prévient qu'en catalan, il correspond exactement à la notion psychanalytique de « complexe ».

En effet :

Quand cette tête se fendra,
 quand cette tête se craquèlera,
 quand cette tête éclatera,

Mais l'obsession joue encore dans ce tableau sur un autre registre, par la répétition de la même forme, celle du corps de Narcisse. On le retrouve en effet, dans l'arrière-plan le plus lointain, comme émergeant discrètement des masses montagneuses, à la manière dont un personnage se cacherait pour observer la scène du premier plan. Et comme une présence qui chercherait à se faire oublier, ou comme une absence qui tenterait une intrusion au lieu de la métamorphose, ce double dont l'insistance morphologique hante la scène de la résurrection, exerce une menace qui ne saurait s'effacer aussi facilement. On pense au frère mort, surgissant ici de l'autre scène, celle de l'inconscient, « ce frère qui n'avait été qu'un premier essai de moi-même, conçu dans un trop impossible absolu ».

Ainsi, si la « métamorphose de Narcisse » s'opère au plan de la représentation picturale, dans un espace tridimensionnel, elle se structure au plan de la traduction sémantique, en référence à la quatrième dimension — celle du temps — celle précisément où s'inscrit, dans un rapport de contiguïté diachronique, toute l'expression métonymique du désir. Le poème auquel nous avons fait plusieurs fois référence est à ce sujet très éclairant :

« Sur la plus haute montagne
le dieu de la neige,
sa tête éblouissante penchée sur l'espace
vertigineux des reflets,
se met à fondre de désir
dans les cataractes du dégel
s'anéantissant bruyamment parmi les cris
excrémentiels des minéraux
ou
entre les silences des mousses,
vers le miroir lointain du lac
dans lequel
les voiles de l'hiver disparus,
il vient de découvrir
l'éclair fulgurant
de son image exacte. »

Ainsi s'écrit métaphoriquement dans le tableau le drame du frère disparu par la liquéfaction de son corps neigeux : (le mort... fond) entraînant avec lui, par le jeu des signifiants, toute la douleur contenue dans leur dimension connotative.

ABSTRACTS

Traduction de Peter SLOWEN.

BRISSET'S 'KINGDOM OF GOD' AND SPECULATIVE ETYMOLOGY

Frédéric Nef

J. P. Brisset's main works, *La Grammaire Logique* (Logical Grammar) and *La Science de Dieu* (Science of God) are analysed from the point of view of a sympathetic reader, who tries not to reduce Brisset either to a remarkable case of linguistic mania or to an anticipation of some current views on phonetic symbolism. In this respect this author is compared with a few French representatives of linguistic illuminism or speculative etymology (Court de Gébelin, Louis Claude Saint Martin, Le Président des Broches). This comparison shows that *La Science de Dieu* is far from more general and comprehensive than any speculation based on etymological considerations. In a series of short concluding remarks Frédéric Nef gives a personal interpretation of the meaning of Brisset's enterprise and psychotic failure for the modern reader.

ABOUT MEDIEVAL THEORY OF SUPPOSITIO

Alain de Libéra

The present article is a study of medieval doctrines of reference (*suppositio*). One argues that supposition-theory that describes and determines the kind of reference performed by terms in propositions does primarily pertain to a more comprehensive theory of *littera* (letter) and exegesis. The fundamental concepts and logico-linguistical methods of constructing the interpretation (*sententia*) of a phrase are listed : artificial word-ordering, intonation-patterns, enunciative pauses. *Littera* is thus shown as the final result of a systematical treatment of pronunciation and punctuation. There is no basic « literal sense » neither while interpreting the Scriptures nor while constructing logical propositions.

AN APPROACH TO HALLUCINATION

Erik Porge

In order to define the radical nature of an hallucination I propose to qualify it as « invocante », emphasizing in this manner the central role of the voice in the hallucination, its language structure and its instinctual trajectory. The visual character which can go along with the hallucination is in relation to the cohesion (*Zusammenhang* according to Freud) of a relationship of condensation. The mechanisms of condensation and displacement and their effects of sense for the subject are studied using an exemplary play on words which structured a delusion. This discussion leads us to ask : what purpose did the delirious metaphor serve ? The structure of transference as a consequence of the subject-invested-with-a-supposed-knowledge reveals here its affinity with the fonction of delusions.

SPINOZA : AN EPIGRAPH FOR LACAN

Robert Misrahi

R. Misrahi studies the significance of the fact that Jacques Lacan cited at the very beginning of his doctoral thesis in epigraph (« De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité ») the proposition number 57 of Book number 3 of the Ethics of Spinoza. Lacan proposes (from 1932 on) a new translation which emphasizes the term « discordance ». However he gives an erroneous interpretation of this discordance. It is not, according to Spinoza, the difference between a normal personality and delusions but the difference between an affect experienced by one individual and the affect of the same name experienced by another individual having a different essence. However, and most importantly, Lacan is one of the first to have recognized the importance of Spinoza's theory of the personality. Clearly the essence of an individual is his *history* and not his psychological or physical make-up. It was in a round about way, that is to say while studying phenomenology (Husserl and Scheler) that Lacan came across the importance of Spinoza's theory of the individual. He certainly was justified in letting himself be influenced by Spinoza in the writing of his thesis. He rightly insists upon the complementary nature of the positive science of the personality (psychoanalysis) and the phenomenology (philosophy).

ON PARANOIAC DISCORD.

INTRODUCTION TO « THE PARANOIAC DOMAIN OF PSYCHOSIS »

Jean Allouch

Given what Lacan advanced in his thesis there is good reason to reconsider the classical comparison between paranoia and schizophrenia. We always come up against one form or another of discordances : witness the exemplary nature of paranoia which discordance seems to invalidate. This semblance is tied up with narcissism. It is shown how Lacan was able for a time to have thought to have found, in what he called « identification resolutive », a way out other than « passage à l'acte » for the paranoid. At a later date the way out was suggested to be a process which would be symbolization. This led to a literal reading of phenomena such as delirious interpretations. This reading casts light upon the relationship between the psychotic individual and language and become even more precise in so far as it treats these phenomena as written phenomena. The author cites material from a lengthy psychoanalysis to illustrate his point.

THE « DELIRE A DEUX »

Documents presented by Erik Porge

There are a considerable number of case histories concerning a central question in paranoia : « la folie à deux » ; The psychiatric boundaries of this entity were drawn in the 19th century. Are presented here extracts of texts of : Baillarger, Falret-Lasegue (communicated insanity), Regis (simultaneous insanity), Marandon de Montyel (imposed insanity), G. Ball (an observation of « délire à deux » in twins), Clérambault (who establishes a pertinent distinction between psychosis and delusions). Lacan was also interested in case of « folie à deux ». He went so far as to openly ask if psychoanalysis is not a type of « autisme à deux ».

FROM THE R DIAGRAM TO THE PROJECTIVE PLANE

Jeanne Lafont

This article was written based upon several lectures by Pierre Soury. According to Lacan the R diagram spreads out a projective plane. Can one follow the inverse trajectory going from the R diagram to a projective plane? Soury says that this can be done by forming a joint not indicated by Lacan but implied in his text. This joint necessitates a zone consisting of a Moebius band. The discussion concerning this process suggests the need for a modification of the R diagram.

WHAT THE PARANOIAC DOES NOT SUCCEED

Guy Le Gaufey

Even if Freud in 1923 modified his theory of the libido in fonction of the *primacy of the phallus*, he did not draw any explicit conclusions in his theory concerning transference during the cure. A detailed review of the last pages of «*Analysis terminable and interminable*» allow us to see how he put Fliess and Ferenczi back to back in order to point out the uniqueness of his position regarding the theory of the primacy of the phallus, the real *ratio* of transference in the cure. It is in this manner that he succeeded what the paranoiac does not.

A MEETING PLACE FOR PARANOIA AND PSYCHOANALYSIS

Paul Alerini

Paranoia is not only just a projective relationship to another individual but also the imperialism of an unlimited system of indices where everything means something and where exists the all powerfullness of the look of the Other who comes to understand all and who petrifies. Psychoanalysis requires a modified Other incomplete and fonctions by the articulation of signifiers of symptoms on a path of «*pas-de-sens*» (a play on words in French which means : «*not any sense*» and «*a step of sense*») and of the question of the Other in order to introduce him to his desire.

JEAN-JACQUES OR JEAN-BAPTISTE ?

Baldine Saint Girons

«*Nomen omen*»? Struck by the strange likeness in the fates of Jean-Jacques Rousseau and Jean-Baptiste Rousseau, the author tries to find out the role of the signifier «*Rousseau*» in the life of the man whose his contemporaries already shortened to «*Jean-Jacques*». From that point of view, it seems of particular interest that Rousseau's first writing should have been a comedy entitled *Narcissus*. What does one love in loving oneself and what is meant by the mongrel concept «*love of self*» which Rousseau, following d'Abbadie and Vauvenargues, upholds while at the same time condemning «*egotism*»? If Rousseau's «*vocation*» was due to the trappings under which he shone, to what extent were they of his own choosing? To what extent were they forced upon him? Thus the well-known them of «*Jean-Jacques Rousseau's paranoïa*» can be analysed in the light of the homonymy which stamped his fate.

« BLINDING TREASURES OF AUTHENTICITY »

Claude Amirault

The obsessing image of the Angelus by Millet leads Dali to a systematization of the confusion : he elaborates what he calls critical paranoiac activity. By an active process of thinking it is a question of bringing about the unmasking of semblances of reality in order to produce new ones, even more menacing.

In his paintings the phenomena of the double, triple or the multiple image take into consideration this activity by the game consisting in the making appear and disappear forms. The obsessive idea which seems central is that of death and resurrection as it is inscribed in the artist's christian name Salvador, the same name as that of his dead brother.